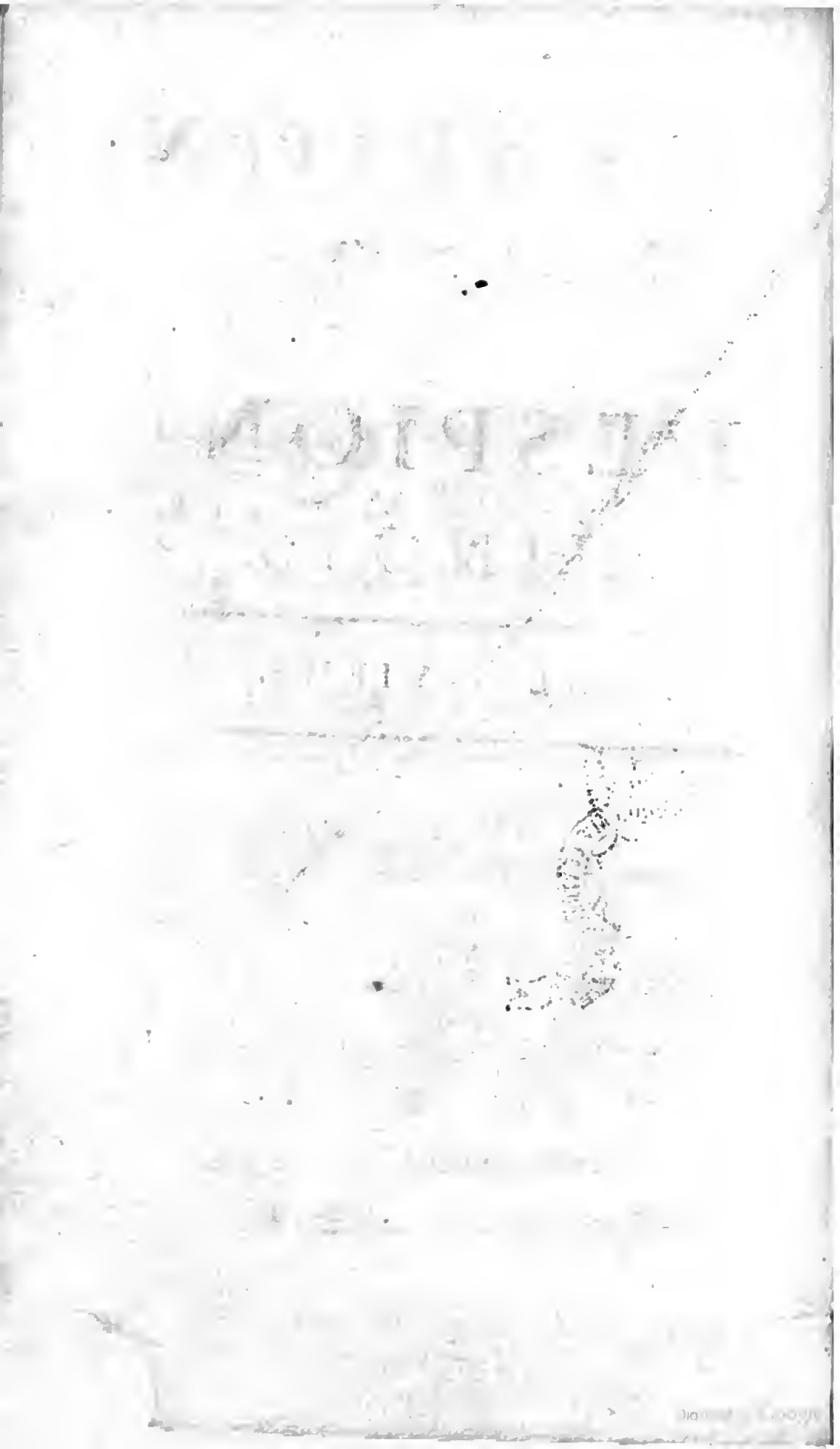
Au Citoyen François Bissari
Achete a Malthe du - 1796

B 12. 2. 430

L'ESPION CHINOIS.

TOME SIXIEME.



L'ESPION CHINOIS,

OU

L'ENVOYÉ SECRET

DE LA COUR DE PÉKIN,

POUR EXAMINER L'ÉTAT PRÉSENT DE L'EUROPE.

TRADUIT DU CHINOIS.

TOME SIXIEME.

A COLOGNE.

M. DCC. LXXIV.

Digitized by Google

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

JE t'avois préparé d'avance à la chûte du Plénipotentiaire de France : elle a eu ſon plein effet ; brave & courageux comme il eſt, il a accepté la premiere occaſion qui s'eſt préſenté de ſe battre.

Il a fallu l'enfermer dans une chambre, & appeller la garde chez un Secretaire d'Etat où il ſe trouvoit, pour lui faire ſigner un écrit la bayonnette au bout du fuſil, par lequel il conſent d'oublier qu'il

eſt ſoldat ; pour ſe ſouvenir qu'il eſt Miniſtre.

Comme la politique en Angleterre tire conſéquence de tout, il y a des Bretons qui prétendent que cette détention qui a mis pour quelques minutes la couronne de France aux arrêts, eſt de bonne augure pour celle d'Angleterre.

Il y en a même qui pouſſent la ſuperſtition politique, juſqu'à croire qu'à la premiere bataille entre les deux nations, le Roi de France ſera fait priſonnier. On m'a parlé néanmoins d'un Lord Anglois, qui, malgré l'augure, offre de parier mille guinées que cet événement n'arrivera pas : il dit pour ſa raiſon que Louis XV ne va point à la guerre.

C'eſt ainſi que les Miniſtres mettent les couronnes en ſpectacle dans les Cours étrangeres, & que ceux que les Souverains y envoyent pour faire reſpecter leur ſceptre, ſont les premiers à les expoſer à la dériſion publique.

LETTRE II.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Pékin.

SUr quelques repréſentations qui furent adreſſées derniérement à la Cour contre la Religion Chrétienne, & les Miniſtres qui l'enſeignent ici, l'Empereur établit un conſeil extraordinaire pour l'examiner. Les Mandarins Chinois, qui s'en firent rapporter le dogme & la morale, la trouverent ridicule, folle, extravagante, dénuée de bon ſens, & abſurde par ſes cérémonies; mais incapable de porter aucune atteinte aux loix fondamentales de l'Etat, parce qu'elle eſt étayée de tous côtés par la douceur, la modération & l'humanité; & que l'obéiſſance & la ſoumiſſion en ſont les premiers fondements. Le vol, l'homicide, le viol, y ſont défendus. Il y eſt dit, vous ne mentirez point; vous ne calomnierez pas; vous n'enleverez point la femme de votre prochain. L'a-

mour de Dieu, la juſtice, le renoncement à ſes paſſions y ſont recommandés par-tout.

D'ailleurs, on découvrit que cette religion eſt fort paiſible, & aime la tranquillité; de maniere que, ſur le rapport qui en fut fait à la Cour, l'Empereur ordonna que les choſes reſteroient ſur le même pied où elles étoient auparavant, & permit aux Bonzes de cette ſecte de continuer leur réſidence à Pékin.

Je t'avoue que je ne comprends pas le contraſte qu'il y a de cette Religion à ceux qui la profeſſent. J'ai fait faire des perquiſitions ſecretes ſur la conduite domeſtique de ces Mandarins Chrétiens qui paſſent les mers, & qui viennent avec tant de peines inſtruire des hommes qui ne leur ſont attachés par aucuns liens; & j'ai trouvé que ces Miniſtres du Chriſt ſont vains, orgueilleux, remplis d'ambition, & qu'ils ſemblent ne reſpirer que pour prétendre aux rangs, aux honneurs & aux diſtinctions.

Explique-moi cette énigme; & ſi tu peut découvrir quel eſt leur deſſein, fais-moi le ſavoir: car je ne penſe pas que les hommes, dans leurs grands travaux, agiſſent au haſard. Il y a toujours une

cauſe premiere qui les fait mouvoir, & le plus ſouvent cette cauſe n'eſt pas celle qu'on s'imagine.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

IL ne falloit point établir de conſeil extraordinaire pour examiner le culte des Chrétiens. Toutes les religions ſont les mêmes, quant à la pratique de certains devoirs. Rien ne reſſemble plus à la morale d'un dogme que celle d'un autre dogme. Elles défendent toutes le vol, le menſonge, la calomnie, & recommandent l'amour du prochain, la charité & l'obéiſſance. Elles ordonnent la fuite des plaiſirs illicites, & de travailler à obtenir la victoire ſur ſes paſſions.

S'il y avoit quelque ſecte qui ſe démentit dans un ſeul de ces points, elle périroit, parce que la corruption, qui en ſeroit la ſuite, porte avec elle un germe de deſtruction.

Le dogme de chaque religion peut être différent; mais il faut que la morale ſoit la même.

Cette uniformité ne doit pas empêcher un ſage Gouvernement de ſe précautionner contre une religion étrangere, qui, n'étant pas celle de ſon climat, ni celle de ſes loix politiques & civiles, peut cauſer de grandes révolutions dans l'Etat.

Toutes les ſectes qui cherchent à s'introduire chez un peuple étranger, ne peuvent s'établir que par la ſoumiſſion. C'eſt une des premieres maximes politiques du culte nouveau; il faut qu'il s'inſinue inſenſiblement ſans tumulte; car s'il faiſoit du bruit, le Gouvernement public l'entendroit & le banniroit. L'obéiſſance & la réſignation ſont donc des qualités néceſſaires pour ſe maintenir : mais quand elle eſt une fois établie irrévocablement, que les Grands de l'Etat l'ont embraſſée, que le Prince la protege; en un mot, quand elle a acquis aſſez de forces pour exterminer la dominante, c'eſt alors qu'elle éclate, & que, comme un torrent, elle renverſe tout.

Cette même Religion Chrétienne, qui

paroît ſi déſintéreſſée à la Chine, & qui ſemble n'avoir aucune vue, ſuivit le même plan auprès des Payens. Elle fut long-temps dans le ſilence. Les Empereurs Romains n'en entendirent preſque point parler pendant pluſieurs ſiecles. On eût dit qu'elle ne demandoit rien, tant elle paroiſſoit déſintéreſſée : mais lorſque, dans l'obſcurité de la nuit, elle eut fait jouer tous ſes reſſorts, préparé toutes ſes machines, & que ſes forces furent égales à celles de la dominante, elle ſe déclara ouvertement ſon ennemie, & l'abattit d'un ſeul coup. Elle rendit Chrétienne toute l'Europe, & obligea les Souverains à ſe faire baptiſer. Il n'y a point de Gouvernement aujourd'hui dans cette partie du monde, qui ne ſuive ſes loix. Son ambition ne s'eſt pas bornée à l'Europe : l'univers entier eſt entré dans ſon plan. Elle cherche à aſſervir l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique.

Je me proſterne devant la profonde intelligence de notre auguſte Empereur, & admire toujours ſa ſageſſe. Mais pourquoi aſſembler un conſeil pour délibérer ſur ce qui a déja été décidé ? Nous avons pluſieurs Edits de nos Empereurs, qui

défendent de bâtir des Egliſes au Chriſt, & aux Chinois d'embraſſer cette religion : voilà qui décide la queſtion.

A l'égard des Miſſionnaires que tu regardes comme une énigme, leur conduite n'en eſt pas une. La paſſion favorite de ces gens-là eſt l'empire de la domination. C'eſt un retour d'amour-propre ſur eux-mêmes, qui devient plus ſenſible, à proportion des peines & des travaux qui y ſont attachés.

Il y a deux manieres de ſatisfaire ſa vanité. L'une eſt l'empire de la domination du Gouvernement temporel, & cet amour-propre eſt celui des Rois ; & l'autre la domination du Gouvernement ſpirituel, & cet amour-propre eſt celui des Prêtres. Le ſentiment de ce dernier n'en eſt que plus vif, parce qu'au plaiſir qu'il procure en cette vie, il joint l'eſpérance d'un bonheur éternel dans l'autre.

LETTRE IV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

JE t'écris de Lisbonne. Dieu créa le monde; & dix mille ans après, il cracha ſur la terre, & fit le Portugal. Ce Royaume eſt encore plus nouveau que celui d'Eſpagne : on diroit qu'il ſortit hier des mains de la nature.

Les hommes y ſont à former, les terres à cultiver, & les arts à créer. C'eſt l'Amérique de l'Europe. Le Portugal eſt encore à découvrir.

Je dirois volontiers que ce peuple eſt au berceau, qu'il ne fait que de naître. Peut-être qu'il fut vieux autrefois : mais il eſt retombé dans l'enfance.

J'ai remarqué que les Gouvernements Européens ont leurs âges périodiques de force, de foibleſſe, de grandeur & d'aviliſſement. Les peuples ſont tour à tour puiſſants, foibles, actifs & languiſſants.

L'état préſent du Portugal eſt l'en-

gourdiſſement. Je te parlerai de ce peuple dans pluſieurs de mes lettres; c'eſt bien la même terre qui porte tous les Européens: mais ces hommes ſont bien différents de ceux qui habitent le reſte du continent.

LETTRE V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

J'Allai ces jours paſſés dîner chez un Lord de cette Ville, qui m'avoit invité depuis long-temps. A la fin du repas, après qu'on eût ôté les plats, & ſervi les bouteilles, un de la compagnie prononça ce mot, *Ob-or-Nob* : c'eſt une eſpece de générale de table, pour avertir les buveurs de ſe mettre ſous les armes, pour commencer les ſantés, ou *toſt*, comme on les appelle ici.

Il y a pour cela une marche établie : les *toſt* politiques paſſent les premieres; enſuite elles vont en ſe dégradant juſques aux jolies femmes, qui à

la fin ſont tous les honneurs de la table.

Je ne connois rien de mieux imaginé que les ſantés pour ruiner la ſienne. On ſe gorge de vin, juſques à perdre la raiſon, & on ſort preſque toujours de table, incommodé de l'embonpoint qu'on vient de ſouhaiter aux autres. La *toſt* de la Famille royale ſuffit elle ſeule pour enivrer une compagnie. Sur le pied actuel de ſa propagation, il eſt queſtion de neuf raſades, à moins qu'on ne veuille plonger toute la Cour dans un verre de vin.

Il faut que la meſure des ſantés que l'on porte, ſoit géométriquement la même, & qu'il n'y ait pas une ligne de différence dans les raſades; car il eſt défendu à qui que ce ſoit dans une table Angloiſe, de ne pas s'incommoder.

Ces ſantés ſont ici la ſource d'une infinité de maladies : elles donnent la goutte, la pierre & la gravelle; elles tuent la plupart des Bretons, qui crevent à force de ſantés.

Il faut pourtant qu'on croye que certaines *toſt* peuvent faire du mal; car il eſt défendu ici de boire à la ſanté d'une certaine perſonne (*).

(*) Le Prétendant.

Les *toſt* Angloiſes ne ſont pas ſédentaires ; elles ſont toujours par voye & par chemin ; elles voyagent le monde, & parcourent la terre d'un bout à l'autre. Un Général, qui eſt à trois cents lieues de la Grande-Bretagne, enivre ici tous les jours une infinité de gens, qui non-ſeulement n'ont jamais bu avec lui, mais même dont il ignore le nom & l'exiſtence. Il arrive ſouvent qu'on boit à la ſanté des morts, & qu'on apprend par la poſte, à la ſuite d'un repas, qu'on a *toſté* des cadavres.

En temps de guerre, il y a une *toſt* de plus ; on s'enivre à la proſpérité des armes de la nation ; c'eſt-à-dire, qu'on range ſa conſtitution dans la proportion qu'on raccommode celle de la République.

Chaque quartier de Londres a une ſanté qui lui eſt particuliere ; la rue *St. James toſte* différemment de celle de *Lombards-Street* ; l'enclos de la bourſe ne ſe gorge pas de vin à la ſanté de la Cour ; cette ivrognerie eſt réſervée ici à la qualité.

En France, on boit aux préſents ; en Angleterre, on porte la ſanté des abſents. Je ne ſaurois te dire ſi c'eſt une

impoliteſſe que de *toſter* le beau ſexe en perſonne ; mais il eſt certain qu'en Angleterre, on attend que les Dames ſoient ſorties de table, pour boire à leur ſanté.

Il y a telle femme dont la *toſte* eſt ſi fort à la mode, qu'elle peut ſe vanter d'avoir enivré pluſieurs fois la République entiere à ſon honneur & gloire. Cependant ces *toſtes* ne ſont pas favorables aux jeunes Dames ; car tandis que les cavaliers s'enivrent à la taverne à force d'avaler leur nom, elles ſe trouvent ſans adorateurs.

On m'a parlé d'une jolie femme de la Cour, qui défendit à tous les jeunes Seigneurs de ſa connoiſſance, de boire à ſa ſanté : cette politique lui réuſſit. Pluſieurs cavaliers qui *toſtoient* ſon nom depuis le matin juſques au ſoir, après cette défenſe, paſſant moins de temps à la taverne, étoient plus aſſidus à ſa toilette.

Il y a à l'égard du ſexe des *toſtes* modeſtes, & des *toſtes* immodeſtes ; c'eſt-à-dire, la ſanté des femmes qui ont de la vertu, & la ſanté de celles qui n'ont point de mœurs. Les *toſtes* de ces premieres ſont en ſi petit nom-

bre, qu'elles ne dérangent jamais les cerveaux Bretons; toute la joie des tables Angloiſes roule ſur ces dernieres.

Quoiqu'il y ait un recueil des ſantés, dont le nombre n'entreroit pas dans un large volume, comme les répétitions ſont encore plus nombreuſes, on ſe trouve ſouvent au dernier feuillet du livre des *toſtes*. Alors, faute d'amis, on boit à la ſanté de ſes ennemis; car il faut que les Anglois *toſtent* en buvant.

On dit qu'un *club* de buveurs, établis ſous le regne de la Reine Anne, voulant vuider des bouteilles ſans ſe donner la peine d'imaginer tous les jours de nouvelles ſantés, forma le diabolique projet de *toſter* l'enfer. On porta d'abord la ſanté de Lucifer, avec tout le reſte de la famille infernale; mais cette *toſt* fut bientôt épuiſée; car il y a moins de démons, que de damnés. Pour faire durer la débauche, on s'accrocha à ceux qui ſouffrent des peines éternelles. Le *club* a déja bu deux mille tonneaux de vin à la ſanté des Papes & des Cardinaux qui grillent dans l'enfer depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme.

On croit qu'au commencement du ſiecle prochain, il portera la ſanté des Moines & des Prêtres Romains; ce qui, à vue de pays, lui procurera des raſades pour deux ou trois cents ans; & ſi, à la ſuite de ceux-ci, il boit à la ſanté des Empereurs, des Rois, des politiques, des Miniſtres & Secretaires d'Etat qui ſont damnés, il aura de quoi *toſter* juſques à la fin du monde.

LETTRE VI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

IL y a ici un animal dont nous ne connoiſſons point l'eſpece à la Chine. On l'appelle l'homme à bonnes fortunes. C'eſt un être qui s'occupe depuis le matin juſques au ſoir à faire ſemblant d'être heureux auprès des femmes. Son travail n'eſt pas d'avoir des fortunes, mais de perſuader aux autres qu'il en a.

Cet homme idéal a des peines réelles; car il faut qu'il s'occupe continuellement à imaginer des ſtratagêmes, pour

ſoutenir ſa réputation ; qu'il affecte d'être familier avec des femmes qu'il ne connoît point, & qu'il publie des faveurs qu'il n'a jamais reçues. Il faut qu'il touſſe beaucoup, qu'il affecte d'être enrhumé, pour faire comprendre par-là qu'il paſſe la nuit chez les belles, & qu'il ſort de chez elles dès le grand matin ; qu'il ait toujours ſur lui une douzaine de beaux portraits en miniature, pour donner à entendre qu'il eſt l'Adonis des originaux ; qu'il galoppe toutes les promenades publiques ; car ſi un homme à bonnes fortunes ne ſe trouvoit pas réguliérement tous les jours à toutes, il perdroit ſon rang.

Qu'il ſoit à l'opéra, lorſqu'on tire le rideau ; à la comédie de Covent-garden, au milieu de la piece, & à Drury-lane, lorſqu'on baiſſe la toile : car ce ſont-là les fonctions d'un homme à bonnes fortunes. Un Chinois ſeroit bien malheureux d'être auſſi fortuné que cela.

LETTRE VII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

J'Etois en viſite, derniérement, chez une Dame de qualité de cette Ville, qui eſt mariée depuis pluſieurs années, lorſqu'un Anglois, qui étoit venu, comme moi, pour lui rendre viſite, lui demanda combien elle avoit d'enfants. La Dame lui répondit qu'elle ne tenoit pas compte de ces minucies-là, qu'elle n'en ſavoit rien; mais que, s'il vouloit ſe donner la peine de le demander à ſa fille de chambre, il en ſeroit d'abord inſtruit. Tu dois juger par-là ſi les femmes Européennes ſavent ce qui ſe fait dans leur ménage, puiſqu'elles ignorent ce qui ſe paſſe dans leur lit.

Une femme du grand monde croiroit ſe déshonorer, ſi elle connoiſſoit l'état de ſes affaires : ce ſoin roule ſur un intendant principal. Son mari qu'elle regarde comme le premier domeſtique de la maiſon, en partage le ſoin avec

une douzaine de valets : cela s'appelle ici la communauté du mariage.

Les ſociétés particulieres ſont l'image de la ſociété générale ; la maiſon de chaque citoyen eſt un état dans l'Etat : ce ſont de petites républiques qui forment la grande.

La nature & la religion, en uniſſant un homme à une femme par le mariage, ont diſtribué à chacun leurs charges : l'un a ſes obligations, & l'autre ſes devoirs ; ils n'y ſauroient manquer, ſans troubler l'ordre domeſtique, & renverſer la république.

A la Chine, les femmes connoiſſent là-deſſus leur devoir, & ne s'en écartent jamais. Renfermées dans leur domeſtique, elles paſſent leur vie dans leur ménage ; cette affaire eſt pour elles la premiere affaire. Cette morale de l'hymen en Europe n'eſt point connue : on diroit qu'une femme ne s'unit ici à un homme, que pour n'être tenue à aucune obligation ; & qu'elle ne ſe marie, que pour n'avoir point de devoirs à remplir.

LETTRE VIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LEs Gouvernements Européens ne pourvoyent pas à la ſubſiſtance des citoyens; cette affaire, qui devroit être celle de la conſtitution politique & civile, eſt toujours celle du haſard : chacun vit comme il peut.

Il y a tout plein de gens en France & en Angleterre qui n'ont point d'exiſtence en propre; ils vivent de la ſeconde main; leur revenu eſt fondé ſur le ſuperflu des autres.

On dit qu'il y a vingt mille perſonnes à Paris & à Londres, qui ſe levent, tous les matins, ſans ſavoir où aller dîner. Leur exiſtence, qui ne tient qu'à un repas quotidien, ſe remonte tous les jours, comme une pendule : leur vie n'eſt compoſée que de vingt-quatre heures; au bout deſquelles ils renaiſſent de nouveau. Ils doivent à autrui juſques à l'air qu'ils reſpirent. Il faut une ſorte

de talents pour rendre ainſi le public tributaire de ſa propre exiſtence.

Ceux qui tiennent le premier rang parmi ces hommes d'un jour, ſont les faiſeurs de projets; ils en ont toujours une demi-douzaine tous prêts dans leur porteſeuille, pour faire part au premier venu : quoiqu'il ſoit toujours queſtion d'un profit certain de pluſieurs millions, ils vous en cedent une grande part pour une petite ſomme qu'ils exigent d'avance. Ce qu'il y a d'admirable dans ce marché-là, c'eſt qu'ils ſont ſûrs de la réuſſite; ils connoiſſent les Miniſtrés, parlent aux grands, & ont les avenues ouvertes; ils ont tout, il ne leur manque que de l'argent.

Les ſeconds ſont les gens à ſecret. Ceux-ci ſavent faire de l'or, & tranſmuer les métaux; ils fouillent dans les replis les plus ſombres de la phyſique; la nature n'a rien de caché pour eux. Le profit eſt encore ici tout clair; pour quelques pieces d'argent, ils vous offrent grand nombre de lingots d'or. Ces derniers commencent à être un peu décriés: néanmoins ils ont leurs chalands; car, graces à la folie de l'eſprit humain, on n'eſt pas encore revenu du métier de faire de l'or.

Mais le nombre de ceux qui s'adonnent au grand œuvre à Londres, n'eſt rien en comparaiſon de ceux qui ſe mêlent du petit œuvre. Les courtiers d'amour dans cette Capitale, laiſſent bien loin derriere eux ceux qui s'adonnent à toute autre intrigue : c'eſt le chemin le plus court pour arriver à la fortune. Il y a tout plein d'honnêtes gens aujourd'hui, qui ſe mêlent de ce métier; un grand nombre de ceux qui occupent des emplois & des poſtes conſidérables, n'en jouiroit pas, s'ils avoient ignoré l'art d'accoupler : c'eſt maintenant l'intrigue par excellence. Il faut convenir que ces derniers intrigants ſont trés-utiles dans la ſociété; ſans eux, le vice auroit un grand détour à faire; au-lieu que, par leur ſecours, il arrive auſſi-tôt à ſon but.

La troiſieme claſſe de ceux qui vivent d'emprunt, ſont les paraſites de profeſſion, dont les grands ne peuvent pas ſe paſſer; car qui vanteroit leurs équipages, leurs chiens & leurs chevaux; qui feroit l'apologie de leurs cuiſiniers; qui leur diroit qu'ils ont du goût, des connoiſſances & de l'eſprit? Il faut être né dans la boue & la baſſeſſe du néant, pour ſe ſoumettre à l'humiliation de mentir

continuellement, & les paraſites ſont ces hommes bas & rampants.

Je ne parle point des joueurs de profeſſion. Ces intrigants forment une claſſe à part, & le nombre de ceux-ci à Londres égale celui des étoiles du firmament.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

LE vice en Europe eſt ſi près de la vertu, que, de l'un à l'autre, il n'y a preſque point d'intervalle. Les honnêtes gens ici ſont ceux qui mettent leur application à empêcher qu'on ne découvre qu'ils ne le ſont point.

Je me rendis derniérement avec le Baronnet dans une aſſemblée mêlée, qui paſſe dans Londres pour ce qu'on appelle la bonne compagnie.

Après nous être placés dans la ſalle, & avoir examiné de près la compagnie, tout ce que vous voyez ici, me dit mon

compagnon à l'oreille, n'eſt que de la fauſſe monnoye. Quoi! lui dis-je, cet homme habillé de noir, qui a l'air ſi édifiant, & qui me paroît être d'Egliſe, qui parle continuellement de Dieu & du néant des choſes de ce monde, n'eſt qu'un impoſteur?

Je ne dis pas tout-à-fait cela, me répondit-il; le perſonnage a des vertus. Sa morale pure édifie tous les jours ceux qui converſent avec lui. Il eſt aſſidu à ſes devoirs, & ſe fait une loi indiſpenſable de remplir ſes obligations: mais il a un foible pour cette Dame qui eſt à côté de lui, que la rigidité de ſa morale n'a jamais pu déraciner de ſon cœur.

Et cet homme du monde, ajoutai-je, qui eſt à deux chaiſes de la ſienne, qui vient de prouver qu'on ne peut être honnête homme, & retenir le bien d'autrui, eſt-ce encore un impoſteur? Non, reprit-il; cet homme a des mœurs. C'eſt le caſuiſte le plus rigide que je connoiſſe ſur l'article de la reſtitution. Il prouve géométriquement qu'on ne ſauroit avoir aucune vertu, ſi l'on eſt porté par inclination à s'approprier le bien de ſon prochain. Je ne connois rien de plus édifiant, ni de plus énergique, que les ar-

guments qu'il employe pour prouver cette vérité. Mais il retient lui-même injuſtement un grand dépôt, qui lui fut confié il y a quelques années, au préjudice du véritable propriétaire : ce qui lui donne des moyens d'avoir un bon carroſſe, avec lequel il vient commodément ici expoſer ſa morale ſévere ſur le crime abominable qu'on commet, en retenant ce qui ne nous appartient point.

Et ce troiſieme, repris-je, qui vient, dans le moment, de lancer un trait ſi mordant contre l'uſure & les uſuriers, eſt-ce encore un homme ſans principes? Non, celui-ci, pourſuivit-il, a de la morale, qu'il employe ordinairement à décrier les prêts à intérêts avec nantiſſement. Il ne ſe contente pas de citer l'Evangile à ce ſujet; il employe encore l'autorité des Payens, qui les défendoient ſous de grandes peines. Il prouve démonſtrativement que, dans quelque cas que ce ſoit, on ne peut, ſans bleſſer ſon honneur & ſa conſcience, prendre *ſix pour cent* : précepte qu'il obſerve lui-même à la lettre; car il a actuellement chez lui pour dix mille livres ſterling, de nantiſſement à vingt-cinq.

Et

Et cette Dame d'un certain âge, en face de ce dernier, qui eſt habillée ſi modeſtement, & qui baiſſe ſans ceſſe les yeux, & parle continuellement de Dieu, n'aime-t-elle pas ce dont elle parle tant? Oui, me répondit-il, elle eſt animée d'un vif deſir pour cette gloire divine à laquelle elle aſpire; elle ſe met à tout moment en oraiſon, aſſiſte réguliérement aux prieres, & paſſe tous les jours quatre heures à l'Egliſe. Il ſeroit à ſouhaiter ſeulement qu'elle ne choiſît pas toujours le temps où il y a le plus de monde, que ſa dévotion fût pour Dieu, & non pas pour les hommes, & que ſa charité chrétienne ne la rendît pas ſi haute & ſi impérieuſe dans ſa maiſon. Enfin, je voudrois que ſa dévotion ne déſeſpérât pas tous ceux qui ſont autour d'elle; & qu'en aimant Dieu, elle pût ſouffrir ſon mari, ſes enfants & ſes domeſtiques.

Et cette Dame qui eſt derriere elle, continuai-je, qui vient de dire à ce cavalier, qui eſt debout à côté de ſa chaiſe, qu'elle ne peut pas ſouffrir qu'un homme la regarde en face, eſt-ce encore un jeu que cette conduite? Non, cette femme eſt réellement d'une délicateſſe

inconcevable ſur l'amour. Elle arracheroit, je crois, les yeux à un homme qui oſeroit lui dire en face qu'il l'aime. Elle eſt là-deſſus en général d'une force ſupérieure à ſon ſexe : mais elle a un foible inconcevable pour ce jeune Eccléſiaſtique qui eſt vis-à-vis d'elle. Foible, que toute ſa morale n'a pu détruire, & que ſa vertu lui reproche en vain tous les jours.

Et cette autre, repris-je, qui eſt à côté, & qui vient de ſe déchaîner, il n'y a qu'un moment, contre le luxe, la profuſion, la prodigalité & la dépenſe exorbitante du ſiecle, qui, ſelon elle, arrêtent les progrès de la vertu, parce que l'éducation générale en eſt gênée, pratique-t-elle elle-même là-deſſus tout ce qu'elle débite? Oui, me répondit-il; c'eſt une femme d'ordre, qui entend l'épargne : on prétend même qu'elle a lu le Traité économique d'Ariſtote, exprès pour ſe perfectionner dans les vertus domeſtiques. Elle ne connoît ni luxe, ni profuſion : auſſi épargne-t-elle à ſon mari des ſommes conſidérables; mais elle en expoſe au jeu de plus grandes. Il n'y a pas long-temps qu'elle perdit dans une nuit l'éducation de trois de

ſes enfants, & la fortune de ſa fille aînée, qui, à cauſe de cela, ne trouvera plus à ſe marier, &c. &c.

Voilà, reprit le Baronnet, comment les gens chez nous, qui cherchent à ſe diſtinguer des autres par des qualités ſolides, acquierent de la réputation. Monſieur, lui dis-je, votre vertu reſſemble ſi fort au vice, qu'un Chinois ſans mœurs eſt auſſi ſage qu'un Européen vertueux.

Selon moi, il n'y a rien de plus dangereux que ces ſcélérateſſes couvertes du voile de la religion, ou des conſidérations humaines. Je ſoutiens qu'en bonne morale, le crime nud leur eſt préférable, parce que ſa nudité, qui révolte toujours, faits qu'on l'évite; au-lieu que la gaſe dont on le couvre, fait qu'on le ſuit.

LETTRE X.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LE Roi de Portugal a des Etats immenſes. Son domaine s'étend ſur les quatre parties du globe. Il regne, pour ainſi dire, ſur l'univers. Son ſceptre unit à l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique. La couronne de ce Monarque couvre le monde entier. Les Romains, qui conquirent toutes les nations de la terre, ne portoient pas ſi loin leur empire. Cependant ce grand Monarque eſt ſi petit, qu'il n'eſt preſque point apperçu en Europe. A peine ſait-on que cette Monarchie exiſte dans le continent; c'eſt qu'elle n'a qu'un très-petit nombre de ſujets.

Le Portugal eſt ſi dépeuplé, que le village où nous fabriquons notre porcelaine a plus d'habitants.

Cette dépopulation n'eſt pas l'effet d'un vice local. Le Portugal eſt peut-être le

Pays de la terre le plus propre à la propagation de l'eſpece humaine. Son ciel eſt beau & ſerein ; le phyſique n'y eſt pas ſujet à ces déréglements qui gênent la nature dans ſes productions : ce défaut de population tire ſa ſource du ſyſtême du Gouvernement. Les loix ſur l'agriculture y ſont ſans vigueur. Il eſt permis à chaque citoyen de laiſſer ſon champ en friche, & à toute la nation, de faire de la Monarchie un Pays inculte : or, la culture, comme tu l'as vu ailleurs, eſt la meſure de la population.

Il n'y a ni colons ni ménagers dans ce Royaume : on n'y ſeme point, on n'y recueille rien.

La récolte de cette Monarchie ſe fait dans les nouveaux mondes ; on la porte toutes les années à Lisbonne dans des ſacs de cuir en pieces d'or. C'eſt avec cette denrée qu'elle ſe pourvoit de toutes les autres.

Tu vois par-là que cette nation eſt tous les jours à la veille de mourir de faim. Il ſuffit pour cela que la récolte manque à deux ou trois nations qui lui fourniſſent du pain, pour qu'elle n'en ait point ; car les peuples qui font le

commerce d'économie, ne vendent que le ſuperflu de leur ſubſiſtance.

Les beſoins phyſiques doivent ſe trouver dans l'état principal; ceux de luxe & d'oſtentation peuvent ſe tirer d'ailleurs; mais il faut toujours que la nourriture & le vêtement ſoient le fruit de la culture générale. Il eſt ſurprenant que des peuples qui ſe diſent policés n'ayent point ces notions, & qu'on puiſſe leur reprocher d'ignorer les premiers éléments du Gouvernement politique & civil.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

J'Ai reçu la lettre ſuivante par la poſte d'un ſol. Un courier, qui ſe charge d'expéditions à un prix ſi modique, ne peut gueres être porteur de dépêches bien intéreſſantes : auſſi ne te donnai-je pas celle-ci pour une piece qui le ſoit beaucoup.

J'imagine que c'eſt une critique du théâtre Anglois; car on s'y ſert de toutes ſortes de moyens pour en cenſurer les mœurs & les manieres.

Monſieur le Chinois,

» On dit que vous n'avez point de » théâtre public à Pékin, & que toutes » vos pieces ſont des rapſodies, que » des farceurs vont jouer dans les mai- » ſons, lorſqu'ils y ſont appellés. Il me » ſemble que le défaut d'un tel établiſ- » ſement répond mal à l'idée qu'on a » de votre nation, qui paſſe pour une » des plus policées de l'univers.

» Il n'y a que les ſpectacles qui diſ- » tinguent les peuples civiliſés de ceux » qui ne le ſont pas. Les ſauvages ne » ſont tels, que parce qu'ils n'en ont » point. Si nous autres Anglois, n'a- » vions point les deux théâtres de *Co-* » *vent-Garden* & de *Drury-Lane*, on » nous confondroit avec les peuples les » plus barbares du monde. Enfin, com- » ment peut-on ſe donner des mœurs, » ſi l'on n'a point d'école où l'on ap- » prenne à en avoir? La religion ne » les ſauroit produire; car il y a déja

» long-temps que les gens d'eſprit ne » vont plus à l'Egliſe, au-lieu qu'ils aſ- » ſiſtent tous les jours au théâtre.

» Voici donc la méthode que vous » devez obſerver, pour établir un théâ- » tre dramatique à Pékin.

» Il faut d'abord choiſir un vaſte ter- » rein, dans lequel vous ferez conſ- » truire une grande ſalle, qui puiſſe con- » tenir trois ou quatre mille ſpectateurs; » car il y a toujours plus de monde au » théâtre qu'à l'Egliſe, & on a obſervé » que la plus mauvaiſe piece eſt plus » courue que le meilleur ſermon.

» Vous entourerez cette ſalle dans » l'intérieur de pluſieurs rangs de loges » ſéparées, afin que les jeunes Dames » & les cavaliers puiſſent y jouer en- » ſemble de petites ſcenes muettes, dans » le temps qu'on repréſentera la grande » piece.

» Vous y ferez conſtruire une gale- » rie; car la réuſſite des pieces dépend » beaucoup des gens de goût qui occu- » pent cette place.

» Dans le fond de cette ſalle, vous » éleverez une charpente de bois d'en- » viron cinq pieds & demi de haut; » ce qui formera le théâtre. Vous pra-

» tiquerez des ouvertures ſur cette char-
» pente, afin que l'enfer puiſſe ſe ren-
» dre quelquefois ſur la ſcene, & que
» les diables viennent y finir les mau-
» vaiſes pieces. Le deſſus ſera fait en
» forme de ciel ouvert, afin que les
» Dieux ayent la liberté d'y deſcen-
» dre, & viennent s'y mêler avec les
» acteurs, pour tirer ſouvent le poëte
» d'un grand embarras.

» Vous placerez ſix grands luſtres
» au milieu du théâtre, afin que les ac-
» teurs y voyent à parler; car il eſt
» défendu au grand jour de ſe mon-
» trer ſur la ſcene. Si le ſoleil y pa-
» roiſſoit, il gâteroit les meilleures pie-
» ces, qui, pour être repréſentées dans
» le vrai, doivent être jouées au faux
» jour.

» Derriere le théâtre, vous conſ-
» truirez de grands magaſins pour les
» uſtenſiles & équipages de la ſcene.
» Vous y en ferez bâtir un, pour y
» renfermer une vingtaine de nuées,
» & autant de cieux, pour vous en
» ſervir au beſoin.

» A côté de celui-ci, vous en établi-
» rez un autre, pour y mettre le ſo-
» leil & la lune du théâtre, avec quel-

» ques étoiles. Comme ces aſtres ſe-
» ront de toile, vous aurez ſoin que
» les vers ne mangent point le ſoleil,
» & que les rats ne rongent point la
» lune.

Quand vous aurez mis le firma-
» ment en ſûreté, vous penſerez aux
» éléments de la ſcene.

» Comme les Princes qui paroiſſent
» ſur le théâtre, viennent preſque tou-
» jours des Indes orientales ou occi-
» centales, vous ferez une mer de car-
» ton, pour la commodité des acteurs,
» laquelle mer vous renfermerez dans
» un grand veſtibule, pour ne la lâcher
» qu'au beſoin.

» Il vous faudra auſſi quelques ri-
» vieres; ſans quoi vous jetterez dans
» un grand embaras les principaux
» perſonnages; car, comme le pays
» du théâtre eſt beaucoup coupé, il
» vous faut des fleuves: mais cela ne
» doit pas vous embarraſſer; car com-
» me les ondes ſont de planches, il n'y
» a qu'à donner l'entrepriſe de vos
» rivieres à un charpentier.

» Vous faut auſſi quelques ponts
» poſtiches; ſans quoi les acteurs laiſ-
» ſeroient le ſpecteateur au-delà de l'eau.

» Ce n'eſt pas le tout que d'avoir la » mer & des fleuves, il faut encore » une marine ; car comment pour- » roit-on faire débarquer les Rois des » Indes & du Japon ſur la ſcene, s'il » n'y avoit point de vaiſſeaux ?

» On ſeroit alors obligé de les faire » venir dans des caleches, ou ſur le dos » des chameaux ; ce qui feroit beau- » coup languir le ſpectateur, qui ſe- » roit obligé d'attendre une année en- » tiere pour les voir enfin arriver.

» Dès qu'un principal perſonnage » ſera débarqué, vous ferez auſſi-tôt » jetter l'ancre, afin que la piece qu'il » doit repréſenter ne faſſe point nau- » frage au port.

» Il vous faut une demi-douzaine de » *Yaks* dorés pour enlever les Prin- » ceſſes qui ont de la vertu, & qui » ne voulant pas ſe proſtituer ſur la » ſcene, n'attendent, pour s'y réſoudre, » que d'avoir paſſé la mer.

» Vous conſtruirez un enclos qui » puiſſe contenir une vingtaine de pa- » lais, des jardins, des avenues, des » plaines à perte de vue, avec de » grands bois de haute-futaye, & vous » obſerverez que le tout enſemble ne

» contienne que mille lieues de pays.

» Vous bâtirez auſſi un corps de ca» ſernes pour la milice du théâtre; » c'eſt-à-dire, un quartier pour l'in» fanterie, & un autre pour la cava» lerie.

» Il vous faut auſſi un arſenal où doi» vent ſe trouver toutes ſortes d'armes » offenſives ou défenſives, depuis le » gros canon juſqu'au piſtolet incluſi» vement.

» Directement derriere le théâtre, » vous conſtruirez deux armoires, que » vous remplirez de petits inſtruments » meurtiers; dans l'une, vous y place» rez les vaſes, les taſſes, les coupes » pour empoiſonner les perſonnages » qui doivent pétir, ſans répandre du » ſang.

» Entre ces deux armoires, vous laiſ» ſerez un vuide pour placer les po» tences, les gibets, les roues, les car» cans; car dans un théâtre bien po» licé, on y doit faire juſtice réguliè» rement deux fois la ſemaine.

» Derriere tous ces magaſins, vous » aurez un terrein propre à faire un » cimetiere, pour enterrer les héros » de la ſcene. Il faut que l'emplace-

» ment ſoit vaſte ; car, dans le grand » tragique, il périt réguliérement, cha- » que année, par le fer ou par le poi- » ſon, trois cents Empereurs, autant » de Monarques, deux cents Reines, » & plus de cent confidentes ; ſans par- » ler des grands perſonnages qui meu- » rent de leur mort naturelle.

» Le théâtre & les magaſins conſ- » truits, vous formerez votre compa- » gnie. Votre premier ſoin doit être » le tragique ; car il faut commencer » par faire pleurer, avant que de faire » rire.

» Vous choiſirez des acteurs qui » ayent la phyſionomie lugubre, & » dont le viſage triſte forme une eſ- » pece de deuil public.

» Votre premier acteur doit avoir » une voix de tonnerre, n'importe » qu'il ſoit petit, pourvu qu'il faſſe » beaucoup de bruit ; car la tragédie » eſt une affaire de poitrine. La per- » fection de cet art conſiſte à pouſſer » de grands cris, & à ſe démener ſur » la ſcene comme un démon.

» Votre premiere actrice, pour ex- » celler, doit reſſembler à une furie ; » elle doit perdre toute décence, &

» oublier qu'elle eſt femme, pour ſe » livrer au déſeſpoir comme un hom- » me. Quand elle écumeroit un peu de » rage & de colere, il n'y auroit pas » de mal.

» Pour ce qui eſt des ſujets tragi- » ques, il faut chercher les plus ex- » travagants, & toujours hors de la » nature; car celle-ci eſt trop ſimple » & trop naïve pour émouvoir les » ſens. Elle fait bâiller à Londres; il » y a apparence qu'elle feroit dormir » à Pékin.

» Mais au cas que vous n'ayez plus » aſſez de génies pour compoſer des » tragédies, nous vous enverrons des » modeles, que vous ne ferez que rem- » plir. C'eſt ainſi que nous en uſons » nous-mêmes avec nos voiſins les » François.

» Vous ferez parler vos héros ſur » la ſcene, différemment que les hom- » mes ordinaires ne parlent. Premié- » rement, ils doivent chanter; ce qui, » en langage de théâtre, s'appelle dé- » clamer. Secondement, ils doivent » s'exprimer en termes emphatiques & » empoulés; le tout en rimes, ou du » moins en cadence.

» Il faut mêler vos meilleures tra-
» gédies de mauvaiſes farces; car ſi
» vous faiſiez pleurer tous les jours
» vos ſpectateurs pendant trois heures
» de ſuite ſans interruption, les fibres
» de leur viſage ſe retireroient; de ma-
» niere que les plus excellentes comé-
» dies ne pourroient plus après les faire
» rire.

» Habillez vos acteurs le plus extra-
» vagamment que vous pourrez; le
» ridicule eſt néceſſaire au théâtre pour
» ranimer l'attention indolente des ſpec-
» tateurs; ſur-tout outrez les petites
» choſes qui entrent dans leur ajuſte-
» ment.

» Par exemple, ſi vous faites pa-
» roître ſur la ſcene un de vos Em-
» pereurs, faites-lui des mouſtaches qui
» deſcendent au-deſſous de la poitrine;
» que ſon paraſol ait dix toiſes de cir-
» conférence; & que ſon char tienne
» tout le théâtre.

» Quand vous ferez paroître un Roi
» ſur la ſcene, rempliſſez-la de gardes.
» Un Prince, qui, en venant raconter
» ſes malheurs ſur le théâtre, n'a pas
» une vingtaine de poliſſons à ſa ſui-
» te, avec de longs bâtons à la main,

» peints en forme de piques, ne sau-
» roit faire aucune impression sur le
» spectateur.

» Mais je vous préviens qu'il vous
» faut des magiciens; car ordinaire-
» ment le temps est toujours le même
» au théâtre; &, sans eux, il ne peut
» ni pleuvoir ni grêler sur la scene:
» souvent néanmoins une tempête est né-
» cessaire pour sauver l'honneur d'une
» piece.

» Si vos acteurs n'ont pas la voix
» assez forte pour émouvoir le spec-
» tateur, employez le tonnerre: à la
» vérité, le tonnerre ne fait pas pleu-
» rer, mais il effraye; & tout ce qui
» émeut les sens est du ressort de la
» tragédie.

» Outre les magiciens, il vous faut
» des spectres; car ce n'est pas assez
» d'agiter & d'émouvoir, il faut en-
» core effrayer. Sur-tout que vos spec-
» tres ayent une chemise ensanglantée,
» & qu'ils soient pâles comme la mort.
» Il ne faut pas qu'ils restent long-temps
» sur le théâtre; ce n'est qu'en passant
» qu'ils doivent produire leur effet;
» cependant, s'il le faut, vous les fe-
» rez parler: car, si les spectres ef-

» frayent beaucoup quand ils paroiſſent, » ils épouvantent davantage lorſqu'ils » parlent.

» N'oubliez pas les ombres : il en faut » néceſſairement; car une tragédie ſans » ombres, eſt un corps ſans ame.

» Si vous pouvez vous pourvoir auſſi » de quelques perſonnes propres à for- » mer des conjurations, cela ne ſera que » mieux; car il y a toujours quelque » choſe à conjurer dans la tragédie, » quand ce ne ſeroit que l'ennui des » ſpectateurs.

» Si, malgré tout cela, vos ſpectateurs » ne pleurent point, hauſſez vos luſtres, » & faites une ſcene de nuit. Il eſt im- » poſſible que cela ne vous réuſſiſſe; car » on eſt toujours ſombre, lorſqu'on eſt » ſans chandelle.

» Mais ce n'eſt pas aſſez de répandre » du noir parmi les ſpectateurs; il faut » encore exciter leur pitié.

» Un Roi malheureux, qu'on fait pa- » roître ſur la ſcene, mais à qui il reſte » encore ſon Royaume, ne fait compaſ- » ſion qu'à demi. Dans les regles de la » tragédie, il faut le dépouiller de ſes » Etats, le bannir de ſa patrie, lui en- » lever ſon trône, ſon ſceptre & ſa cou-

» ronne. Si on pouvoit même, pour ren-
» dre la ſcene plus touchante, il faudroit
» le faire paroître tout nud ou en che-
» miſe, cela ne ſeroit pas mal.

» Si une Princeſſe infortunée vient ſe
» plaindre de ſes malheurs, il ſeroit bon
» qu'elle parût ſur le théâtre avec deux
» ou trois de ſes enfants, qui n'euſſent
» que ſept ou huit ans. Si on pouvoit
» même apprendre à quelqu'un d'eux un
» petit bout de rôle, dans lequel il dit
» qu'il n'a mangé de trois jours, cela fe-
» roit un bon effet.

» Pour achever l'attendriſſement, vous
» ménagerez une priſon ou un cachot
» dans le fond du théâtre, où un de vos
» acteurs, qui jouera le rôle de Roi ou
» de Héros, paroîtra chargé de fers; car
» vous ne ſauriez croire l'effet qu'une
» longue chaîne de fer, qui traîne ſur le
» théâtre, fait ſur le ſpectateur.

» Mais la terreur ne ſuffit pas; il faut
» encore que la tragédie excite le cou-
» rage; & pour y parvenir, vous li-
» vrerez des combats, & ferez de la
» ſcene un champ de bataille, que vous
» laiſſerez jonché de corps morts.

» Le dernier acte de la piece, qui doit
» faire pleurer tout le monde à chaudes

» larmes, doit être le plus pathétique & » le plus tendre. Vous placerez un grand » échafaud au milieu du théâtre ; & ſi le » velours n'eſt pas cher à la Chine, vous » le garnirez de cette étoffe ; car un » échafaud & du velours noir font tou- » jours pleurer d'avance. Si vous vou- » lez même dans cet endroit faire paroî- » tre un bourreau, cela fera un grand » effet.

» Mais, pour finir la tragédie plus » tragiquement, vous ferez venir tous » les acteurs, qui, dans les deux dernie- » res ſcenes, s'égorgeront tous les uns » après les autres ; de maniere qu'en un » inſtant le théâtre ſoit couvert de corps » morts. Empereurs, Rois, Princes, » héros, confidents, gardes, &c. tous » doivent périr. Vous égorgerez juſques » au moucheur de chandelles, afin qu'à » la fin de la piece, n'y voyant plus » clair, la plupart des ſpectateurs ſe tuent » en ſortant ».

LETTRE XII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

J'Ai eu une ſeconde attaque de théâtre. Hier le même courier d'un ſol me remit la dépêche ſuivante.

» Monſieur le Chinois,

» Dans l'établiſſement d'un théâtre à » Pékin, je ne vous ai parlé que de la » tragédie : mais ce n'eſt pas aſſez de di- » vertir le public par des morts, il faut » encore le divertir par des vivants. L'é- » tabliſſement comique n'eſt pas ſi diffi- » cile à former que le tragique : on peut » aiſément compoſer une troupe qui faſſe » rire.

» Ayez un bouffon, un petit-maître, » un amoureux, un homme de robe, un » financier, un valet, une amoureuſe, » une confidente, un notaire, un prê- » tre, &c. Pour peu que tous ces acteurs » d'ailleurs s'entendent enſemble pour » forcer leur rôle, & pour ſortir du

» naturel, vous aurez une comédie ex-
» cellente.

» Il n'eſt pas abſolument néceſſaire, en
» choiſiſſant des ſujets, de les ſuivre mé-
» thodiquement, comme cela ſe prati-
» quoit autrefois; rempliſſez, au con-
» traire, vos pieces de petites ſcenes
» coupées.

» N'obligez pas votre ſpectateur à ré-
» fléchir; mais amuſez-le de maniere
» qu'il puiſſe entendre une comédie en-
» tiere, ſans être obligé de faire uſage
» de ſon eſprit.

» Il n'eſt pas néceſſaire de s'énoncer
» ſur la ſcene, comme on parle dans le
» monde; car le théâtre reſſembleroit
» alors à une converſation, ce qui ſeroit
» trop naturel. Servez-vous, au contrai-
» re, de termes empoulés, emphatiques,
» & ſur-tout d'antitheſes.

» En cas qu'une piece languiſſe, rani-
» mez-la par la ſcene d'un ivrogne: fai-
» tes-lui faire des grimaces de poſſédé;
» car cela eſt bien moral. S'il le faut
» même, pour donner dans le comique
» ſublime, faites-lui cuver ſon vin ſur le
» théâtre. Un ivrogne, qui dort une de-
» mi-heure dans un fauteuil, empêche
» que le ſpectateur ne dorme. Si la

» ſcene de l'ivrogne ne réuſſiſſoit pas, » ſubſtituez à ſa place celle d'un cabare- » tier. Mais ſi celle-ci ne faiſoit encore » rien, celle d'une troupe de voleurs ou » de bandits eſt immanquable. Il eſt » impoſſible d'imaginer combien ces mor- » ceaux choiſis ſont courus des gens de » goût, & ſur-tout combien ils ſont inſ- » tructifs ; car vous ne ſauriez croire » combien les jeunes gens, qui, par exem- » ple, ſont enclins à boire, ſont portés » à ſe corriger par ces tableaux d'ivro- » gne. Vous pouvez même, pour aider » davantage la ſcene, mettre un mauvais » lieu devant les yeux du ſpectateur.

» Quelques intrigues des priſons ne » feroient pas mal, ſur-tout ſi vous pou- » viez développer au naturel toutes les » horreurs qui ſe paſſent dans ces ca- » chots.

» Mais ſi vous vouliez quelque choſe » de plus frappant, vous feriez en ſorte » que les acteurs ſe frappaſſent entre » eux. Car, quoique les regles de la » comédie ne permettent pas de tuer, el- » les permettent d'aſſommer à coups de » bâton. Il eſt cependant de conſéquence » d'avoir de la délicateſſe ſur le choix de » celui que l'on aſſomme; car c'eſt par-

» là qu'on juge ſi un auteur dramatique » a du diſcernement.

» Par exemple, ſi vous pouviez avoir » un petit-maître François, & lui don- » ner la baſtonnade comme il faut, votre » piece alors ſeroit excellente, ſans par- » ler des avantages que les mœurs de la » nation en retireroit.

» Eloignez-vous, tant que vous pour- » rez, dans vos répréſentations du vrai » & du naïf qui ennuyent à la mort. N'i- » mitez pas en cela les premiers maîtres » du théâtre, qui prenoient toujours » pour guide la ſimple nature. Ces gens- » là n'avoient point de goût; ils étoient » trop ſimples & trop naturels.

» Les modernes ont pris une route » nouvelle ſur la ſcene, qui eſt le vif & » le ſpirituel. Il faut plus d'eſprit aujour- » d'hui pour faire une piece, qu'il n'en » falloit autrefois pour en faire une cin- » quantaine. Il eſt vrai qu'il y avoit plus » de bon ſens dans une des anciens, que » dans cinquante des modernes. Il faut » bien cependant que ce ſoit la bonne » maniere; car nos auteurs ne ſont ap- » plaudis que par-là.

» Vous aurez un grand ſoin d'altérer » les défauts que vous mettrez ſur la

» ſcene. Par exemple, ſi c'eſt un avare, » un joueur, un ſuperſtitieux, un mi- » ſanthrope, un menteur, vous outrerez » ces caracteres, de maniere qu'ils ne » ſoient plus reconnoiſſables.

» Faites de la comédie un miroir qui » repréſente le monde dans ſes ſcenes les » plus dégoûtantes ; car pourquoi faut- » il que la copie ne repréſente pas en » tout l'original.

» Chargez vos pieces tant que vous » pourrez ; mêlez-y deux ou trois intri- » gues à la fois, ſur-tout qu'elles n'ayent » ni rapport ni liaiſon enſemble. Eta- » bliſſez la confuſion, le cahos, & laiſ- » ſez enſuite au lecteur le ſoin de les » démêler.

» Mais ſi vous voulez faire réuſſir gé- » néralement toutes vos pieces comiques, » ayez un valet, que vous appellerez » ..... ou de tel autre nom qu'il « vous plaira : que celui-ci ſoit un ar- » chi-drôle, un intrigant, un fourbe, „ que toute la piece roule ſur lui. Qu'il „ ſéduiſe des femmes pour ſon maître, „ qu'il lui faſſe trouver de l'argent, le „ marie, lui donne le moyen de con- „ tracter des dettes, qu'il ait du génie, „ de l'eſprit, & qu'il ſoit un valet comme „ il n'y en a point.

Emparez-

» Emparez-vous du caractere des prin-
» cipaux citoyens ; jouez-les ſur le théâ-
» tre, de maniere qu'il ſoient reconnoiſ-
» ſables au point de ne pouvoir ſe trom-
» per : rendez-les ridicules ; expoſez-les
» aux riſées de toute une Ville. Il n'im-
» porte qu'ils ayent des vertus ; il ſuffit
» pour vous qu'ils ayent des défauts, &
» c'eſt par ceux-ci que vous les mon-
» trerez.

» Ne repréſentez pas toujours la ſcene
» du monde ; jouez quelquefois la reli-
» gion, mais ſur-tout ſes Miniſtres. Met-
» tez en grande comédie ſes myſteres, &
» donnez pour petite piece des ſermons
» entiers.

» Mettez en dériſion le Ciel ; il eſt
» impoſſible alors que vos comédies ne
» réuſſiſſent ; car il y a tout plein de
« gens dans le monde qui aiment qu'on
» ſe moque de Dieu & de ſes Saints.
» Pour avoir un ſuccès plus certain, met-
» tez en comédie les cérémonies du do-
» gme, les proceſſions & les enterrements.

» Si la religion ne ſuffit pas pour faire
» rire le peuple, jouez la juſtice ; ce ſu-
» jet eſt inépuiſable ; il ſuffit que vous
» confondiez avec elle ceux de ſes Mi-
» niſtres qui en abuſent.

» Ne craignez point d'expoſer ſur la » ſcene les ſujets les plus difformes & les » plus diſſolus. Tant pis pour les ſpec- » tateurs, s'ils y prennent du goût; » après tout, c'eſt leur faute, ſi de tels » portraits les rendent vicieux. N'avez- » vous pas intention de les corriger? or, » en fait de morale de théâtre, c'eſt l'in- » tention qui fait tout.

» Ce principe poſé, faites paroître, ſi » vous voulez, une fille de joie ſur la » ſcene, dans une poſture indécente; il » ne tient même qu'à vous d'y faire » placer un lit, où, après s'être déshabil- » lée, elle ſe couche, en attendant ſon » amant; & ſi vous voulez approcher » encore plus de la vérité, faites que cet » amant arrive, quitte ſes habits, & ſe » couche à côté d'elle. Il eſt vrai que » vous pouvez faire naître un incident » pour tirer le rideau ſur ce couple » amoureux, afin que le ſpectateur ne » voye pas tout-à-fait la choſe, mais ſeu- » lement qu'il ſache qu'elle ſe paſſe der- » riere le théâtre.

» Afin de rendre la volupté haïſſable, » n'oubliez pas les baiſers; ils ſont eſ- » ſentiels ſur la ſcene pour inſpirer le » dégoût de la débauche. Mais afin que

„ cette morale faſſe plus d'effet, il faut „ que l'acteur, en embraſſant une fem- „ me, colle ſa bouche ſur la ſienne; & „ en ſe balançant enſemble dans cette „ poſture, faſſe durer le baiſer trois mi- „ nutes, qui, ſelon les regles du dra- „ me, ſont le temps limité pour un bai- „ ſer théâtral. Il faut bien démontrer „ de l'horreur pour ce vice : & com- „ ment peut-on dégoûter des baiſers, „ ſi ce n'eſt en baiſant?

„ Vous appercevez-vous que les bai- „ ſers ne prennent pas aſſez de puiſſance „ ſur l'eſprit des aſſiſtants, permettez à „ vos acteurs certaines libertés. Par „ exemple, ſi une femme réſiſte trop, „ & qu'elle ne veuille pas ſe rendre „ aux deſirs qu'on lui a fait connoître, „ qu'on ne la viole pas tout-à-fait ſur „ le théâtre, cela ſeroit indécent : mais „ on doit la prendre de force, & l'em- „ porter derriere la ſcene pour en jouir. „ Il faut que les cris qu'elle jette, pen- „ dant qu'on lui fait violence, ſoient „ entendus de tous les ſpectateurs; & „ qu'ils aillent toujours en diminuant, „ pour exprimer ceux d'une femme qui „ s'épuiſe par degrés, qui n'en peut plus, „ & ſe rend enfin. Votre acteur paſſera

„ ainſi un quart d'heure avec elle der-
„ riere la ſcene, & reviendra enſuite
„ glorieux ſur le théâtre, pour voir l'ef-
„ fet que cela aura produit ſur les jeu-
„ nes Dames modeſtes, qui fréquentent
„ le théâtre exprès pour apprendre à
„ avoir de la vertu.

„ A l'égard des expreſſions, vous
„ pourrez employer les plus obſcenes;
„ afin de pouvoir par-là inſpirer plus
„ d'horreur pour le crime. Il vous eſt
„ permis de remplir la ſcene d'ordures;
„ par exemple, les termes de *fils de*
„ *putain*, de *garce*, de *vilain chien*, ſont
„ admirables pour rendre l'eſprit chaſte,
„ & donner de la modeſtie au diſcours;
„ ce qui eſt une grande préparation pour
„ diſpoſer le cœur à la vertu.

„ N'oubliez pas de faire des comé-
„ dies politiques, tout exprès pour cen-
„ ſurer le Gouvernement, & pour vous
„ répandre en mauvais propos contre
„ celui de vos voiſins; car ces pieces
„ contribuent beaucoup à la correction
„ des mœurs. Dans ce cas-là, vous
„ pouvez faire parler un laquais comme
„ un Miniſtre d'Etat, & un Miniſtre d'E-
„ tat comme un imbécille. Les étran-
„ gers pourront peut-être être ſurpris

» de ce procédé ; mais le ſpectateur » Anglois ſait bien à quoi s'en tenir » là-deſſus ; il devine aiſément ce que » l'Auteur veut dire.

» Il faut que non-ſeulement vos ac- » teurs ſachent parler, mais qu'ils puiſ- » ſent même chanter ; car, quand une » piece ennuye, il reſte la reſſource de » fredonner des airs. Alors le ſpecta- » teur, qui étoit endormi, ſe réveille » au bruit de la muſique, & rentre » par-là dans l'intrigue de la piece. Il » ne faut pas que la morale du chant » s'accorde avec celle de la piece ; car » ce ſeroit être pendant en muſique. » Par exemple, ſi la comédie eſt criti- » que, & qu'elle veuille inſpirer du dé- » goût pour l'amour, il faut que les » ariettes ſoient tendres & voluptueu- » ſes : c'eſt ce qu'en terme de l'art du » chant, on appelle le *contrepoint* du » théâtre.

» N'oubliez pas de faire un mariage » dans chaque comédie, & qu'il ter- » mine toujours la piece ; ſans quoi, » vous pécheriez contre les regles du » théâtre ; car le mariage entre dans » le grand comique. En effet, y a-t-il » rien de ſi riſible que l'hymen ? Mais

» nous eſpérons que la morale du théâ-
» tre parviendra à le bannir entiére-
» ment de la ſociété ; & qu'on ſe cor-
» rigera ſi bien de ce vice, qu'on ne
» vivra à la fin qu'avec des concu-
» bines.

» Comme la danſe entre aujourd'hui
„ dans la morale théâtrale, vous au-
„ rez des danſeurs : mais faites en ſorte
„ que ce ne ſoit que de mauvais figu-
„ rants, que vous ferez premiers dan-
„ ſeurs. Eloignez-vous, tant que vous
„ pourrez des ballets graves & ſérieux,
„ où il entre du tendre & du gracieux ;
„ car la belle danſe gâte le goût. Vous
„ aurez ſeulement grande attention que
„ vos danſeurs ſautent beaucoup ; &
„ vous les garderez juſqu'à ce qu'ils
„ s'eſtropient ou ſe caſſent le col.

„ Outre les acteurs tragiques & co-
„ miques, vous aurez encore à former
„ une troupe de muets, pour repréſen-
„ ter des pantomimes.„

Vous remplirez ces pieces d'eſprit & d'invention ; le tout pour courir deux heures de ſuite après un miſérable balourd, qu'on appelle *Arlequin*, qui, à ſon tour, court après une miſérable créature, qu'on appelle *Colombine* : de maniere

que, pour remplir ce beau plan de théâtre, vous puiſſiez repréſenter le Génie (*) lui-même en perſonne.

LETTRE XIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

CE Royaume eſt plus que très-chrétien; car il eſt très-fidele. Cependant le Chef de la religion du Chriſt commence à le regarder comme hérétique. La Cour de Rome a aujourd'hui pluſieurs griefs contre lui. Le premier eſt d'avoir doublé la repréſentation de la piece du Saint Siege : car il y a actuellement à Lisbonne, un Pape, des Cardinaux, des Monſeigneurs, & tout le reſte de la maſcarade de la ſainte Chapelle.

Le Roi de Portugal donne la thiare *in partibus* à un de ſes Mandarins; & fait des Cardinaux, qui ont le titre de

(*) Il y a une piece pantomime en Angleterre qui porte ce nom pour titre.

Prince de l'Egliſe. Nomination que le Succeſſeur de Saint Pierre dit avoir ſeul le droit de faire.

Le ſecond eſt l'enlevement d'un de ſes Miniſtres, ou Nonces, qu'on fit conduire en dernier lieu hors de l'Etat par des ſoldats, la baïonnette au bout du fuſil : attentat inoui, & qui peut avoir des conſéquences infinies ; car ſi la baïonnette ſe mêle une fois des affaires de Rome, le Saint Siege eſt perdu.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ON exécuta, il y a quelques mois, un des principaux Miniſtres de la Couronne d'Anglétetre. Le peuple, qui lui fit ſon procès, le condamna à mourir en effigie. Je t'envoye (*) la repréſentation de ſon ſupplice, & ſon cadavre attaché au gibet.

(*) Une eſtampe.

La cauſe de ſa mort ſe liſoit dans un écriteau qui étoit placé ſur ſa poitrine, dans lequel on avoit mis ces morts : *Pour avoir porté atteinte à la liberté.*

La grand-charte d'Angleterre, qui eſt la cauſe ici de bien des mots en peinture, étoit placée à côté de la potence du Miniſtre patient.

Mais comme ce peuple vouloit tranſmettre à la poſtérité un grand exemple pour les infracteurs de ſes droits, il le fit reſſuſciter exprès, pour le pendre de nouveau avec tous les honneurs de ſon rang. Dans cette ſeconde exécution, il étoit attaché au gibet avec l'ordre du Roi; & au-lieu du bourreau, c'étoit le diable qui l'étrangloit : toute la Cour aſſiſtoit à ſon ſupplice, & paroiſſoit fort touchée de la malheureuſe deſtinée de ce Miniſtre.

Il y a apparence que ce ne ſera point la derniere fois qu'on le pendra. Il pourroit bien encore être étranglé une demi-douzaine de fois avant que de mourir. On m'a parlé ici d'un autre Miniſtre d'Etat, qui fut brûlé dix fois pendant ſa vie, & qu'à la fin, mourut de froid.

Il eſt vrai que le Gouvernement a un grand avantage avec ce peuple in-

quiet, audacieux & turbulent : car on n'a qu'à lui paſſer les huées contre les gens en place, & lui laiſſer faire des eſtampes, pour qu'il permette qu'on le ſurcharge de toutes ſortes d'impôts.

Il ſe laiſſeroit dépouiller de tous ſes biens pour une image de ſix pans.

LETTRE XV.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LEs marchands de la Cité de Londres, qui s'étoient d'abord déclarés contre la paix, allerent, il y a quelques jours, complimenter le Roi ſur le traité.

SIRE,

» Nous, les fideles ſujets de VOTRE » MAJESTÉ, les marchands de la Cité » de Londres, attachés à nos devoirs, » & remplis de reconnoiſſance pour » votre perſonne, venons remercier » humblement VOTRE MAJESTÉ de

» la conſtante protection du trône dont
» nous avons joui pendant la guerre,
» & de vos ſoins paternels pour nous
» avoir donné la paix, &c. &c. &c.

» Nous avons eu la ſatisfaction de
» voir une guerre fondée ſur la juſtice
» & la néceſſité, continuée avec vigueur
» & gloire, finie enfin à l'avantage de
» la nation. »

Ce diſcours eſt préciſément les antipodes des raiſonnements qu'on tient là-deſſus à la bourſe & le contraire de ce qu'on dit ouvertement à l'autre quartier de *Temple-Bar*.

Ceux qui ſont contre le traité de paix, diſent que cette compagnie n'avoit point de tête, qu'elle ſe rendit à *St. James* par la queue, & que toutes les démarches d'un corps ſans chef, ſont réputées nulles.

Le *Lord-Maire*, qui eſt la tête de la ſociété marchande, eut la précaution d'être malade ce jour-là. On prétend qu'il avoit juré qu'il n'approuveroit jamais la reſtitution des conquêtes, & il ne voulut pas être parjure.

Cependant cette démarche faite après coup, & comme furtivement, a un peu raſſuré le ſyſtême de la Cour, qui étoit

déchu considérablement. Il faut si peu de chose ici pour fortifier un parti, & affoiblir l'autre, que quelques marchands, rassemblés dans une taverne, (*) & qui, après avoir bu bouteille ensemble, se rendent chez le Roi, suffit pour cela.

LETTRE XVI.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LE Portugal commençoit à devenir riche & puissant, lorsqu'il trouva un grand trésor à l'Amérique, qui le ruina totalement. Ce peuple envoya des hommes noirs dans ces nouveaux mondes, qui fouillerent la terre ; ils en retirerent tous les ans une somme considérable. Il étoit impossible d'imaginer rien de plus propre à appauvrir les Portugais.

(*) L'assemblée étoit dans un cabaret.

L'or & l'argent ſont les ſignes des valeurs. Plus on multiplie ceux-ci, & plus il en faut pour acquérir les choſes qu'ils repréſentent.

Il y a environ deux cents ans qu'on achetoit pour une once d'or en Europe, la même valeur qu'on achete aujourd'hui pour vingt-deux; c'eſt qu'il y a aujourd'hui vingt-deux fois plus de ce métal qu'il n'y en avoit alors.

Si on ſuppoſe que les mines Portugaiſes rendront dans deux ſiecles la même quantité d'or quelles ont rendu par le paſſé, il en faudra quarante-quatre onces, pour acheter ce qui n'en coûtoit qu'une il y a quatre cents ans: que ſi le Portugal redouble le travail de ſes mines, pour en tirer deux fois davantage, il ſera plutôt abymé.

On pourroit prédire d'avance la deſtruction totale de ce Royaume, & calculer au juſte dans quel ſiecle il ſera entiérement ruiné; c'eſt-à-dire, dans quel âge, à force de richeſſes, il ſera réduit à l'extrême pauvreté.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

DEpuis la derniere guerre, la plupart des ſujets du Roi Georges ſont mutilés; ils n'ont que la moitié de leur individu.

Je me trouvai derniérement dans une ſociété compoſée de huit Bretons militaires, arrivés depuis peu d'Allemagne, parmi leſquels on ne comptoit (moi non compris) que quatre yeux, cinq bras & trois jambes, de maniere que, pour que la compagnie fût complete, il nous manquoit une douzaine d'yeux, onze bras, cent & dix doigts, trois pieds, & autant de mollets.

Ce Royaume eſt devenu le pays des béquilles; la nature ne s'y ſoutient plus que ſur des bâtons.

Tu croiras, peut-être, que ces Bretons ſéparés ainſi de la moitié d'eux-mêmes, éprouvent une ſorte de mortifica-

tion : point du tout ; ils portent en triomphe cette humiliation. La plupart de ces glorieux invalides ſont ſi fiers d'avoir perdu leurs membres, qu'ils ne voudroient pas les recouvrer au prix de l'oubli où ils étoient dans le monde, lorſqu'ils en étoient poſſeſſeurs. Leur mutilation leur donne une exiſtence, qu'ils n'avoient pas lorſqu'ils exiſtoient en entier.

Tel militaire, auquel on ne faiſoit pas attention avant la guerre, à cauſe qu'il n'avoit d'autre mérite que d'avoir deux pieds & deux mains, eſt diſtingué aujourd'hui, parce qu'il a la gloire d'avoir un bras poſtiche, ou une jambe de bois.

Au-lieu que les autres hommes finiſſent en gros, ceux-ci meurent en détail. Leur corps pourrit par avance en différents tombeaux : ſi c'eſt une gloire de recevoir pluſieurs fois les honneurs de la ſépulture, ces militaires ſont très-honorés ; il en eſt qui ne ſont enterrés qu'à la ſuite de ſix de leurs enterrements.

LETTRE XVIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

OUtre les vices qui abondent dans les ſociétés Européennes, on y remarque encore tout plein de défaut. Il y a cette différence, que les défauts troublent l'ordre de la ſociété, au-lieu que les vices la rendent inſupportable.

Ici tous les hommes & toutes les femmes ſont marqués au coin d'une imperfection, qui leur eſt auſſi familiere que leur nom, & avec laquelle on pourroit les diſtinguer. Chaque individu, pour m'exprimer ainſi, porte l'enſeigne d'un ridicule.

En Aſie, les coutumes qui ſont incorruptibles, & la clôture des femmes, répandent une uniformité dans les manieres, qui fait que les vertus ſont communes, & les vices généraux. Un citoyen repréſente tout un peuple, & un ſeul homme, la nation entiere. Dans les Gouvernements d'Europe, il y a autant

d'imperfections que de perſonnes, & autant de perſonnes que de défauts.

Le Baronnet m'introduiſit il y a quelques jours dans une grande ſociété Bretonne compoſée des deux ſexes. Nous ne fûmes pas plutôt aſſis dans un coin de l'appartement, que je l'interrogeai tout bas ſur ceux qui compoſoient cette aſſemblée.

Monſieur, lui dis-je, comment définiſſez-vous ce jeune Anglois qui eſt debout à côté de la maîtreſſe du logis? C'eſt, me répondit-il, un indiſcret, caractere François, mais qui commence à être naturaliſé dans notre iſle. Le Breton que vous voyez-là, ne cherche à obtenir des faveurs du ſexe, que pour les publier. Il aimeroit mieux ne pas jouir d'une femme, que de n'en pas faire jouir le public avec lui.

Qui eſt ce ſecond qui eſt à côté de lui, qui babille ſans ceſſe? C'eſt un diſeur de rien; caractere copié à Londres d'après l'original de Paris. Celui-ci a un aſſortiment complet de diſcours fades & inſipides, dont il régale ceux qui l'environnent. Il tient ſes audiences réglées dans les cafés publics, où il a tous les jours un cercle d'admirateurs qu'il ennuye ré-

guliérement. Son début ordinaire, le matin, eſt le rêve qu'il a fait pendant la nuit, avec ſon explication : après quoi, il parle de la pluie & du beau temps, où il joint des notes ſur l'inégalité des ſaiſons : delà il paſſe à la grande affaire de l'affiche de la comédie du jour ; fait l'hiſtoire de la piece, avec un ſupplément contenant l'hiſtoire des acteurs & actrices qui doivent la repréſenter. Si malheuſement il a été la veille au grand opéra de Hay-market, en voilà aſſez pour ennuyer la compagnie où il ſe trouve, pendant quatre heures; il nomme tous les hommes & toutes les femmes de ſa connoiſſance qu'il y a vus, & donne une deſcription générale de leurs parures & de leurs ajuſtements.

Monſieur, repris-je, faites-moi la grace de me dire qui eſt cet homme qui prévient chacun par ſes politeſſes, & fait les yeux doux à tout le monde ? C'eſt, me répondit-il, un flatteur, ou, ſi vous l'aimez mieux, un complaiſant ; caractere Irlandois, tiré en droite ligne de Dublin, qui a pour pere la pauvreté, & pour mere, l'indigence ; mais qui s'eſt ſi bien naturaliſé en Angleterre, qu'on diroit qu'il eſt du crud du pays. Cet hom-

me n'a point de volonté en propre ; il eſt toujours diſpoſé à ſuivre celle des autres. Pour qu'il loue quelqu'un, il ſuffit qu'on le loue. Si on dit en ſa préſence qu'une femme eſt belle, il avoue quelle eſt adorable ; mais ſi quelqu'un ſoutient qu'elle eſt laide, il confeſſe auſſitôt qu'elle eſt déteſtable. Il eſt toujours prêt à faire ce qu'on veut. S'il faut reſter en Ville avec vous, vous n'avez qu'à parler ; mais ſi vous voulez qu'il parte pour la campagne, donnez-lui ſeulement le temps de mettre ſes bottes, & le voilà à cheval. Il ira à Rome, à Paris ou à Conſtantinople, ou paſſera ſa vie avec vous dans une maiſon ſeule, au milieu d'un déſert ; cela lui eſt égal.

Dites-moi qui eſt cet autre qui eſt à ſa droite, qui geſticule & raiſonne ſans ceſſe ? C'eſt, reprit-il, un beau parleur ; ce qui revient à peu près au caractere du diſeur de rien. On avoit toujours cru à ſa volubilité de langue qu'il étoit d'origine Françoiſe ; mais il a prouvé que ſa généalogie étoit Angloiſe, & que de pere en fils, depuis Guillaume le Conquérant, il n'y avoit pas eu un ſeul muet dans ſa famille. On prétend que ce caractere s'eſt enté ſur nos débats en Par-

lement. Celui-ci s'évapore en paroles depuis le matin juſques au ſoir. Si on raconte devant lui un fait, ce n'eſt point cela ; vous n'y êtes point, vous, dit-il, en vous coupant la parole, & s'appropriant le diſcours : vous obliez une circonſtance eſſentielle, & là-deſſus il répete tout ce qui a été dit, en y ajoutant un grand nombre de parentheſes inutiles. Il finit enfin ; mais ce n'eſt que pour enfiler un ſecond raiſonnement qu'il ne termine que lorſque l'aſſemblée ſe ſépare. J'appellerois volontiers cet homme un aſſaſſin civil. Il tue une compagnie verbalement.

Je voudrois ſavoir qui eſt ce Breton, qui ſe fait remarquer à notre droite, qui a un je ne ſais quoi d'étonné dans la phyſionomie ? C'eſt, me dit-il, un ſtupide. La ſtupidité eſt une certaine peſanteur d'eſprit qui ſe communique à toutes les actions de l'ame, & qui leur donne un air louche ; défaut aſſez ordinaire parmi nous, & qui peut-être tire ſa ſource de la peſanteur de l'air.

Cet homme que vous voyez-là a des yeux qui ne voyent pas, & des oreilles qui n'entendent point. Si la converſation roule ſur quelque point un peu dif-

ficile à réſoudre, il y penſe, & en donne la ſolution un quart d'heure après que la compagnie a fini d'en parler, & que la converſation générale a paſſé à un autre ſujet. S'il joue aux cartes, il combine mal les coups, perd ſon argent, & fait perdre celui des autres. Il eſt gauche ſur tout ce qu'il fait, & porte la ſtupidité juſques dans ſes regards.

Qui eſt ce jeune Lord derriere lui, qui a un je ne ſais quoi de hautain, & de ſuffiſant dans la phyſionomie? C'eſt, me répondit-il, un impertinent. Celui-ci haſarde continuellement dans la converſation des doubles-entendes, qui, ſans être ſales, peuvent paſſer pour déshonnêtes. Son métier eſt de faire rougir les femmes.

Il ne va jamais au théâtre que la piece ne ſoit commencée, & quand tout le monde eſt placé, afin de ſe faire mieux obſerver, il parle haut, & ſe fait entendre de chacun; & par-là force tous les ſpectateurs de jetter les yeux ſur lui.

Je vous ſupplie de me dire, quel eſt le caractere de cet Anglois qui ſe fait remarquer debout devant nous? Ma foi, je n'en ſais rien, me répondit-il; car il

en eſt parmi nous qui n'ont point de nom. Bientôt il faudra en imaginer, & faire un nouveau Dictionnaire de caracteres : en attendant, on peut appeller celui-ci un homme affairé. Le plus ridicule de ce défaut, c'eſt qu'il eſt preſque toujours celui de gens qui n'ont rien à faire. Si on propoſe à celui-ci d'aller paſſer quelques jours hors de Londres, il vous répond que la campagne n'eſt bonne que pour ceux qui cherchent à ſe divertir ; que pour lui il a tant d'occupations, qu'il ne peut pas diſpoſer d'un ſeul jour. Il envie le ſort de certains hommes de ſa connoiſſance qui ont aſſez de loiſir pour ſe promener tous les jours quatre heures dans le parc de S. James. Il déſeſpere d'être jamais aſſez heureux pour pouvoir parvenir à ce point de félicité. Il n'eſt pas un ſeul moment à la même place. Il court, il vole ; il ſe tranſporte d'un lieu à un autre avec une agilité ſurprenante. S'il vous rencontre dans les rues, il n'a le temps que de vous ôter ſon chapeau, & de paſſer, ſans pouvoir vous dire un ſeul mot.

Qui eſt cet homme qui adreſſe maintenant la parole à l'homme affairé ? C'eſt, me répondit le Baronnet, un fu-

perſtitieux. On croiroit que ce caractere ne ſe trouve qu'en Eſpagne, ou en Italie, où la Religion gâte l'eſprit ; mais ce défaut en Angleterre ne naît pas du culte. Il y a des gens ici (choſe qui vous ſurprendra) qui ne croyent point en Dieu, & qui ſont ſuperſtitieux. La ſuperſtition eſt une foibleſſe de l'ame. Si quelque mal-adroit domeſtique caſſe un miroir dans la maiſon de celui-ci, il court auſſitôt chez un notaire pour régler ſes affaires, & faire un teſtament, perſuadé que quelque ſiniſtre accident va lui arriver. Deux coûteaux en croix ſur une table le font tomber en ſyncope. Il refuſa il n'y a pas long-temps, un grand mariage, parce qu'on lui en fit la propoſition un vendredi, ſelon lui, jour d'augure. Je vois dans la ſalle un homme qui approche de chacun familiérement, & qui ſe mêle dans la converſation de tout le monde, pouvez-vous me dire ce qu'il eſt ? Oui ; c'eſt un importun. Qu'eſt-ce à dire ? Quoi ! reprit-il, vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un importun ? Hé bien, je vais vous l'apprendre. Un importun eſt un homme qui ne connoît point les bienſéances de la ſociété, qui vous obſede à force de viſi-

tes ; qui prend mal ſes heures ; qui n'a qu'une ſeule affaire dans la vie, qui eſt celle d'importuner. Celui que vous voyez-là a laſſé toutes les femmes de Londres; elles en ont tour à tour été perſécutées, accablées, tourmentées. Avec de pareilles gens, on eſt obligé d'augmenter ſa dépenſe ; il faut un portier exprès pour les empêcher d'entrer chez vous. Qui eſt cet homme qui ſalue maintenant le maître du logis, & qui a quelque choſe de méfiant dans la phyſionomie ? Vous venez de le nommer, c'eſt un méfiant ; il ne ſe fie à perſonne ; auſſi n'a-t-il aucun ami ; car l'amitié n'a point de réſerve.

Il a toujours peur que ſes domeſtiques ne le volent ; que ſa maîtreſſe ne le trompe, & que ſes amis ne le trahiſſent. Il ſe méfie de ſon cuiſinier, craint ſon Avocat, & redoute ſon marchand de vin. S'il voyage, il a peur d'être aſſaſſiné ; il meurt une fois par heure par la crainte qu'il a de mourir un jour.

Et ce dernier, lui dis-je, qui parle dans ce moment au méfiant, qui eſt-il ? C'eſt un inccommode ; caractere qui revient à celui d'importun ; mais qui eſt encore plus tuant.

Celui-ci

Celui-ci vient vous voir préciſément dans le temps que vous êtes en compagnie de quelqu'un avec qui vous voudriez vous trouver ſeul. Il entre dans votre appartement ; s'aſſied ſans que vous l'en priiez, & vous dit, au moins que je ne vous incommode pas ; car je m'en irois plutôt : cependant il s'établit, & ne ſe retire point ; on croit toujours qu'il ſortira ; on prend patience ; mais il en a plus que vous ; il ne quitte point priſe qu'il ne vous ait vu ſéparé de la perſonne avec qui vous aviez à faire.

Si deux perſonnes qui s'aiment tendrement, mais qui n'ont pas la liberté de ſe voir tous les jours, ont combiné les moyens de paſſer une heure enſemble, il ſe trouve d'abord au milieu d'elles, & ne les perd pas un moment de vue. On a beau bâiller en ſa préſence, & témoigner ouvertement de l'impatience de ſon départ, il ne lâche point priſe, que l'inſtant de ſe ſéparer ne ſoit venu, ainſi que celui de le maudire.

Je vois un homme au-devant de nous, qui enviſage une Dame avec complaiſance, & regarde tous les hommes qui la fixent d'un air chagrin : qui eſt-il ? C'eſt un jaloux ; caractere qui n'eſt pas

commun à Londres, où les femmes ont le privilege de faire ce qu'elles veulent, & les hommes celui de ne pas ſe mêler de ce qu'elles ſont. Vous ſavez ce que c'eſt qu'un jaloux; ils ſont aſſez communs en Aſie; ainſi je ne vous en parle point. Qui eſt ce grand homme, qui ſalue à peine ceux qui s'inclinent profondément devant lui? C'eſt un orgueilleux. Il ne parle aux gens que par monoſyllabes; il eſt ſi haut, qu'il ſe croit au-deſſus de tout le genre humain. Comme il ne veut point abaiſſer ſon orgueil juſques à compromettre la fierté de ſa langue avec la baſſeſſe de celle de ſes domeſtiques, il ne les commande que par ſignes. L'obſcurité de ſa naiſſance ne diminue point ſon orgueil. Il eſt ſi fier & ſi vain, qu'il ne ſe croit point le fils de ſon pere.

Encore quelques interrogations, dis-je au Baronnet en cet endroit, & j'ai fini. Qui eſt cette Bretonne à côté de la cheminée, qui fait ſemblant d'avoir de l'eſprit? C'eſt une ſavante, me répondit-il : caractere qui n'eſt pas commun dans notre Iſle, où les femmes ſont aſſez modeſtes pour avouer qu'elles ne ſavent rien. Celle-ci lit nuit &

jour ; elle paſſe ſa vie ſur les livres. Elle s'eſt interdit le jeu, la promenade & les ſpectacles, pour s'adonner toute entiere à la littérature. Ce n'eſt pas pour ſavoir, qu'elle prend tant de peine ; mais pour paſſer pour une femme qui ſait. Sa folie eſt de faire aſſaut d'eſprit contre tout venant. La vanité de paſſer pour avoir des connoiſſances l'empêche de connoître les plaiſirs & les amuſements. Il ne faut pas lui reprocher cet orgueil ; elle en eſt punie par l'endroit même qu'elle met en uſage pour le ſatisfaire. Je vous prie de me définir le caractere de cette jeune Dame qui voltige continuellement dans la ſalle ; qui n'eſt jamais à un lieu, mais qui ſe trouve dans tous ? C'eſt une diſſipée : du moins, je ne connois aucun autre terme dans notre langue qui lui convienne mieux ; elle eſt toujours par voie & par chemins ; c'eſt le mouvement perpétuel. Elle galoppe le matin à Kinſington ; à midi, elle eſt au parc ; à ſix heures, à l'Opéra de Hay-market, & le lendemain, à la comédie de Drury-lane, &c. &c. On la trouve par-tout, excepté dans ſa maiſon. Son mari ne l'y a vue que le premier jour de ſes

noces; s'il a voulu depuis jouir de ſa compagnie, il a fallu qu'il galoppât les compagnies, les promenades & les théâtres.

Monſieur, dis-je à mon conducteur, qui eſt cette troiſieme qu'on voit debout dans l'aſſemblée, dont les manieres ont quelque choſe de changeant; car depuis un quart d'heure, elle s'eſt attachée tour-à-tour à deux ou trois perſonnes, & les a quittées bruſquement? Celle-ci, me répondit-il, eſt une capricieuſe; caractere qui, en Angleterre, eſt preſque toujours accompagné de la beauté; car une femme laide, qui voudroit encore être capricieuſe, ſeroit regardée dans le monde comme une ridicule. La beauté ſeule jouit de ce privilge.

Ce vice tire ſon origine de celui des hommes. Les femmes liſent dans leurs yeux le plaiſir qu'ils ont de les voir ſi capricieuſes.

Celle que vous voyez auprès d'elle, reprit le Baronnet, eſt une volage. Rien ne peut engager ſon cœur; on fixeroit plutôt le mercure. C'eſt un papillon qui voltige continuellement autour de la chandelle de l'amour. Les médiſants de

Londres diſent qu'elle s'y eſt brûlée quelquefois; mais cela ne l'a point fixée; elle a voltigé depuis de brûlure en brûlure.

Celle, reprit-il, qui eſt debout devant nous, qui ſemble mépriſer tout le monde, eſt une dédaigneuſe. Si on parle en ſa préſence d'un cavalier que tout le monde trouve aimable, elle ne manque jamais de faire la grimace, pour témoigner qu'elle n'eſt pas de cet avis-là. Elle a un ton & un air qui répandent par-tout le dédain. Il ſuffit qu'on loue une choſe, pour qu'elle la mépriſe. Si, dans une aſſemblée où elle ſe trouve, quelqu'un étale un bijou que tout le monde admire, elle le prend à ſon tour, le regarde comme les autres, & le rend à celui à qui il appartient, ſans lui témoigner la moindre ſurpriſe.

Celle qui eſt à côté de la dédaigneuſe, eſt une indéterminée, qui eſt encore Demoiſelle ſurannée. Il y a vingt ans qu'on lui propoſa un mariage fort avantageux; comme elle répondit vaguement, le cavalier, en attendant qu'elle ſe déterminât, en épouſa une autre. La femme de celui-ci eut le temps de mou-

rir avant qu'elle lui donnât une réponſe poſitive. Devenu veuf, il la fit encore demander en mariage; mais comme elle ne ſe détermina pas mieux, il épouſa une ſeconde femme. Il eſt aujourd'hui à ſes troiſiemes noces, & il y a apparence qu'il ſera mort, lui, ſa femme & ſes enfants, avant qu'elle ſe ſoit déterminée à l'épouſer.

Cette Dame, qui eſt actuellement derriere l'indéterminée, eſt une hargneuſe; elle gronde ſans ceſſe. Ses domeſtiques n'y tiennent point; aucune fille de chambre ne peut vivre avec elle. Il faut qu'elle querelle depuis le matin juſques au ſoir. Ce n'eſt que par une guerre continuelle qu'on peut avoir la paix avec elle; elle ne ſauroit vivre ſans ſe tourmenter, & tourmenter les autres.

Celle qui lui parle actuellement, eſt une médiſante: caractere aſſez général chez nos Angloiſes, qui, quoiqu'elles parlent peu, médiſent beaucoup. Cette femme que vous voyez-là ſait tout juſte autant d'anecdotes qu'il en faut pour médire d'un bout de l'année à l'autre. J'étois derniérement dans une maiſon avec elle, où l'on dit, en ſa préſence, qu'une jeune Dame de ſa connoiſſance

avoit fait depuis peu l'emplette d'un beau brillant : je connois le bijou, dit-elle ; le cavalier de qui elle le tient, me l'offrit au même prix qu'elle en a donné ; mais je n'achete pas mes diamants auſſi cher que cela. Si on dit d'une Dame qu'elle a fait la conquête d'un Prince : je le crois bien, dit-elle auſſitôt ; car lorſqu'on fait plus de la moitié du chemin pour arriver là où la vertu défend d'aller, on y arrive plutôt que les autres : voilà ſon ton ordinaire.

Cette femme à côté de cette derniere, qui a quelque choſe d'arrogant dans ſes manieres, eſt une ſuffiſante : celle-ci ſe met au-deſſus de toutes les femmes de ſon rang. Il n'y a aucune diſtinction à la Cour & à la Ville, dont elle ne ſe croye digne. Si on parle en ſa préſence d'une Dame qui tient le premier rang dans le monde, elle leve auſſi-tôt les épaules, comme d'un objet qui fait pitié : ſi on dit qu'une certaine femme a de la beauté, de l'eſprit & des agrémens, elle ne répond point par modeſtie, perſuadée qu'elle ſeule mérite ces éloges.

LETTRE XIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LE commerce du Portugal ſe fait par des échanges. Ce peuple donne de l'or aux Anglois, qui lui en remettent la valeur en induſtrie. Un politique, nommé Cromwell, fit ce traité, par lequel la Grande-Bretagne a acquis le privilege de ruiner le Portugal, à l'excluſion de toutes les autres nations de l'Europe: c'eſt aujourd'hui un des plus beaux droits de la couronne d'Angleterre; l'or du Bréſil lui fournit les moyens de figurer en Europe.

Sa main-d'œuvre lui donne des ſoldats. Ses draps & ſes baïettes lui procurent des armées.

Les tréſors du Portugal s'écoulent en entier en Angleterre.

C'eſt une mauvaiſe politique d'enrichir un ſeul Gouvernement. Un peuple riſque moins de s'appauvrir en faveur

de pluſieurs. La diſſipation de ſes tréſors par différents canaux, tient ſa pauvreté en équilibre. Par-là il ne craint pas les armées d'un Etat unique.

En fait d'ambition, c'eſt une regle générale, que celle de pluſieurs eſt moins dangereuſe, que celle d'un ſeul.

La République générale conjure rarement contre un ſeul Gouvernement; c'eſt que les intérêts de ceux qui en font la conquête, ſont plus difficiles à concilier vis-à-vis d'elle, que la conquête elle-même.

LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LE Plénipotentiaire de France remercié, vient de faire imprimer un écrit pour apprendre au public qu'il s'eſt mal comporté. Il ſe juſtifie avec tant de bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher d'être convaincu qu'il a tort. Il ſe fait le procès à lui-même, ſans nommer au-

cun de ſes complices. Il eſt ſi modeſte, qu'il n'accuſe pas même ceux qui, après l'avoir plongé dans le précipice, ont refuſé de lui donner une main pour l'en retirer : exemple rare dans un Miniſtre, qui s'étant perdu par trop d'emportement, conſerve encore aſſez de modération pour garder le ſilence ſur l'endroit qui auroit pu le juſtifier auprès de ſa Cour & du public.

LETTRE XXI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

EN Europe, le dérangement des finances ne ſuit pas toujours le déſordre des affaires politiques.

Par exemple, tel Prince, qui auroit dû ſe ruiner pendant la guerre, ſe trouve riche à la paix.

Je t'envoye la copie d'une lettre qu'un Anglois, qui eſt à Berlin, a écrite à ſon correſpondant à Londres. Tu verras par celle-ci qu'il y a des Souverains habiles, qui ſavent tirer parti de leurs propres malheurs.

Mon cher Compatriote,

» Ce Royaume, qui, avant la guerre, » étoit le théâtre de l'indigence & de » la pauvreté publique, eſt aujourd'hui » celui de l'opulence & de la grandeur » politique. Les finances ſont en meil- » leur état qu'elles ne l'étoient avant les » ſieges & les batailles qui ont déſolé » l'Allemagne.

» Au-lieu que les autres Etats ont per- » du, celui-ci a gagné. La France, l'An- » gleterre & la Maiſon d'Autriche ſe » ſont endettées; cette Monarchie a payé » ſes dettes. Si quelque révolution ſubite » obligeoit ces trois premieres Puiſſan- » ces de prendre de nouvean les armes, » aucune d'elles ne ſeroit en état de met- » tre ſur pied de nouvelles armées; il » n'y auroit que le Roi de Pruſſe qui » auroit les moyens de faire la guerre.

» Les ſubſides que nous avons payés » à cette Couronne, lui ont plus valu que » la priſe de dix Villes.

» La conquête d'un nouvel Etat ſans » finances eût plus contribué à diminuer » le pouvoir de ce Prince, qu'à augmen- » ter ſa puiſſance. L'argent d'Angleterre » a ſervi à multiplier ſes forces. Le

» dixieme de notre numéraire a été fondu » dans le ſien.

» Il n'y avoit autrefois qu'un Roi de » Pruſſe ; aujourd'hui il y a pluſieurs » millions de Fréderics (*). Si ce Prince » répandoit la terreur & l'épouvante » lorſqu'il étoit preſque ſeul & ſans ar- » gent, que ne doit pas craindre l'Eu- » rope, maintenant qu'il a aſſocié à ſa » couronne tant de petits Monarques ?

» Il faut avouer que, malgré notre » génie de combinaiſon, nous ſommes » les politiques les plus mal-adroits de » l'univers. Quelque talent que ce Prince » ait pour la guerre, il ne devoit jamais » ſortir des limites que ſon impuiſſance » lui avoit preſcrites. L'argent étoit la » ſeule choſe qui lui manquoit, & c'eſt » ce dont nous l'avons pourvu abondam- » ment.

» Faſſe le Ciel que tant de Fréderics » ne conjurent point un jour contre le » Roi Georges ; & que le Roi de Pruſſe » ne forme point le projet de joindre à » ſes Etats l'Electorat de Hanovre » !

(*) Monnoie qui porte ce nom.

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Londres.

IL y a dans ce Royaume une branche de population qui s'eſt formée aux dépens de la France ; je veux dire celle des Proteſtants, dont je t'ai parlé ailleurs.

L'aveugle ſuperſtition, qui, de tout temps, fut la cauſe de la ruine des Empires, jetta les premiers fondements de cette propagation en Angleterre. C'eſt un trait d'hiſtoire qui mérite l'attention de notre Cour. Depuis qu'il y a des Gouvernements chez les hommes, il n'en eſt aucun qui combinât auſſi mal ſes intérêts politiques. Je vais t'en donner le tableau en raccourci ; tu ſais que les bornes que je me ſuis preſcrites dans mes lettres, ne me permettent pas de ſortir de certaines limites.

Après la grande révolution du dogme du Chriſt, qui partagea la religion en deux branches, il y eut dans pluſieurs

Etats de l'Europe, des conventions entre les Princes & les ſujets. Les Réformés acheterent des Rois le droit de prier Dieu ſuivant leur rite. On dreſſa pour cela des articles de capitulation. La couronne de France, qui traita avec les ſiens, leur accorda, par un Edit authentique, l'exercice de leur religion. La paix étoit ſignée, & le traité ſubſiſtoit, lorſqu'il prit fantaiſie à un de ſes Rois de le rompre. Il révoqua l'Edit, & leur défendit de s'aſſembler : on démolit leurs temples, & il leur fut ordonné de croire de nouveau à la Meſſe. Cependant il falloit des miſſionnaires pour les convertir ; on leur envoya des ſoldats, qui leur prêchoient l'Euchariſtie, la bayonnette au bout du fuſil.

La guerre ſe fit pour réhabiliter ce qu'on appelle en France la ſainte Hoſtie. On repouſſoit à coups de bourrades, ſi je puis m'exprimer ainſi, la réalité du corps du Chriſt, que Luther & Calvin avoient fait échapper du tabernacle de l'Egliſe Romaine. Mais comme les militaires ne convertiſſoient pas aſſez-tôt, la Cour de France employa les bourreaux. Elle fit pendre beaucoup de Chrétiens, afin de porter les autres à re-

connoître pour ſucceſſeur du Chriſt, celui qu'ils regardoient comme l'ante-Chriſt.

On ne convertit point à une nouvelle ſecte par des ſupplices ; les renégats veulent l'être volontairement. Les châtiments ne ſont pas un bon moyen pour convaincre de la fauſſeté d'une croyance qu'on veut proſcrire. Les pendus d'une religion, paſſent pour l'enſeigne de ſa vérité. Un peuple s'attache plus fortement à une croyance, dans la proportion de ſouffrance qu'on employe pour la détruire. Il en eſt des perſécutions en fait de ſectes, comme des métaux qu'on paſſe au creuſet ; quand les religions reſiſtent au feu, elles ſont bonnes. Comme la partie n'étoit pas égale, & qu'il y avoit plus de bourreaux du côté du Roi, que de ſoldats de celui des réformés, il fallut penſer à la retraite.

On étoit encore pendu en France, parce qu'on alloit chercher dans le Pays de la liberté, celle de prier Dieu ſuivant ſa croyance. Ce fut alors que les hoſtilités recommencerent plus vives que jamais. Ces nouvelles perſécutions furent précédées de deux ordonnances dignes du ſiecle le plus barbare. Par

l'une, il étoit défendu aux réformés de ſortir de l'Etat; & par l'autre, on leur ordonnoit de prier Dieu avec toutes les cérémonies & la ſuperſtition du rite Romain. Cependant le gibet & les galeres preſſoient de toutes parts. Un grand nombre de citoyens s'échappoient comme ils pouvoient; ils laiſſerent les tribunaux & les juges, la foudre à la main.

Aurois-tu jamais ſoupçonné qu'il y eût eu en Europe des Princes ſi mal-adroits ſur leurs intérêts? La France fut preſque auſſi-tôt punie de cette inconduite. L'induſtrie, qui, depuis le renouvellement des arts, avoit été naturalifée dans ce Royaume, devint fille légitime de tous les autres Etats. Cette Monarchie ne fut plus au centre du luxe de l'Europe. Chaque Gouvernement créa des manufactures, dont il tire le ſien. Depuis cette tranſmigration de ſes peuples, la France fut plus foible, parce qu'elle s'étoit coupé un bras.

Louis XIV, qui étoit ce Roi, n'eut jamais imaginé de lui-même de ſe faire tant de mal; car rarement les Princes ici ſont la cauſe du déſordre qu'ils cauſent: il avoit une maîtreſſe & un confeſſeur, qui s'entendirent enſemble pour

ruiner l'Etat. La maîtreſſe ſeule ſuffit toujours pour cela. Juge, quand le confeſſeur s'en mêle!

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LEs arts & les métiers ſont bannis de ce Royaume. Les Portugais ſont neutres dans leur propre induſtrie. Elle leur vient de Hollande & d'Angleterre dans des navires. Quant à eux, ſimples ſpectateurs, ils n'ont d'autre occupation que celle de ne point travailler; on diroit que ce peuple a donné commiſſion aux autres de l'Europe de le ruiner, & qu'il ſe repoſe ſur eux de ce ſoin-là.

Il y a dix à douze mille étrangers dans cette Capitale, qui viennent tout exprès de leur Pays pour dépouiller l'Etat de ſes tréſors.

Les Portugais les voyent accumuler de grands biens, & diſparoître enſuite avec leur fortune, ſans qu'il leur vienne

jamais dans l'eſprit d'apprendre d'eux les moyens de s'enrichir. Ils ſont dans l'eſclavage civil de leurs propres richeſſes.

Quelques Portugais, un peu plus actifs que les autres, demandent la permiſſion à ces étrangers de faire quelques petits négoces, & ils la leur accordent, à condition qu'ils ne ſeront pas de grande conſéquence.

En Turquie, ce ſont les Juifs qui ſont les agents du commerce & de l'induſtrie; ici ce ſont les Anglois.

Quand les flottes du Bréſil arrivent, ils ſe partagent les tréſors de ces nouveaux mondes; alors les repas, les bals, les fêtes & les divertiſſements commencent. Les Portugais, du fond de leur indigence, voyent ces feſtins, où regne la profuſion & la prodigalité, & ſe trouvent bien heureux qu'on veuille les admettre à la diſſipation de leurs propres richeſſes.

Je ne ſais ſi on feroit à temps de ſe défaire de ces étrangers; il eſt des abus qui, une fois établis, prennent la forme du ſyſtême. Il faudroit démonter aujourd'hui toutes les pieces de cette Monarchie, pour pouvoir ſe paſſer de ceux qui la ruinent.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ON diſtingue ici ceux qui ſont vendus à la Cour, de ceux qui ſont attachés à la République, par des marques auxquelles on ne peut point ſe tromper. Le Baronnet m'a donné pour cela des regles certaines : en voici quelques-unes.

REGLES immanquables pour connoître un Royaliſte.

„ Un Anglois menu, qui a le corps „ fluet, la taille déliée, le viſage maigre, „ qui eſt un peu pâle, & dont la phy„ ſionomie reſſemble à celle d'un Fran„ çois, eſt attaché à la Cour.

„ Celui qui a les cheveux courts, & „ qui eſt tondu comme la tête d'un chien „ barbet, avec deux longues floques qui „ lui tombent parallélement de chaque „ côté juſques au-deſſous des oreilles,

» au bout deſquelles ſont deux groſſes » boucles, le tout couvert de poudre » d'odeur, eſt un Royaliſte.

» Un Breton, qui eſt un pilier de l'o- » péra Italien de *Hay-Market*, & qui aſ- » ſiſte réguliérement aux deux théâtres » de *Covent-Garden* & *de Drury-Lane*, » eſt un Royaliſte, à moins que ce ne » ſoit à la piece du *Cocu de Londres* : » car tout bon patriote Anglois peut y » aſſiſter, ſans déroger à ſon titre, at- » tendu que cette piece eſt dans les re- » gles de la liberté Angloiſe ».

REGLES immanquables pour connoître un Anglois attaché inviolablement au parti de la République.

» Un Anglois, qui a le viſage d'une » demi-aune de long, ſur trois quarts de » large, eſt Républicain.

» Un Breton, qui, en touchant la » main à un autre, lui ſecoue le bras » de maniere à lui démettre l'épaule, » eſt Républicain ; attendu que le Répu- » blicain a vingt fois plus de force qu'un » Royaliſte.

» Si un homme parle bruſquement, » avec un ton aigre, qu'il n'ait ni dou-

» ceur, ni affabilité, ni politeſſe, c'eſt » un Républicain.

» S'il employe des termes peu me- » ſurés, qu'il ſoit violent ou qu'il blaſ- » phême quelquefois contre ceux qui » ſont du parti contraire au ſien, c'eſt » un Républicain.

» S'il eſt groſſier, rude & tout d'une » piece, c'eſt encore un Républicain ».

LETTRE XXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Londres.

IL y a ici une pagode, qu'on appelle *S. Paul*, qui pourroit contenir la moitié de la nation; mais qui, dans le temps des prieres, ne contient preſque point de nationaux.

Cet immenſe rendez-vous chrétien a un grand inconvénient; c'eſt que les femmes, qui n'aſſiſtent aux exercices de la religion que pour voir, n'y ſont preſque point vues; ce qui le rend un déſert : car les hommes en Europe n'a-

dorent point Dieu, là où les femmes ne le prient point.

Cet édifice prodigieux, doit ſa naiſſance au faſte & à l'oſtentation nationale; car la vanité, chez ce peuple, entre juſques dans les édifices qu'il bâtit pour s'humilier devant Dieu.

Les connoiſſeurs en pierres, prétendent que celles de cet édifice ne ſont pas poſées géométriquement; je ne t'en dirai rien : mais ce dont je puis t'aſſurer, c'eſt qu'elles ſont placées bien ſolidement. C'eſt la plus forte citadelle que la religion du Chriſt ait en Europe. Le gros bon ſens des Anglois ſe fait remarquer juſques dans les choſes du culte. A moins que Londres ne ſoit englouti, cet amas de pierres ne ſauroit être anéanti.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

L'Eſprit de parti ne ſe borne pas ici aux mœurs, aux manieres & aux parures ; il paſſe encore juſques à la table.

Un Anglois, attaché à la République, me donna à dîner il y a environ un mois. Comme ceux de ce parti ſuivent l'ancienne cuiſine Angloiſe, on ne nous ſervit qu'une piece de bœuf rôti, avec un *plumb-pudding.* (*)

Huit jours après, un autre, du parti de la Cour, m'invita chez lui, & il me donna des entrées fines, des cailles, des perdreaux, &c.

Je ne déciderai point lequel de ces deux partis eſt préférable en fait de débats politiques ; mais à l'égard de la table, je trouve qu'il vaut mieux être

(*) Boudin fait avec du raiſin.

Royaliſte que Républicain, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe des indigeſtions : car la pâte à moitié cuite, & le bœuf qui n'eſt pas achevé de rôtir, font toujours cet effet ſur moi.

Auſſi, quand un Républicain aujourd'hui envoye chez moi pour m'engager à dîner chez lui, mon valet, qui connoît les viandes qui conviennent à mon eſtomac, lui répond toujours que je ſuis invité pour ce jour-là ; au-lieu que, quand le laquais d'un Royaliſte vient me prier de la part de ſon maître, il l'accable de civilités, & lui répond que Milord Chinois ne manquera pas d'avoir cet honneur-là au jour marqué. Il pouſſe même la politeſſe avec ce dernier, juſques à le mener au cabaret voiſin, où il s'enivre avec lui, à compte du bon vin que ſon maître doit me faire boire.

Un autre inconvénient que je trouve chez le Breton attaché au parti de la République, c'eſt qu'il faut, par politique, s'enivrer avec une liqueur noire & épaiſſe, qui vient du Portugal : car ce Royaume fait valoir l'induſtrie Angloiſe ; ce qui eſt pour mon hôte une raiſon ſuffiſante de ſe gorger des productions de ce pays.

Le

Le ſecond inconvénient eſt, qu'en s'enivrant pour le ſervice de la République, il faut à chaque raſade maudire quelqu'un du parti contraire, & changer les ſantés en autant de malédictions. Comme je n'aime point à faire du mal à qui que ce ſoit, je ne voudrois pas chaque jour me rendre complice d'envoyer à tous les diables une vingtaine de perſonnes.

Cependant comme les Royaliſtes mangent beaucoup de ragoûts, & boivent leur vin à la glace, lorſqu'au contraire, les Républicains boivent chaud, & banniſſent toutes les ſauces, je donnerois la préférence à ces derniers, s'ils vouloient faire quelques petits changements à leur cuiſine. Mon laquais, qui s'intéreſſe beaucoup à ma ſanté, m'a conſeillé de mettre cet avertiſſement dans le *Public Advertiſer*.

AVERTISSEMENT.

» Le Chinois, qui fréquente les gens » de qualité & autres de la Ville de Lon» dres, ſupplie humblement les *Torys*, » qui lui feront l'honneur de l'inviter, » de laiſſer leur *Pudding* un quart d'heure

» davantage au four, & de donner quel-
» ques tours de broche de plus à leur
» *Roaſt-Beef.* Il aura auſſi l'honneur
» d'accepter les cartes d'invitation des
» *Whigs*, s'ils veulent bannir de leur ta-
» ble les entremêts, les marrons au ſu-
» cre & les fromages glacés. »

APOSTILLE.

» Le Chinois ne boit point de vin
» de Champagne. »

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LA navigation en Portugal n'eſt pas en meilleur état que les arts : quoique toutes les affaires de ce Royaume ſoient au-delà des mers, il n'a point de marine. Les Portugais ne ſavent qu'un chemin ſur l'océan ; toute leur navigation ſe réduit à aller à l'Amérique, & à en revenir.

On diroit que la marine Portugaiſe eſt faite à reſſort : dans un certain temps de l'année, deux ou trois cents machines de bois, qu'on appelle navires, vont d'elles-mêmes au Bréſil, ſans preſque que les pilotes s'en mêlent. Tout le monde peut être bon pour cette navigation. Il ne faut pas être marinier pour devenir matelot.

Le Gouvernement politique n'a point de marine à lui. Toute la navigation eſt marchande, & ne ſe mêle point de défendre l'Etat ; ce n'eſt pas ſon affaire. J'ai oui dire que les pirates d'Alger ou de Tripoli avoient formé le deſſein de venir enlever le Roi de Portugal dans ſon palais, qui eſt au bord de la riviere, & je ne vois pas pourquoi ils ne l'ont pas fait ; car de toutes les entrepriſes téméraires de ces brigands, celle-ci eſt une des moins hardies. Il n'y a aucune défenſe maritime dans ce port, qui puiſſe s'oppoſer à l'approche de cinquante barques chargées de ces corſaires.

Un peuple maritime eſt bien foible ; lorſqu'il n'a pas même les moyens de garantir ſon Roi des incurſions des Barbares.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

IL n'y a point de Roi ſur la terre qui ait plus le moyen d'être abſolu que celui de la Grande-Bretagne. Tous les autres Souverains d'Europe courent après le deſpotiſme, & ne l'atteignent jamais. Ils cherchent, par mille détours, à ſe rendre indépendants : mais ils rencontrent à tout moment des obſtacles qui les empêchent de l'être.

En Turquie, qui eſt le pays natal du deſpotiſme, les Janniſſaires s'oppoſent au Divan ; en France, le Parlement repréſente ; en Suede, le Sénat délibere ; en Eſpagne, l'Inquſition met des bornes à la ſouveraineté ; enfin, il n'y a aucun Souverain qui ne ſoit encore bien loin de l'indépendance à laquelle il voudroit parvenir. Mais en Angleterre le coup eſt porté, l'affaire en eſt faite ; le grand corps où réſide la puiſſance ſuprême, eſt gagné.

Il ne reſte au Monarque qu'à ſatisfaire le peuple ; & pour cela, il n'a qu'à lui accorder tout ce qu'il demande, pour en obtenir à ſon tour tout ce qu'il en veut. Ce que ce peuple demande ordinairement eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de le lui refuſer. Il ſe contente d'un fantôme de liberté.

Le fort de la politique du Monarque ſe réduit à prévenir la mauvaiſe humeur de la populace. Lorſqu'elle crie, il faut l'appaiſer ; lorſqu'elle ſe plaint, on doit la contenir : ſi un Miniſtre lui eſt odieux, il ſuffit de le lui ôter de devant les yeux.

Un Roi d'Angleterre n'a qu'à faire ſemblant de n'avoir point d'ambition, pour jouir de toute celle qu'il veut ; ſur-tout point d'entêtement : le danger commence, où l'obſtination paroît. Les Charles, les Jacques ne furent point précipités du trône, parce qu'ils vouloient une certaine choſe, mais parce qu'ils la vouloient d'une certaine maniere. Car les querelles d'Etat, qui cauſent de ſi grandes révolutions dans ce Royaume, ne ſont pas pour le fonds. Toutes les guerres civiles ici ſe font pour la forme. Or, un Roi doit-il inquiéter de

la forme de l'indépendance, lorſqu'il a le fonds du pouvoir abſolu ?

LETTRE XXIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

EN Angleterre, la muſique ſuit la variété des ſaiſons. L'hiver s'annonce ici par un grand bruit d'inſtruments qui ſe font entendre dans les théâtres : le printemps a ſa muſique légere ; elle habite dans des maiſons de verdure, où elle imite le chant des roſſignols : la ſymphonie d'été eſt vive & remplie de feu, au-lieu que celle de l'automne, qui annonce la chûte des feuilles, eſt lente & un peu froide.

Dans les grandes chaleurs, on ne peut reſpirer l'air, ni faire un tour d'allée dans un jardin public, que ce ne ſoit au ſon des violons. Dans l'un de ces jardins, on y prend le thé en meſure, & dans l'autre, on y ſoupe en cadence : mais ces repas ſymphoniques ont leurs inconvénients. Il y a beaucoup de gens

ici qui ſe plaignent de ne pouvoir dormir la nuit, parce que la meſure de leur ſouper a été précipitée. Pour moi, qui crains les indigeſtions, lorſque je mange un poulet le ſoir à *Vaux-Hall*, (*) je choiſis toujours le temps de *l'andante*.

Quoique les Anglois ſoient naturellement ſérieux, il y a plus de muſique & de muſiciens dans la ſeule Ville de Londres, qu'il n'y en a dans toute la France, qui paſſe cependant pour la nation la plus gaye de l'univers.

Comme j'ai ſouvent remarqué que ceux qui ſont chargés ici de la joie publique, n'ont pas le viſage taillé à l'Angloiſe, je m'informai au Baronnet d'où cela pouvoit provenir, & il s'exprima ainſi à ce ſujet.

Tous ces gens-là, me dit-il, ſont des étrangers. Les Anglois, qui perfectionnent tous les autres arts, ont ſi mauvaiſe opinion d'eux-mêmes à l'égard de la muſique, qu'ils croyent qu'ils n'ont pas aſſez de génie pour ſouffler dans un tuyau, arpenter le manche d'un violon, ou chanter un air; &, à

(*) Jardin public où l'on ſoupe.

cauſe de cela, ils ſont venir à grands fraix cette foule de gens que vous voyez répandus parmi nous, qui veulent bien, pour notre argent, nous exécuter de grand *concerto*, & nous donner des ariettes.

Ceux qui calculent ici, prétendent que les ſymphonies, les *ſolo*, les *dueti*, & tout l'aſſortiment qui entre dans la compoſition d'un Opéra, nous coûte tous les ans quarante mille livres ſterlings. C'eſt payer bien cher, comme vous voyez, une induſtrie qui ne produit que des ſons.

Nos gens de qualité, qui font ſemblant d'avoir du goût pour cette modulation, diſent pour raiſon que cela forme une circulation. Il eſt vrai que la muſique Italienne donne une telle agitation à notre argent, que ſon mouvement le précipite hors du Royaume. Nous avons pluſieurs banquiers dans *Lombard ſtreet*, qui ſont occupés toute l'année à faire des remiſes à Turin, à Florence ou à Veniſe.

Mais le plus grand ridicule pour nous, ajouta-t-il, c'eſt d'affecter du goût pour un art que nous n'apprenons jamais: car nous ne nous contentons pas de ti-

rer d'Italie les compoſiteurs de muſique, nous en faiſons encore venir les exécuteurs : de maniere que par-là, ce talent nous eſt toujours nouveau. Les Anglois n'auroient jamais naturaliſé aucun art étranger, s'ils avoient ſuivi la même méthode dans ceux qu'ils ont perfectionnés.

Paſſe que les modeles des ariettes nous viennent d'Italie ; mais il faudroit du moins que l'exécution fut Angloiſe : que ſi on dit que cette muſique ne peut être rendue que par ceux qui ſont nés à Naples, à Rome ou à Boulogne, il faudroit abandonner un art, à la naturaliſation duquel des cauſes phyſiques s'oppoſent chez nous.

Mais il eſt démontré que cet obſtacle n'en ſauroit être un. Nous avons actuellement des Bretons à Londres qui ſont parfaits dans les inſtruments où les Italiens excellent ; & des Angloiſes qui roulent leur voix avec autant d'agilité que les chanteuſes qui ſont nées au pied du Mont Veſuve (*).

(*) A Naples.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LOrſqu'on dit que toute l'Angleterre eſt à Londres, on ne veut parler, ſans doute, que du peuple; car les grands ne l'habitent point. Ils s'y rendent de temps en temps *incognito*, pour s'y confondre avec la populace. Ils laiſſent dans leurs châteaux à la campagne, leur train & leur grandeur, pour n'apporter avec eux que le ſimple titre de citoyen.

Les Grands n'ont dans la Capitale ni feu ni lieu. Ils ſe logent où ils peuvent, & mangent où ils ſe trouvent. Un François n'eſt pas plus étranger à Londres, que ne l'eſt un Duc & Pair du Royaume.

Les Grands en Angleterre ne le ſont que dans leur terre; c'eſt-là qu'ils ſont magnifiques, & ſe diſtinguent de ceux avec qui ils ſont confondus à Londres. On pourroit dire que la Cour d'Angleterre eſt à la ville, & que la ville eſt à

la campagne. C'eſt du moins dans celle-ci que les Seigneurs étalent un luxe & une ſplendeur, qui, dans les autres Etats de l'Europe, ne ſe voyent que dans la Capitale.

Chaque nation en Europe a ſa maniere de ſe ruiner, & de ſe rétablir enſuite. A Paris, on ſe dérange à la ville, & on va après économiſer à la campagne; à Londres, on ſe dérange à la campagne, & l'on vient enſuite épargner à la ville. En France, les Grands ſont en public dans la Capitale, & *incognito* dans leurs terres; en Angleterre, ils ſont en public dans leurs terres, & *incognito* dans la Capitale.

L'orgueil eſt encore ici la ſource de cette ſplendeur champêtre. Londres eſt trop grand & trop peuplé pour s'y diſtinguer. Il faudroit, pour y frapper les yeux, étaler une magnificence éclatante, qui bleſſeroit des yeux accoutumés à l'égalité; elle mettroit une trop grande diſtance entre les citoyens. On ſeroit averti par-là de leur opulence; ce qui choqueroit les intérêts de ceux qui en ont un à ne pas paroître opulents.

A la campagne, chaque Grand a une cour. Il eſt au milieu de ſes ſujets, &

joue le rôle de ſouverain. Sa magnificence, qui, à Londres, choqueroit, établit ici la ſubordination. On le diſtingue par l'endroit même, qui le feroit mépriſer dans la Capitale. Il ne lui en faut pas davantage pour lui faire fuir la ville, & pour l'engager à établir ſon ſéjour ordinaire à la campagne.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

DAns les autres Etats d'Europe, l'adminiſtration eſt ordinairement embarraſſée pour mettre un ordre dans les finances : celle de Portugal eſt délivrée de cet embarras : ici il n'y a point de finances : le Miniſtre eſt délivré de ce ſoin, & de tous les travaux qui l'accompagnent. On n'eſt point obligé de ſe tourmenter, comme on fait ailleurs, pour prévenir leur diſſipation ; l'affaire en eſt faite. C'eſt l'adminiſtration elle-même qui établit le déſordre, en permet-

tant l'anéantiſſement de l'induſtrie, qui pouvoit ſeule les retenir dans l'Etat.

On peut regarder Lisbonne comme le Bureau général de la diſtribution de l'or. Outre que la nation n'a pas de quoi ſubſiſter, & qu'il faut qu'elle ſe dépouille continuellement de ſon numéraire pour vivre, il y a encore d'autres moyens d'évacuation : l'or eſt ici une marchandiſe qu'on vient acheter pour revendre ; & afin que la vente ſoit certaine, & que ſa ſortie ſoit immanquable, le Gouvernement fait ſi bon poids, qu'il y a toujours à gagner en le portant ailleurs. Les finances domeſtiques de la Couronne ne ſont pas en meilleur état que celles du public ; les revenus du Roi ſont au pillage.

Il n'y a point de faiſeurs de projets en Europe, qui ne faſſent une deſcente à Lisbonne, & ne mettent la Couronne à contribution.

Ses Ambaſſadeurs & ſes Réſidents dans les Cours étrangeres, traitent & font paſſer dans ce Royaume des hommes oiſifs & fainéants, dont le génie & l'activité ſe réduiſent à enfanter des ſyſtêmes. On voit ici une foule de penſionnaires étrangers, qui n'ont d'autre af-

faire que celle de manger un revenu fixe & permanent. Toutes les récompenſes en Portugal ſont à vie ; c'eſt-à-dire, que chaque penſionnaire a le droit de diſſiper les finances de l'Etat juſques à la fin de ſes jours.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

UN Royaume, où le citoyen eſt gêné par l'aliment, eſt plutôt le Pays de la ſervitude que celui de la liberté ; auſſi ſes peuples l'abandonnent.

Depuis la paix générale, cinquante mille Anglois ont quitté l'Angleterre, pour aller vivre dans le pays de la ſervitude. La France en regorge maintenant, ainſi que des richeſſes de la nation.

On prétend que les remiſes qui ont été faites dans ce Royaume étranger depuis le traité définitif, ſont plus conſidérables que celles que l'on a fait paſſer en Allemagne pour y faire la guerre.

Si l'on ſuppoſe ſeulement que chaque ſujet du Roi Georges ait emporté avec lui cent livres ſterling pour ſon voyage, cela fait cinq millions qui ſont ſortis de la Grande-Bretagne; ſi l'on ajoute à cela l'entretien de tant d'hommes dans cet Etat étranger, on verra qu'il en doit coûter une ſemblable ſomme tous les ans à l'Etat.

Je trouve qu'il ſe fait en Europe une reſtitution générale des richeſſes; ce qui forme une balance continuelle de puiſſance.

Il eſt admirable par quel enchaînement de cauſes ſecondes, les Etats induſtrieux rendent à ceux qui ne le ſont point, ce que leur activité leur avoit enlevé. Le commerce & la navigation procurent aux Anglois de grandes richeſſes; & ces mêmes richeſſes leur fourniſſent les moyens de les aller dépenſer ailleurs.

Il manque toujours quelque choſe aux plus ſages Gouvernements Européens. Ceux qui paſſent pour les mieux combinés, découvrent des endroits foibles. La Grande-Bretagne a fait des loix très-ſages pour augmenter les richeſſes publiques; mais elle n'en a fait aucune pour

les retenir dans l'Etat ; ce qui rend les premieres inutiles.

Les taxes & les impôts ſur les beſoins phyſiques, ſont pouſſés à un ſi haut point en Angleterre, que les naturels s'enfuyent. Ils vont chercher ailleurs une aiſance que leur Gouvernement leur refuſe. La véritable patrie eſt celle où l'on trouve le plus d'aiſance pour vivre. La plupart des Anglois ſe font ſujets du Roi de France ; car le Roi qui fournit la ſubſiſtance la plus abondante, eſt le véritable Roi. Les hommes ont une foule de beſoins à remplir ; la véritable politique eſt celle qui leur fournit les moyens de les ſatisfaire. A quoi ſert qu'un Etat ſoit riche, ſi les habitants n'ont pas les moyens de vivre ? Je ne citerai que ce trait.

Le Roi Georges retire environ ſoixante livres ſterlings de droit ſur chaque tonneau de vin de Bordeaux qui entre en Angleterre. Les Anglois éludent l'impôt en paſſant en France, où Louis leur permet d'en boire à longs traits, ſans y mettre aucune taxe.

LETTRE XXXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

ON me montra ici, il y a quelques jours, un ſujet du Roi Georges, qui poſſede des richeſſes immenſes. Il pourroit acheter la moitié de l'Angleterre. Une compagnie le fit ſon commis dans les Indes; mais le commis devint bientôt plus riche que la compagnie elle-même: c'eſt que le valet penſa plus à ſes intérêts qu'à ceux de ſes maîtres.

Il s'inſinua ſi bien dans les intrigues des Rois ſauvages, qu'il ôta le ſceptre à l'un d'eux, pour le donner à un autre, moyennant un grand tribut. Après avoir ainſi vendu des couronnes ſur leſquelles il n'avoit aucun droit, il vint jouir ici d'une opulence qui ne lui appartenoit pas.

Mais la poſſeſſion des grands tréſors ne met pas à l'abri des inquiétudes. Ce faiſeur de Rois eut derniérement un grand chagrin. Après avoir dirigé des

trônes dans les Indes, il voulut diriger une compagnie de marchands à Londres; mais ceux-ci lui donnerent l'excluſion.

On prétend même que ces marchands, qui ſont les mêmes qui l'employerent autrefois pour leurs affaires, veulent lui faire rendre compte des ſiennes.

Ses grandes richeſſes, qui offuſquent ici la vue de tout le monde, ont fait naître des queſtions. On demande ſi un agent, qu'on envoye pour diriger une ſociété marchande, peut ſe mêler de toute autre choſe, que de celle dont il eſt chargé, ou ſi, en s'en mêlant, le profit ne revient point de droit à ſes principaux. Dans ce cas-là, le tribut du Roi des Indes doit être payé à la compagnie, & non à l'agent.

LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire à Pékin.*

De Londres.

AUrois-tu jamais imaginé que le mobilier de l'océan formât un meuble chez un peuple, & que ce grand ouvrage de la Divinité devînt un ſujet de l'oſtentation humaine.

Les coquilles entrent ici dans le ſyſtême du luxe. On montre ici pluſieurs cabinets qui en ſont tapiſſés depuis le haut juſques en bas.

Il y a des collections d'inſectes qui coûtent juſqu'à cent mille onces d'argent. On met cette vanité ſur le compte de la phyſique naturelle; mais elle eſt plus relative à l'oſtentation, qu'aux ſciences. On ne montreroit pas ces collections avec tant d'emphaſe, ſi elles ne tenoient plus au luxe qu'au ſavoir.

Le mal eſt que ce ne ſont pas toujours les familles les plus opulentes du Royaume qui donnent dans cette parure ex-

travagante : cette manie attaque ſouvent celles dont la fortune eſt bornée; ce qui les gêne ſouvent au point, que les enfants en ſouffrent, & que quelques branches de la population en ſont diminuées. J'ai vu ici une Demoiſelle ſurannée qui n'a jamais trouvé à ſe marier, parce que ſon pere avoit employé ſa dot en crocodiles. On me montra auſſi pluſieurs fils de famille qui ont été obligés de finir leur race, parce que leur pere avoit commencé un ameublement d'inſectes marinés.

Les médailles qu'on met auſſi ſur le compte des arts, ſont une ſeconde maladie de l'oſtentation Européenne; elles ſervent à former à Londres un luxe moderne. Les Céſars, qui troublerent autrefois le monde politique, cauſent aujourd'hui une grande révolution dans les familles particulieres. L'Empereur Otton ſur-tout, qui ne fit que paſſer ſur le trône Romain, cauſe des dérangements conſtants. Tous les faiſeurs de collections en médailles courent après celles de celui-ci. Il y a tel curieux qui donneroit la moitié de ſon bien pour avoir un Otton original gravé, ou jetté ſur un petit morceau de métail de la va-

leur intrinſeque de trois deniers Européens.

Pour que ce luxe ſoit magnifique, il ne faut pas qu'il ſoit ſuperbe. Un aſſortiment de médailles modernes d'or ou d'argent, enrichies de pierres précieuſes, ſeroit un ameublement mépriſé des connoiſſeurs & des gens de goût; au-lieu que deux ou trois mille médailles noires & difformes, à moitié mangées des vers, forment un luxe orgueilleux qui flatte la vanité de celui qui le poſſede.

Il faut ſur-tout qu'elles viennent de loin. Plus les petites pieces de cuivre qui les compoſent ſont uſées, & approchent de leur fin, plus l'amour-propre goûte de ſatisfaction.

La Chine eſt heureuſe d'être délivrée de toutes ces foibleſſes de l'eſprit humain.

Nous pouvons mettre au rang de nos autres avantages ſur les Européens, celui d'avoir abandonné l'univers à lui-même, & de ne connoître d'autres antiquités que celle de notre Empire.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

IL n'y a pas long-temps qu'un phénomene affreux affligea le Portugal. Dieu ſouffla ſur ce Royaume; la terre s'ouvrit, & Lisbonne fut auſſi-tôt englouti. Cette Capitale aujourd'hui n'eſt plus qu'un tas de pierres. La nation campe; elle fait par néceſſité ce que les Tartares font par choix.

Il ne paroît pas que la juſtice divine ſoit encore appaiſée; on ſent de temps en temps des reſſentiments de ſa colere.

Cependant ce peuple infortuné ne peut pas ſe réſoudre a abandonner le lieu de ſa déſolation : ceux qui ont échappé à la mort, rodent continuellement autour de cette Ville malheureuſe, & ſemblent regretter le tombeau où ils ont manqué d'être enſevelis.

La nation endurcie a déja oublié le

coup de foudre ſous lequel elle a reſté preſque écraſée; elle s'eſt livrée depuis à une joie immodérée. Les plaiſirs ſont plus vifs aujourd'hui à Lisbonne, qu'ils ne l'étoient avant le tremblement de terre.

On y voit un grand nombre d'aſſemblées, de jeux & de divertiſſements.

Les Portugais danſent en branle autour des décombres de la vengeance de l'Eternel. Malheureux! qui bravent la Divinité, & ſe moquent de la colere céleſte.

Le Gouvernement, auſſi impie que le peuple, entreprend de rebâtir la Capitale dans l'endroit même où elle a été enſevelie. Il hante des maiſons où la Providence lui a indiqué des goufres.

Les habitants ne courbent point ſous le poids du ciel. Ils ſe roidiſſent contre les décrets de Dieu, & veulent ſe rendre plus forts que celui qui, d'un ſeul de ſes ſouffles, peut détruire toutes les nations de la terre.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *Pékin.*

De Londres.

LEs paſſions en Angleterre ſont éternelles : l'homme eſt ici un animal d'habitude. Un Breton, qui s'eſt livré à un vice, ne le quitte plus juſqu'au tombeau. Voilà pourquoi on voit des gens, qui, après avoir bu toute leur vie, s'enivrent la veille de leur mort.

Les voluptueux courent les femmes juſques dans la vieilleſſe la plus décrépite. Quand, de ce côté-là, ils n'ont plus rien à faire, il leur reſte encore beaucoup à deſirer.

La danſe, qui, par-tout ailleurs, eſt un divertiſſement, eſt ici une paſſion violente. On la pourſuit avec une eſpece de rage dans tous les périodes de la vie.

La chaſſe n'a point de fin. Un chaſſeur ne donne de repos à ſon fuſil, que lorſqu'il repoſe lui-même dans le cercueil. Les accidents qui y ſont attachés ordinairement,

ordinairement, ne peuvent éteindre l'ardeur que cet exercice inſpire.

On m'a montré ici un Gentilhomme, qui, après s'être crevé les yeux à force de courir le renard, le couroit encore après avoir perdu la vue.

Mais à propos de gens qui ſont des choſes extraordinaires ſans voir, il y a ici un juge public qui eſt aveugle.

Les gens qui le voyent de près, diſent cependant qu'il n'eſt pas tout-à-fait dans les ténebres; & on aſſure qu'il voit tout, excepté l'équité. Il vend la juſtice au tact, & en reçoit la valeur diſtinctement. Il eſt vrai que, pour faire un ſi vilain métier, il ne faut point des yeux; il ſuffit d'avoir des mains.

LETTRE XXXVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LA Reine d'Angleterre mit hier au monde un ſecond Prince, & auſſi-tôt les batteries du parc jouerent. Je m'y rendis comme les autres, pour entendre

le bruit de cette réjouiſſance publique.

Au ſecond coup de canon, je rencontrai le Baronnet dans une des allées. Comme je m'appercus qu'il étoit enſeveli dans ſes idées, je lui dis en l'abordant : Vous voilà bien penſif, n'y a-t-il point d'indiſcrétion à vous demander ſur quoi vous rêviez en ce moment ?

Je conſidérois, me répondit-il, les inconvénients qui ſe rencontrent dans tous les Gouvernements politiques. Je n'en trouve aucun qui ne ſoit ſubordonné aux révolutions des cauſes ſecondes.

Si le gouvernement d'un peuple, continua-t-il, eſt démocratique ou populaire, il eſt ſujet à pluſieurs incidents ; ne fut-ce qu'aux longueurs qui ſont inévitables des aſſemblées trop nombreuſes ; s'il eſt ariſtocratique, la cabale ou la diſpute des rangs entre dans le conſeil, & le peuple a autant de tyrans qu'il y a de ſénateurs ; s'il eſt monarchique abſolu, les abus y ſont ſans nombre ; s'il eſt mixte, & que le pouvoir ſoit partagé entre le Prince & le peuple, ce qui eſt, dit-on, la combinai-

ſon politique la plus favorable, elle a encore ſes inconvénients.

Une nation qui ſe donne un Roi, eſt dans une alternative critique par la ſtérilité ou par la fécondité de la Maiſon royale. En effet, ou la Maiſon royale s'éteint; & dans ce cas, il faut déférer la couronne à une Puiſſance étrangere au trône, ou eſſuyer des guerres civiles. Si d'un autre côté, la Famille royale devient trop nombreuſe, il en réſulte un autre inconvénient; car, comme cette auguſte lignée eſt aux fraix de la nation, le peuple eſt chargé dans la proportion de la naiſſance des Princes: & c'eſt préciſément le cas où nous allons nous trouver nous autres Anglois.

A la mort de Georges II, il y avoit neuf Princes ou Princeſſes du Sang royal. Depuis ce temps-là, ſon petit-fils s'eſt marié: dans deux ans, il a donné deux héritiers à la Couronne, & il pourroit bien arriver que, dans vingt ans, (Dieu en ſoit loué & béni à jamais) il lui en donneroit vingt; & alors de compte fait, nous n'aurions pas moins de vingt-neuf Alteſſes royales, qui ſeroient toujours au milieu de nous; car la nation ne ſauroit s'en défaire.

Quelques Souverains d'Allemagne pourroient bien ſe charger d'une demi-douzaine de nos Princeſſes : mais à l'égard des Princes, ils ne ſont pas mariables ; car ces Meſſieurs, qui ont une grande naiſſance, ont une petite fortune, eu égard à leur condition de Prince. Or tout le monde ſait que le ſang royal ſans facultés eſt plus pauvre qu'un autre, parce qu'avec plus de beſoins, il a moins de moyens de les ſatisfaire.

Ils ſeront donc toujours dans l'Etat, & à charge à l'Etat ; car ſi cette glorieuſe pépiniere de Princes naît, (le Seigneur en ſoit encore ici remercié d'avance) il ne faudra pas moins d'un million ſterling pour leur entretien, & celui de leurs maiſons ; charge qui excédera celle de la Maiſon royale ; c'eſt-à-dire, qu'avec un Roi, il nous faudra faire la dépenſe de deux couronnes.

Je pourrois encore, reprit-il, faire ici quelques réflexions ſur le nombre des citoyens, que toutes ces petites Cours déroberont, aux arts & aux métiers, pour leur faire paſſer une vie oiſive dans des antichambres, n'ayant d'autre profeſſion que celle d'habiller ou de déſhabiller leurs Alteſſes Royales ; ce qui

eſt autant de perdu pour l'induſtrie générale.

Mais ce n'eſt pas-là tout encore ; tant de Princes iſſus du ſang royal, multiplient la Royauté.

Par la nature de notre Gouvernement, nous devrions à peine appercevoir le Monarque ; & cette multiplicité de Princes le décele par-tout. On ne ſauroit faire un pas, ſans rencontrer l'effigie du Souverain. Il eſt vrai que ce ne ſont pas des originaux Rois ; mais des copies royales : or quand les copies d'un Souverain ſont en trop grand nombre, il ſemble que l'original ſe multiplie.

On a beau vanter la liberté d'une conſtitution, citer les loix indépendantes du trône, une République qui a un Monarque & vingt petits Rois, eſt un Gouvernement monarchique, & même plus que monarchique.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

ON brûla ici, ces jours paſſés, trois ſujets du Roi de Portugal, qui croyoient que Dieu n'étoit pas mort ſur un poteau entre deux voleurs. Ils alléguoient les raiſons qu'ils avoient de penſer que l'Etre ſuprême ne s'étoit pas avili juſqu'à cette baſſeſſe; mais l'Inquiſition les fit jetter dans les flammes, ſans leur dire les raiſons qu'elle avoit de penſer autrement.

L'appareil de cette barbarie ſe fait toutes les années avec beaucoup de magnificence; c'eſt la cruauté la plus ſolemnelle que j'aye vue de ma vie. Jamais l'injuſtice & l'inhumanité ne ſe montrerent ſur la terre avec plus de fierté & d'arrogance.

Le jour qu'on brûle les ſujets du Roi très-Fidele eſt marqué au coin des acclamations publiques. C'eſt la plus grande

fête qu'on célebre dans le Royaume. Les cloches des pagodes de tout le Royaume l'annoncent la veille, afin que le peuple puiſſe ſe rendre à Lisbonne pour prendre part à la joie univerſelle.

Il eſt vrai qu'il n'y a rien de ſi gai dans le monde que cet appareil de mort. Le divertiſſement commence le matin par une proceſſion, dont la marche s'ouvre par les Bonzes de l'Inquiſition, accompagnés des troupes du Roi, au milieu deſquelles ſont les malheureuſes victimes qu'on conduit au ſupplice.

Les acteurs, qui doivent faire les honneurs de l'*auto-da-fe*, (c'eſt ainſi qu'on nomme la piece de ce jour-là) ſont habillés chacun ſelon ſon rôle. Ceux qui doivent être brûlés ont un habit très-groteſque ; & les autres, qui ne ſont condamnés qu'au fouet ou aux galeres, en portent auſſi un fort plaiſant.

Chaque caractere eſt marqué par l'ajuſtement : chacun déſigne le genre de crime dont il va recevoir le châtiment. On voit dans cette proceſſion des ſorciers & des ſorcieres, qui volent dans les airs, & qui aſſiſtent réguliérement tous les ſamedis au ſabbat.

Des magiciens, qui changent le cours

de la nature, & qui commandent à l'enfer.

Des enchanteurs, qui ſe rendent invibles, & qui font que les autres le deviennent.

Des hérétiques, qui croyent que le Pape eſt un homme, & la Mere du Chriſt une femme.

Des mauvais Chrétiens, qui n'adorent pas les images.

Des pécheurs endurcis, qui ne font point leur Pâques, & qui s'abſtiennent de faire réguliérement un ſacrilege tous les ans.

Des infideles, qui ne croyent point les choſes incroyables, & qui aiment mieux ſuivre la lumiere de leur raiſon que l'aveuglement de celle des autres.

Des rebelles aux commandements de l'Egliſe, & qui mépriſent Dieu au point de manger de la viande le vendredi & le ſamedi.

Des Francs-maçons, accuſés du crime abominable de s'aſſembler deux fois la ſemaine dans une loge, pour y boire enſemble.

Des Juifs abominables, juſques au point de refuſer de manger de la chair de cochon, & de travailler le ſamedi, &c.

Le lieu de l'aſſemblée générale de la proceſſion eſt à une pagode appellée St. Dominique, où l'on expédie les chemiſes de ſoufre, & les brevets de galeres. C'eſt l'endroit le moins réjouiſſant de la piece. La pagode eſt tendue de noir, & ſemble porter le deuil des meurtres qui vont ſe commettre.

Après cette pauſe, la proceſſion continue avec la même emphaſe juſqu'au bûcher qui doit ſervir de clôture à la fête. Les ſergents & les recors, qui conduiſent les patients à la mort, ſont les premiers du Royaume. La nobleſſe Portugaiſe, d'ailleurs ſi fiere & ſi hautaine, oublie, dans cette occaſion, ſon orgueil & ſon arrogance, pour exercer un métier flétriſſant qui déshonore les plus vils mortels de la ſociété civile.

Je ne te dirai point préciſément ſi le bourreau qui exécute les condamnés du ſaint office eſt *Figalgo* *: en tout cas, s'il ne l'eſt pas, il pourroit l'être: car en Europe, entre ceux qui conduiſent les criminels à la potence, & ceux qui pendent, il n'y a d'autre différence que la corde.

(*) C'eſt le nom que porte la nobleſſe.

Le Roi ſuit la proceſſion comme les autres, & voit périr de deſſus un échafaud huit à dix de ſes ſujets, ſans qu'il lui vienne jamais dans l'eſprit de demander pourquoi on les fait mourir.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ON voit ici un animal femelle, dont nous n'avons aucune idée à la Chine, duquel il a déja été dit quelque choſe dans une autre de mes lettres. Cet animal s'appelle une coquette. Il n'eſt pas bien aiſé de définir cet être amphibie. On peut dire ce qu'une coquette n'eſt pas; mais il eſt difficile de dire ce qu'elle eſt.

Son eſprit eſt toujours en agitation, & ſon corps dans un mouvement perpétuel : elle voltige ſans ceſſe, s'arrête par-tout ſans ſe fixer nulle part. Certains naturaliſtes prétendent que le cœur d'une coquette a la forme d'un labyrin-

the ; d'autres le comparent à une piece de cire, qui prend toutes ſortes de formes, & n'en retient aucune ; mais, de quelque matiere qu'il ſoit compoſé, ils conviennent tous qu'il eſt extrêmement léger ce qui fait croire qu'il eſt rempli de vuides. Ceux qui en ont fait l'anatomie, prétendent qu'il n'a aucune relation avec le cerveau, & que les opérations de l'un ſont tout-à-fait indépendantes de celles de l'autre. N'imagine pas pour cela qu'elle ſoit inſenſible. La coquette a une paſſion dans l'ame qui l'occupe continuellement ; je veux dire de donner de l'amour à tous les hommes, ſans en prendre elle-même.

Il me faudroit un volume entier pour t'expliquer ici les différents moyens qu'elle met en uſage pour ſe faire aimer de ceux qu'elle n'aime pas. Elle employe les airs penchés, les ajuſtements, les parures & les minauderies. Elle ſe met en lila, aurore, gris de lin, pompadour, violet, ou couleur de roſe, &c. Elle fréquente les aſſemblées, ſe trouve réguliérement aux promenades, court les bals, l'opéra, la comédie, agaçant toujours ſans être jamais agacée. Elle fait ce petit manege d'un bout de l'année à

l'autre, & le continue juſques dans l'âge décrépit; car la coquetterie ici eſt une maladie dont on ne guérit point. Il y a des coquettes à Londres qui agaçent les hommes juſques au dernier moment de leur vie. J'ai lu l'hiſtoire d'Angleterre exprès pour découvrir l'origine de ce caractere, dont il n'y avoit aucune trace du temps de Guillaume le Conquérant; & j'ai trouvé que la coquetterie Angloiſe vient en droite ligne de France; & qu'elle débarqua dans cette Iſle ſous le regne de Charles II, Prince galant, qui vendit Dunkerque à la France pour acheter des rubans. Depuis ce temps-là, les Bretonnes ſe ſont ſi bien perfectionnées dans cette art, qu'elles ſont en état aujourd'hui de donner des leçons aux Françoiſes mêmes.

LETTRE XL.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LA bonne intelligence qui, depuis la paix, régnoit entre les deux couronnes de France & d'Angleterre, commence à s'altérer.

Le Miniſtre de Verſailles ici n'eſt pas vu d'auſſi bon œil qu'il l'étoit auparavant. Ce n'eſt pas qu'il y ait eu juſqu'ici aucune infraction au traité : tous les articles en ont été obſervés à la lettre; mais la France travaille à ſe rendre puiſſante ſur mer. Elle forme une marine; il n'en faut pas davantage pour rendre toutes les négociations de paix inutiles : encore quarante vaiſſeaux de ligne, & la guerre ſera déclarée.

Voici comment la déclaration s'en fera. Les Anglois ſaiſiront les vaiſſeaux François; les armateurs enleveront leurs navires; ils feront main-baſſe ſur tous ceux qu'ils trouveront dans les deux mers, & les ameneront dans leurs ports, où ils

pourriront. Ces nouvelles hoſtilités dureront juſques à ce qu'un nouveau traité de paix vienne les ſuſpendre : & celles-là recommenceront de nouveau à l'établiſſement d'une nouvelle marine Françoiſe : &c. &c. &c.

Je ne ſuis pas ſurpris de ce plan continuel de rupture établi de la part de l'Angleterre. Je ſuis ſeulement étonné que les Plénipotentiaires François, qui ſe rendent à Londres pour faire la paix, travaillent avec feu & chaleur à un ouvrage, que les vagues de la mer détruiſent, & qui va toujours ſe briſer contre quelques morceaux de bois.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LEs Monarques d'Europe ne ſont pas plus ſûrs ſur leur trône que ceux d'Aſie. Il eſt probable que c'eſt une ſuite du deſpotiſme abſolu ; car par-tout la même cauſe produit le même effet. Quoi qu'il

en ſoit, il n'y pas long-temps que les grands de ce Royaume réſolurent de tuer le Roi.

Le coup étant fait, les aſſaſſins, qui étoient les premiers de la Monarchie, pouvoient s'en rendre les maîtres; car, dans les premiers momens qui ſuivent une action inopinée, il eſt facile de faire tout ce qu'on peut oſer.

L'impunité du crime étoit dans la conſommation. Le Roi mort, toutes les portes de vengeance étoient fermées à la juſtice humaine. Heureuſement pour le Portugal, la conjuration ſe trouva un chef-d'œuvre d'imprudence; car, afin quelle ne pût manquer d'être découverte, on y avoit aſſocié juſques à des femmes.

Cependant il paroiſſoit impoſſible que le Monarque échappât au coup fatal. Les Rois de Portugal ont une ſi grande confiance dans leurs ſujets, qu'ils marchent ſans gardes. On ſavoit que le Prince ſe retiroit tous les ſoirs d'une maiſon, environ le minuit, dans une chaiſe de poſte avec un ſimple domeſtique. Les conjurés, qui s'étoient poſtés de diſtance en diſtance avec des armes à feu ſur les avenues de ſon palais, devoient le paſſer en revue.

Un Duc, grand-maître de la maiſon, chef des conjurés, tira le premier ſur lui. Le Monarque ſe ſentant bleſſé au bras, au-lieu de continuer ſon chemin, retourna ſur ſes pas; &, de cette maniere, laiſſa tous ſes aſſaſſins derriere lui.

On n'a jamais ſu au juſte la cauſe de cet attentat. Les conjurés n'avoient pas aſſez de cet eſprit réfléchi que demande la trame d'un grand crime d'Etat, pour qu'on puiſſe le mettre ſur le compte de leur ambition; on l'atribue à quelques mécontentements particuliers, & à la jalouſie qu'une Dame de leur famille, que le Roi voyoit réguliérement, avoit excité dans leur ame.

En liſant l'hiſtoire d'Eſpagne & de Portugal, on découvre que les plus grands malheurs qui ont affligé ces deux monarchies, tirent leurs cauſes de cette ſource. Le Comte Julien, pour venger l'affront fait à ſa fille, appella les Maures d'Afrique, qui dominerent dans ces deux Royaumes pendant plus de huit ſiecles.

LETTRE XLII.

Le même, au même, à Pékin.

De Lisbonne.

IL y a un endroit dans la derniere conjuration de Portugal, qui mérite quelque attention. L'adminiſtration ne pouvant guere approfondir l'affaire de l'aſſaſſinat commis en la perſonne du Monarque au milieu de ſa Capitale par ſes propres ſujets, ſans flétrir la nation dans la poſtérité, prit un détour. Il fut établi, par un long mémoire, que c'étoit une ſociété de Bonzes, qui, après avoir corrompu les peuples par des maximes dangereuſes, avoit porté les grands à aſſaſſiner le Roi.

Cette accuſation ſe fit d'autant plus volontiers, que l'ambition de ces gens-là faiſoit ombrage à un certain homme en place, qui conduiſoit toute cette affaire.

Pluſieurs de ces Bonzes furent arrêtés, & traînés dans des priſons.

L'Europe, attendant à tout moment leur ſupplice, mais quoiqu'on eût éta-

bli un tribunal pour les juger, il ne ſe trouva point de juges pour les condamner.

Il falloit cependant un exemple, ne fût-il que pour perſuader que ce n'étoit pas une vengeance particuliere. La juſtice civile n'ayant pas voulu s'en mêler, on livra l'un des priſonniers à d'autres Bonzes, qui ont ici la ſurintendance des bûchers. On ne pouvoit mieux s'adreſſer : ceux-ci auroient fait brûler la ſociété entiere des Bonzes accuſés.

Il eſt vrai que le ſupplice de celui-ci vengea la communauté dont il étoit membre ; car on le fit mourir pour tout autre crime que celui dont on l'accuſoit. Je ne dis point que les Princes chrétiens faſſent bien d'entrenir dans leurs Etats des corps de citoyens oiſifs ; il faudroit les bannir, quand ce ne ſeroit que pour le mal qu'ils cauſent dans la population & dans l'induſtrie. On a tant de griefs d'ailleurs contre eux, que c'eſt une petiteſſe pour les expulſer, de les accuſer de crimes qu'ils n'ont point commis, & que leur état même les empêche de commettre.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ON vient de faire le procès au citoyen qui avoit publié le North Breton. (*) Sa ſentence porte qu'il doit être expulſé du Parlement dont il étoit membre. Ce ſont ſes propres confreres qui ont ſigné l'arrêt. Ils n'ont pas voulu dans leur corps un membre corrompu, au point d'oſer parler librement de la perſonne du Roi.

Cette feuille, dans laquelle l'auteur fait réfléchir le Breton du Nord en véritable Républicain ſur l'adminiſtration préſente, a été déclarée libelle.

Les temps ſont bien changés dans ce Royaume. Il en fut un en Angleterre (†)

(*) Une feuille périodique dont on a déja parlé.

(†) Du temps de Cromwell & de Jacques II.

où les raiſonnements qu'on a employé en dernier lieu en Parlement pour déclarer ce papier libelle, euſſent paſſé eux-mêmes pour une libelle.

LETTRE XLIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

J'Aſſiſtai derniérement pour la ſeconde fois à l'Opéra Italien de *Hay-Market*, Comme j'avois fait quelques remarques ſur ce ſpectacle, j'allai trouver le lendemain le Baronnet pour le queſtionner à ce ſujet.

Monſieur, lui dis-je, je vous prie de me dire pourquoi on ſe divertit à ce théâtre d'une muſique qui n'eſt pas du crû du pays, & d'une langue qui lui eſt étrangere. J'avois toujours cru que, pour que les amuſements publics fuſſent agréables à une nation, il falloit que l'idiôme public & le goût général les introduiſiſſent. « En vérité, me ré» pondit-il, je ne ſaurois trop vous don» ner raiſon de ce que vous me de-

» mandez. Il me ſeroit plus aiſé de
» vous expliquer pourquoi il y a des
» Quakers en Angleterre, que de vous
» dire pourquoi il y a un théâtre &
» des muſiciens Italiens à Londres ; car
» comme vous venez fort bien de l'ob-
» ſerver, les amuſements les plus fri-
» voles tiennent au goût perſonnel, &
» la nation Angloiſe ne fut jamais chan-
» tante. Preſque dans tous les ſiecles,
» depuis les fondements de la Monar-
» chie, le ſoin de ſa fortune & de ſa
» grandeur l'occupa entiérement. Si nos
» annales nous ont conſervé quelques
» anciennes ballades, elles ſont plutôt
» l'image de nos guerres & de nos
» travaux, que celle de notre molleſſe
» & de nos plaiſirs. Rarement les peu-
» ples qui ont eu de grandes affaires,
» ſe ſont adonnés aux profeſſions fri-
» voles. Les Romains, du temps de la
» République, n'étoient pas de grands
» muſiciens. La muſique ne fit de pro-
» grès que dans les pays de l'oiſiveté,
» où les arts inutiles tiennent lieu des
» profeſſions néceſſaires.

» Il eſt vrai qu'une Reine d'Ecoſſe,
» il y a plus de deux cents ans, avoit
» à ſa Cour une muſique Italienne, &

» des chanteurs de cette nation ; mais » le goût d'une Souveraine ne décide » pas toujours celui d'un peuple.

» Voici à peu près, je crois, ce qu'il » faut penſer de cet établiſſement. Après » que l'Angleterre ſe fut enrichie par » la navigation & le commerce, les » Bretons voyagerent beaucoup en Eu- » rope, & particuliérement en Italie, » où ils trouverent une muſique qu'ils » admirerent ſans l'entendre ; car c'eſt » aſſez le goût de nos Anglois, de louer » ce qu'ils ne conçoivent pas.

» La mode y contribua peut-être » auſſi ; car lorſqu'une nation eſt de- » venue riche, elle a ſes goûts & ſes » fantaiſies ; on fit venir des muſiciens » d'Italie, comme du vin de France » & des points de Bruxelles ; outre que » ces chanteurs devoient donner beau- » coup de plaiſirs ; car ils coûtoient beau- » coup d'argent. Quoi qu'il en ſoit, il » ne paroît pas que les Anglois ayent » eu aucun deſſein prémédité en ou- » vrant ce théâtre. L'expreſſion, le ſen- » timent, l'intrigue de ces drames, n'ont » rien de commun avec la nation. Cette » ſcene ne repréſente ni nos vices ni » nos vertus. Elle ne contient aucune

» morale relative à nos mœurs & à » nos manieres.

» Cette muſique n'eſt faite que pour » ſervir d'amuſement aux peuples du » midi de l'Europe, dont le luxe, l'oi- » ſiveté & les vices mêmes entrent » dans le ſyſtême politique & écono- » mique du Gouvernement. Et ſi quel- » ques Cours d'Allemagne attirent chez » elles des muſiciens Italiens, c'eſt que, » de tout temps, il a fallu des ſinges » & des fols pour amuſer les Princes » du nord.

» Il n'eſt pas impoſſible que les au- » tres drames ne corrigent quelques » défauts de la ſociété, & ne reglent » les mouvements de certaines paſ- » ſions ; mais l'opéra Italien ne ſauroit » produire aucun de ſes effets. La vertu » n'eſt pas de ſon département ; ſa puiſ- » ſance ſe borne aux plaiſirs des ſens.

» Il peut bien ſe faire que le poëte » ait de bons deſſeins ; mais le maître » de muſique n'en a jamais ; &, pour » l'ordinaire, tout le ſuccès de ce ſpec- » tacle dépend de celui-ci ; car le poëte » eſt toujours la derniere perſonne d'un » opéra Italien.

» L'objet principal du compoſiteur

» eſt d'irriter les deſirs ; il ne connoît » rien au-delà de l'émotion des ſens. » Son affaire eſt d'irriter les paſſions, » & non pas de les régler. On pour- » roit dire d'un opéra Italien ce qu'on » dit ordinairement dans une déroute : » *ſauve qui peut.*

» Metaſtaſio, leur grand auteur mo- » derne, n'a fait qu'augmenter le poi- » ſon, en fourniſſant des moyens plus » aiſés aux compoſiteurs de placer des » notes voluptueuſes ſur des paroles » tendres.

» Les héros de cette ſcene établie à » Londres, s'expriment *Lingua Toſcana* ; » idiôme mort pour les Italiens même, & » qui eſt enterré pour nos Anglois. Sur » mille, il n'y en a pas dix qui la com- » prennent. Si on déduiſoit de cette aſ- » ſemblée ceux qui s'y rendent pour » voir, & ceux qui y vont pour être » vus, pour réduire les ſpectateurs à » ceux qui entendent le poëme, les plus » nombreux opéras de *Hay-market* ſe » trouveroient réduits à vingt ou trente » ſpectateurs.

» Il eſt vrai que le directeur a ſoin de » faire vendre l'opéra Italien à la porte, » traduit en Anglois ; mais on n'entend

» jamais

» jamais une langue étrangere, lorſqu'on
» eſt obligé de la lire dans la ſienne pro-
» pre. L'idiôme eſt toujours altéré ; j'ai
» remarqué que, lorſque l'acteur rend
» une expreſſion ſur une voyelle, le li-
» vre la rend par une conſonne. Le par-
» terre y eſt ſi fort trompé, que j'ai vu
» quelques-uns de nos Mylords, à ces
» mots d'une ariette qui commençoit
» ainſi : *Ricordato mio bene*, s'exclamer,
» croyant qu'ils renfermoient un ſenti-
» ment, tandis qu'ils ne contenoient qu'un
» conſeil ; mais ſi cette muſique n'a au-
» cun deſſein ſur nos mœurs, elle en a
» ſur nos finances. On donne juſques à
» quinze cents livres ſterlings à un mu-
» ſicien Italien, pour le faire chanter
» trente fois ſur notre théâtre de Hay-
» Market ; ce qui fait cinquante livres
» par repréſentation. Milord G—, qui
» a commandé nos troupes en Allema-
» gne, n'a pas eu une ſi grande ſomme
„ pour la repréſentation de chaque ba-
„ taille, où il a expoſé ſa vie pour la
„ gloire de la nation.

„ Après que les Anglois eurent dé-
„ claré leur goût pour cette muſique,
„ Londres devint un Pérou pour les Ita-
„ liens, qui depuis vinrent toujours y

» puiſer de l'or, & n'y apporterent que
» des ſons. Les *Farinelli*, les *Monticelli*,
» les *Cafarelli*, les *Egyptielli*, les *Reggia-*
» *nelli*, & tous les autres dont les noms
» terminent en *elli*, accoururent chez nous
» pour s'y enrichir, & retournerent en
» Italie jouir de leur fortune, ou, pour
» mieux dire, de la nôtre. Les autres
» arts enrichiſſent l'Angleterre; celui-ci
» l'appauvrit. Le théâtre de Hay-Market
» ne cauſe pas une circulation, mais
» une évacuation d'eſpeces. Le numé-
» raire ſort de l'Etat. L'Italie, qui a les
» yeux fixés ſur la République générale,
» & qui profite de la folie de tous les
» peuples, établit ces ſéminaires * de mu-
» ſiciens, d'où ſortirent ces fameux *vir-*
» *tuoſi*, qui mirent à contribution tou-
» tes les Cours de l'Europe. Cette po-
» litique lui valut mieux qu'une grande
» branche de commerce. J'ai calculé la
» dépenſe générale de ce ſpectacle de-
» puis ſa création, & j'ai trouvé que le
» théâtre de l'opéra de Hay-Market,
» nous a coûté juſqu'ici cinq cents mille
» livres ſterlings: c'eſt-à-dire, que les

(*) Conſervatoires à Naples.

» Italiens nous ont vendu environ douze » millions tournois d'ariettes, & que » cette ſomme ſe trouve aujourd'hui de » moins dans la circulation générale. Il » eſt arrivé delà, (la conſéquence ſe » place d'elle-même) que la muſique Ita- » lienne a diminué notre puiſſance dans » la proportion du vuide que cette ſom- » me a cauſé dans les arts, le com- » merce & la navigation; il s'enſuit delà, » (la conſéquence ſe place encore ici » d'elle-même) que ſi on ne ferme ce » théâtre, les ariettes Italiennes, dans » moins d'un demi-ſiecle, apprendront » aux François, nos ennemis naturels, » à chanter des *Te Deum*: ceci eſt bien » clair; nous n'avons de bons ſoldats » que parce que nous les payons bien; » or lorſque nos finances ſeront déran- » gées, nous n'aurons pas les moyens de » les payer.

» J'ai toujours été ſurpris que notre » P----, qui fait tant de bills inutiles, » n'en ait jamais fait un néceſſaire ſur cet » objet. Nos orateurs, qui haranguent » dans la chambre baſſe depuis le matin » juſqu'au ſoir, n'ont jamais pris en con- » ſidération cet abus.

» Il eſt vrai que, ſi on fermoit la porte

» de ce théâtre, nos Dames de qualité » & nos petits-maîtres ſeroient fort em- » barraſſés de leurs perſonne un jour de » la ſemaine ; ils ne ſauroient que deve- » nir le ſamedi, grand jour d'opéra. C'eſt » l'uſage de s'y rendre ; dût-on s'ennuyer » à la mort pendant quatre heures que » ce ſpectacle dure.

» Il faut cependant convenir qu'on n'y » perd pas tout-à-fait ſon temps, & que » c'eſt un rendez-vous public, où on ſe » rend pour toute autre choſe que pour » y entendre la muſique.

» Pour moi, je ne connois point de » trait qui caractériſe mieux le Roi pa- » triote, que le mépris que le Roi » Georges III a témoigné pour ce ſpec- » tacle. Il n'y avoit pas été une ſeule » fois avant ſon mariage, & il n'y a aſ- » ſiſté depuis que pour complaire à la » Reine ſon épouſe : en effet, un théâ- » tre, qui ne contient aucune morale » utile aux mœurs, & qui appauvrit » l'Etat, ne doit point être encouragé » par la préſence d'un Roi citoyen.

LETTRE XLV.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

CE que le Baronnet m'avoit dit ſur la muſique, ne me ſuffiſoit pas ; je ſentois que j'avois beſoin de lui faire d'autres interrogations ſur ce ſujet.

Le lendemain au matin, je me rendis chez lui, où, après avoir pris du thé enſemble, je lui parlai ainſi. Monſieur, lui dis-je, eſt-ce que l'art de chanter eſt nouveau en Europe? On en parle comme d'un goût moderne : eſt-ce que vos ancêtres n'en avoient aucune idée?

» Ils en avoient une, me répondit-il, » & peut-être plus juſte, parce qu'elle » n'étoit pas ſi compoſée. Les hommes, » reprit-il, n'ont pas attendu qu'il y eût » des notes pour chanter. Toutes les lan» gues du monde, dans leurs origines, » furent muſicales. Il fut impoſſible d'ex» primer des accents, ſans rendre des » ſons, & ce furent ces ſons qui for» merent la muſique vocale de toutes » les nations.

» La priere qu'un ſexe fait conti-
» nuellement à l'autre, créa les bémols
» & les ſémi-tons : l'emportement &
» le feu des paſſions formerent les dié-
» ſis, les bécards, & les autres tons
» aigus.

» Les peuples, en parlant naturelle-
» ment, chanterent leurs goûts & leurs
» affections. Mais cette muſique, qui ſer-
» vit à caractériſer chaque nation, fut
» auſſi différente que ſes idiômes. On
» peut dire qu'il y avoit des opéra
» avant qu'il y eût des théâtres. Le ré-
» citatif qu'on employe encore aujour-
» d'hui ſur la ſcene, étoit l'expreſſion
» ſimple qu'on mettoit en uſage dans les
» choſes ordinaires de la vie, & les airs
» exprimoient les affections & les ma-
» ladies de l'ame.

» Les maîtres de cet art, qui vinrent
» long-temps après, ne créerent rien :
» ils ne firent qu'imaginer des notes,
» qui furent les ſignes de ces ſons, don-
» ner des regles à la muſique, & la ſou-
» mettre à la meſure : en un mot, la mu-
» ſique moderne n'eſt autre choſe que
» l'expreſſion vocale miſe en chant. Pour
» que ce chant puiſſe produire ſon ef-
» fet, il faut qu'il ſoit analogue au gé-

» nie de la nation pour qui il eſt fait ;
» car notre ame ne peut être agitée
» que par les accents qui lui ſont pro-
» pres.

» Quand un Anglois dit que la muſi-
» que Italienne l'agite, il ne veut pas
» dire par-là qu'elle l'affecte ; car il y a
» une grande différence entre ce qui
» agite, & ce qui affecte. Le bruit du
» tonnerre ou du canon cauſe une émo-
» tion chez tous les hommes ; mais il ne
» les affecte pas également.

» Pour que l'émotion que cauſe la mu-
» ſique puiſſe produire la même ſenſa-
» tion chez deux peuples, il faudroit que
» les deux langues rendiſſent les mêmes
» expreſſions par les mêmes ſons.

» Il n'y a aucun rapport entre la mo-
» dulation de la muſique Italienne, &
» l'accent vocabulaire Anglois. Le ton
» vocabulaire Anglois ne fait pas la mê-
» me ſenſation ſur un cerveau Italien.
» La différence de l'expreſſion vocale
» ſe fait ſentir à la tragédie des deux na-
» tions, qui n'eſt autre choſe qu'un chant
» héroïque. Garrick ne chante pas le rôle
» de Richard III, comme le chanteroit
» un tragique Italien ; ni Woordward,
» dans la comedie, ne rend pas ſon rôle

» comme Sachi (*) : ce ſont des tons &
» des accents différents ; & ſi ces ac-
» teurs changeoient leur chant théâtral,
» ils ne ſeroient plus entendus de leur
» nation. Mlle. Clairon, qui, par ſon
» chant pathétique dans la tragédie, fait
» fondre en larmes tout Paris, feroit
» bâiller tous les ſpectateurs à notre théâ-
» tre de Drury-Lane.

» Je crois bien qu'il y a une muſique
» ſupérieure à une autre ; mais cette ſu-
» périorité ne regarde que l'harmonie
» des ſons, qui n'eſt autre choſe qu'une
» plus parfaite combinaiſon des notes.
» Souvent cette ſupériorité peut devenir
» un obſtacle à l'expreſſion, parce que,
» dans certaines nations, plus un accent
» eſt harmonieux, & moins il eſt ex-
» preſſif : & il ne faut pas croire qu'il y
» ait une expreſſion générale dans la mu-
» ſique, propre à exciter les paſſions de
» l'ame chez tous les peuples ; il faudroit
» pour cela que tous les hommes euſſent
» le même degré de ſenſibilité.

» Il eſt vrai qu'on pourroit combiner
» ces ſons, de maniere qu'ils puſſent

(*) Fameux comique Italien.

» rendre les accents de chaque nation » en particulier ; mais c'eſt une perfec- » tion à laquelle on ne doit pas eſpérer » que la muſique moderne arrive ja- » mais. Il faudroit pour cela que les » maîtres de cet art euſſent une idée » générale des mœurs & des manie- » res des différents peuples ; qu'ils fuſ- » ſent inſtruits de leurs religions, de » leur politique, de leurs uſages ; qu'ils » connuſſent leurs goûts, leur génie, » & particuliérement leur phyſique : » car c'eſt de tout cela que dépend le » degré de ſenſation dans chaque na- » tion. On ne peut pas ſe flatter de cette » heureuſe révolution dans cet art. Les » plus habiles maîtres de muſique ſont » des gens bornés, ſans connoiſſance, » qui n'ont d'autre habileté que celle » de ſavoir placer des notes ſous des li- » gnes.

» Peut-être même qu'il y a une im- » poſſibilité morale dans cette perfection. » Le compoſiteur Italien, qui a un goût » & un génie de muſique relatif à ſon » phyſique, ne peut point changer. Il » écrit comme il ſent lui-même, & non » pas comme ſentent les autres.

» Le vocabulaire proprement dit ſur

» lequel eſt fondée la muſique Italienne,
» eſt totalement différent de l'Anglois.
» L'emphaſe de cette langue eſt incom-
» patible avec la modeſtie de la nôtre.
» Un Breton, qui s'exprimeroit ainſi dans
» le diſcours ordinaire : *Oh cara ! cariſ-*
» *ſima diléta del mio cuoro : anima della*
» *anima mia*, & autres expreſſions or-
» dinaires uſitées en Italie, ſeroient à
» peine entendu en Angleterre. »

Vous ne me parlez, lui dis-je en l'interrompant dans cet endroit, que de l'impropriété du mode, pour m'exprimer ainſi ; mais les modernes ont-ils perfectionné la muſique en général ?
» C'eſt ce que je voudrois ſavoir ; &
» c'eſt préciſément ce que je ne puis
» pas vous dire, me répondit-il. Bien des
» gens diſent qu'oui : pour moi, je ne
» ſuis pas de ce ſentiment-là ; je penſe,
» au contraire, qu'on l'a gâtée : voici
» à peu près l'hiſtoire de cet art.

» Il y avoit pluſieurs mille ans que les
» Européens chantoient avec l'expreſ-
» ſion qui leur étoit naturelle, lorſque
» les Italiens vinrent ſubſtituer l'art à
» la nature. Ces peuples firent du chant
» un gazouillement. ils commencerent
» d'abord par gâter leur muſique, &

» enſuite ils gâterent celle des autres » nations.

» La muſique Italienne ne fut, dans les » premiers temps, qu'un récitatif, tel » qu'il ſubſiſte encore dans les opéra ; » c'eſt-à-dire, une expreſſion ſimple qui » rendoit naturellement les accents de » l'ame : on ſe plaignoit naïvement des » tourments de l'amour. La voix étoit » employée à charmer le cœur & non » pas les oreilles ; elle ne différoit preſ- » que point de l'expreſſion vocale ; les » notes étoient auſſi graves que les pa- » roles : les ſémi-cromes & les ariettes » parurent, & alors tout l'ancien ſyſ- » tême muſical fut renverſé.

» *La Fauſtina* fut la premiere qui paſſa » ſeize notes dans une meſure. *Bernard*, » avant elle, avoit fait tous ſes efforts » pour donner de l'agilité à l'expreſſion ; » & *Farielli*, qui vint après lui, réduiſit » tout à un ſifflement. La ſcene Italienne » devint le pays des roſſignols. Toute » l'habileté conſiſta à avoir du goſier. » Le muſicien, qui put enfiler deux, trois » octaves, & chanter une ſonnate de » violon, paſſa pour le plus habile. » Alors il n'y eut plus rien de naturel » dans l'expreſſion du chant ; tout fut

» artificiel ; on regarda comme un grand » chanteur, celui qui fuyoit au-devant » des airs, &, je le dirai ainſi, qui de- » vançoit les notes. Il fallut que les vio- » lons couruſſent après les muſiciens ; » on mit des échaſſes aux ariettes ; on » fut obligé, par des tons aigus & for- » cés, de ſe faire entendre au-deſſus d'un » nombreux orcheſtre : & comme ce » chant n'étoit pas celui de la nature, » on détruiſit la nature. On coupa les » hommes comme les chevaux. L'uni- » vers fut étonné de voir une race de » mortels qui n'étoient ni mâles, ni fe- » melles : cette mutilation, qui n'avoit » été en uſage que dans les ſerrails d'O- » rient, devint à la mode ſur la ſcene.

» *Il buon guſto* acheva de tout gâter. » On ne ſut jamais en quoi il conſiſtoit. » C'étoit une nouvelle mode de chant » à laquelle on en ſubſtituoit toujours » une plus nouvelle. Jamais deux luſ- » tres de ſuite ne le trouverent de mê- » me : on le vit varier continuellement, » & devenir contraire à lui-même ; car » *il buon guſto* d'un temps, fut toujours » *il cativo guſto* d'un autre.

» Les Eſpagnols & les Portugais, dont » les ſens s'émeuvent facilement, adop-

» terent aiſément cette muſique volup-
» tueuſe. Les Maures, qui les avoient
» conquis, leur avoient apporté d'Afri-
» que une muſique dont ils s'étoient ſer-
» vis pendant huit ſiecles. Après leur
» expulſion, le climat alloit leur rendre
» leur muſique, lorſque l'Italienne les
» prévint. Les Allemands, ſurpris par ce
» nouveau mode Italien, l'incorporerent
» avec le leur ; & de ce mêlange, il en
» réſulta un genre d'harmonie auſſi bi-
» zarre que ſingulier.

» Je croirois volontiers que Handell,
» qu'on regarde comme le reſtaurateur
» de notre muſique, la gâta, parce que
» la doſe d'Italien qu'il y introduiſit, eſt
» trop forte. Méthode qui a été reli-
» gieuſement obſervée par les compo-
» ſiteurs qui ſont venus après lui. Nos
» airs Bretons aujourd'hui ſont remplis
» de roulades & de frédons. Handell
» a réformé un chant vrai, rempli de
» candeur, pour en ſubſtituer un faux
» & impoſteur. Un Anglois ne dit plus
» vrai en chantant : devenu Italien dans
» l'expreſſion muſicale, il cherche plus à
» ſurprendre les ſens, qu'à captiver le
» cœur.

» C'eſt comme ſi une nation chan-

» geoit d'idiôme ; & qu'après avoir parlé » pendant vingt ſiecles une même lan- » gué, on l'obligeât de s'exprimer dans » une autre.

» Il n'eſt pas indifférent en ſoi qu'un » peuple ſoit affecté par un mode plu- » tôt que par un autre : on lit dans l'hiſ- » toire, que les anciens ne pouvoient » faire aucuns changements dans leur » muſique, ſans que la révolution ne » portât ſur le Gouvernement, parce » que la muſique, en agiſſant ſur les ſens, » porte ſur les mœurs : de ceci, je pour- » rois tirer une conſéquence, & prou- » ver peut-être que, depuis l'établiſſe- » ment de la muſique Italienne en An- » gleterre, la nation eſt devenue plus » voluptueuſe. »

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pékin.*

De Lisbonne.

J'Allai dîner ces jours paſſés chez un négociant Anglois établi à Lisbonne, qui

m'en avoit prié depuis long-temps. Comme j'avois oui dire que les Bretons adonnés au commerce à Londres, menoient une vie frugale, je m'attendois à un dîner de même; mais au-lieu de celui-ci, il fut queſtion d'un repas ſplendide, où régnoient la profuſion & l'abondance.

Après le dîner, on fit paſſer les convives dans un ſecond appartement, où des laquais en grande livrée ſervirent le café dans des taſſes d'or.

Le café pris, il fut queſtion d'amuſer la compagnie à quelque jeu. On me propoſa de faire un Wiſch. Je m'en défendis, en alléguant pour excuſe l'ignorance où j'étois de ce jeu. Alors le maître du logis prenant la parole, me dit en me l'adreſſant: Ne craignez pas, Monſieur, de vous engager dans une partie coûteuſe. Nous ne jouons ici que pour nous amuſer. Il faut être bien malheureux, continua-t-il, ſi, dans une après-dînée, on perd cinquante monnoyes d'or; c'eſt-à-dire, environ trois cents onces d'argent maſſif. Quand j'aurois ſu le jeu, cet amuſement ſeul eût ſuffi pour m'en dégoûter. On me laiſſa, & les autres convives s'aſſirent autour des ta-

bles, & commencerent à jouer. Je m'amuſai deux ou trois heures à voir leur jeu, & je remarquai que quelques-uns de ces négociants avoient perdu pendant cette après-dînée deux ou trois cents pieces d'or pour s'amuſer.

La ſcene du jeu finie, le maître du logis ordonna à ſes gens qu'on mît les chevaux au carroſſe, & un moment après, il me fit entrer dans un équipage magnifique, qui nous traîna *au Long-Room*. C'eſt une aſſemblée établie par la factorie Angloiſe, dans laquelle on rit, boit, mange, & joue tous les jours de l'année, depuis ſix heures du ſoir juſques à minuit.

Il y avoit ce jour-là grand bal paré. En entrant dans la ſalle, le premier coup d'œil me frappa. Je n'ai jamais vu tant de luxe & de magnificence. On eût pris ces marchands pour de petits ſouverains, & leurs femmes pour autant de vice-reines. Lorſqu'on eut danſé environ deux heures, la compagnie paſſa dans un autre appartement, où étoit une table de deux cents couverts. Alors on ſervit un ſouper, qui auroit fait honneur à la magnificence du plus grand Monarque de l'Europe. Les Dames ſeules

s'aſſirent ; & les cavaliers, debout derriere elles, les ſervirent. Après le ſouper, elles ſe leverent de table, & les hommes s'aſſirent à leur tour, & on leur ſervit un nouveau ſouper.

Pendant que les cavaliers étoient à table, je retournai dans la ſalle du bal, où je m'aſſis près d'un Breton habillé modeſtement, qui étoit arrivé depuis peu de Londres. Je jugeai à ſa contenance qu'il n'étoit pas fort content de tout cet étalage. Monſieur, lui dis-je, je vous prie de me faire la grace de m'expliquer cette énigme. Nous ſommes ici dans une aſſemblée de marchands, dont l'épargne & l'économie ſont ou doivent être les vertus principales ; & cependant nous nous trouvons dans un lieu de profuſion & de magnificence. Quelle eſt donc la divinité qui préſide ici ? La folie, me répondit-il ; tous les gens que vous voyez dans ces appartements, ſont ſes adorateurs. Le mal eſt, reprit-il, que la Grande-Bretagne perd à ce luxe ; car les Portugais, chez qui ces dépenſes extravagantes ſe font, retiennent ce que notre induſtrie leur avoit d'abord enlevé. On peut dire que la main d'œuvre de nos artiſans eſt convertie ici en fêtes

& en divertiſſements. Il y a actuellement ſur le tapis, un projet de maſcarade, qui coûtera plus de mille guinées à la factorie, c'eſt-à-dire, à la nation; car c'eſt elle qui en fera les fraix.

Je vous prie de me dire quelle ſorte de marchands ſont ceux-ci? Ce ſont, me répondit-il, ce que nous appellons des commiſſionnaires: on leur envoye des marchandiſes d'Angleterre, & ils la vendent pour le compte des négociants Anglois. Et en rendent-ils bon compte au moins, lui dis-je? Oh, oh, pour cela, très-bon; car, afin qu'il n'y ait aucune erreur ſur les articles, ils n'en rendent point du tout. On peut regarder les effets qu'on envoye de Londres à Lisbonne, comme un bien de main-morte, qui eſt perdu pour toujours. Il y a ſix mois que je ſuis arrivé d'Angleterre pour régler mes affaires avec mon correſpondant, qui fait ce ſoir les honneurs du bal, & qui eſt mieux habillé que le Roi Georges, ſans que j'en aye pu encore venir à bout. Il me menace, ſi je le preſſe trop, de faire terminer nos affaires par la juſtice Portugaiſe. Si la choſe en vient-là, mon compte eſt tout réglé; je puis m'en retourner comme je ſuis ve-

nu : car il faut tout juſte un ſiecle révolu, à Lisbonne, avant qu'un procès ſoit jugé.

Pendant ce temps-là, les Dames & les Meſſieurs s'étoient rendus dans la ſalle où nous étions. Nous nous retirâmes dans un réduit, où nous pouvions voir toute la compagnie ſans en être preſque apperçus. Sans doute, Monſieur, dis-je, à mon Breton, vous connoiſſez la carte de cette aſſemblée ? Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer les figures ? J'en connois pluſieurs, me dit-il, & je pourrai vous parler de celles-ci ; mais il faut auparavant que je vous donne une idée générale du tableau ; ſans quoi l'énigme reſteroit toujours. Premiérement, tous ceux que vous voyez ici, ſont des gens tranſplantés, que le haſard ou l'indigence a conduits ici : de la pauvreté dans laquelle ils ſont nés, à l'aiſance dont ils jouiſſent, il y a une diſtance immenſe.

Il y a environ ſix ans qu'ils étoient tous ruinés par leur luxe relatif ; la factorie en corps alloit faire banqueroute, lorſque la colere du Ciel devint pour elle une reſſource. Le tremblement de terre raſſura un grand nombre de maiſons qui étoient prêtes à tomber ; l'in-

cendie général opéra un prodige auquel les maiſons Angloiſes qui négocient à Lisbonne ne ſe ſeroient jamais attendues. Il brûla des effets qui n'y étoient plus : on pourroit comparer ce feu au feu Grégeois, qui brûloit de loin. Faites attention à cet homme vis-à-vis de nous ; c'eſt un négociant de Hambourg. Il n'étoit pas riche la veille du tremblement de terre qui abyma Lisbonne ; mais le lendemain, il ſe trouva très-opulent. Il réaliſa cinquante mille livres ſterlings d'effets appartenants à ſes correſpondants, & qui avoient été brûlés. On pourroit appeller cela, en termes d'incendie, renaître des cendres de la fripponnerie.

Voyez-vous ce petit homme à côté de celui dont je viens de parler, qui a les yeux ſi vifs ? il travailloit à ſon bilan, quand le phénomene brûla ſes livres. Le tremblement de terre lui fut très-favorable ; il en retira deux grands avantages ; car le même jour il perdit ſa femme, & gagna du crédit. Permettez-moi de vous demander, interrompis-je en cet endroit, qui ſont ces cavaliers qui portent un grand ruban rouge ſur leurs habits, qu'on voit diſperſés dans différents endroits de la ſalle, pour qui on a

beaucoup de déférence ? Ce ſont des *Fidalgos*, ou Grands du Royaume. Qu'eſt-ce qu'ils font ici ? Il me ſemble qu'ils ne ſont point placés. Je vais vous le dire ; ils viennent affecter beaucoup de conſidération en public, & vont enſuite rire en particulier de la folie des Anglois.

Aidez-moi, je vous prie, à connoître ce beau marchand qui eſt tout au haut de la ſalle : le commerce doit ſe ſentir illuſtrer d'être fait par un homme d'une auſſi belle figure. Le cavalier que vous voulez connoître, me dit-il, n'eſt point marchand ; c'eſt l'Ambaſſadeur de la premiere Couronne de l'Europe. Il eſt bien jeune, lui dis-je, pour être initié dans le ſecret d'une grande Cour. Un mariage, reprit-il, l'a élevé tout d'un coup au miniſtere. Il a épouſé une veuve dont le mari eſt encore en vie. Toute l'Europe a été ſurpriſe de le voir monter tout d'un coup à cette place ; mais que voulez-vous, il faut bien faire quelque choſe pour les gens qui ont aſſez de force d'eſprit pour ſe mettre au-deſſus des préjugés reçus.

Si je ne me trompe, celui qui eſt à côté de lui, eſt encore l'agent de quelque Couronne. Vous ne vous trompez

pas; c'eſt un Miniſtre, qui de la marchandiſe eſt monté à l'ambaſſade : mais cela eſt aſſez ordinaire dans l'Etat républicain où il eſt né. On lui donne quelque eſprit; mais je lui aurois ſouhaité un peu plus de bon ſens. Il étoit originairement pauvre; il avoit beſoin de faire un bon mariage, & il en a fait un très-mauvais. Il eſt vrai que le Gouvernement qui l'a fait Miniſtre, y a pourvu; mais je n'aime pas ces hommes qui chargent l'Etat de réparer leurs ſottiſes. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce grand homme d'aſſez bonne mine, mais qui eſt coëffé d'une maniere ſinguliere ? C'eſt, me répondit-il, un marchand Hollandois, Réſident du Roi de P---- Ce Prince, ſans l'avoir jamais vu ni connu, l'a fait ſon Miniſtre : auſſi l'a-t-il chargé en même-temps de ne point ſe mêler de ſes affaires à cette Cour. C'eſt proprement un brevet de retenue ſur ſa vanité. Les Princes ſont comme ces ouvriers habiles, qui donnent de la conſidération à la plus vile matiere. Si je ne me trompe, je vois pluſieurs autres Miniſtres à côté de ceux dont vous venez de parler. Non, me dit-il, ceux-ci ſont des Conſuls. Qu'entendez-vous, lui dis-je, par ce

nom-là? Ce ſont les valets de pied des Etats, ou, autrement, les garçons apprentifs de la politique. Il me ſemble, lui dis-je, que la plupart de ces garçons ſont bien vieux. Eſt-ce qu'on ne paſſe pas maître Conſul? Non, me répondit-il, on l'eſt du premier coup.

Encore quelques minutes, dis-je en cet endroit à mon Breton, & je finis d'être indiſcret. Qu'eſt-ce que c'eſt que ces divinités femelles, qui ſont parées comme des Princeſſes, mais qui ont avec cela un air ſi commun, qu'on les prendroit pour des filles de chambre déguiſées avec les habits de leurs maîtreſſes? Toutes ces femmes, me dit-il, que vous voyez dans cette ſalle, ſont réellement déguiſées. Il n'y en a aucune dont l'ajuſtement ne jure avec ſon état : elles ſont preſque toutes nées dans la boue, & par conſéquent, ſont fieres & impertinentes; elles crevent de vanité. L'orgueil rend les femmes des autres pays, inſupportables : à Lisbonne, il a un autre effet; il les fait devenir folles. La maladie attaque les fibres du cerveau; les maris ſont obligés de les faire voyager en Irlande pour leur remettre l'eſprit: mais ce n'eſt pas la faute de ces créa-

tures ; il eſt naturel aux perſonnes du ſexe, qui n'ont ni naiſſance, ni éducation, d'être fieres & hautaines ; le tort eſt aux maris, qui ſe ruinent pour ſatisfaire à leurs folies.

Mais pour revenir à la factorie, l'incendie général avoit un peu rétabli les affaires, lorſqu'une nouvelle profuſion, & un luxe inconnu auparavant, l'ont plongée dans le même état où elle ſe trouvoit avant le phénomene ; mais on eſpere, s'il plaît à Dieu, qu'un ſecond tremblement de terre la remettra.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

JE me rendis hier au grand *Ridota.* C'eſt une ſalle publique, où les femmes de qualité ſe recontrent quatre fois l'année avec les Lords du Royaume.

L'aſſemblée étoit nombreuſe, & les Dames extrêmement bien miſes : cela n'empêchoit pas qu'il n'y en eût un grand nombre

nombre de fort laides. On diroit que les Bretonnes ne ſont pas faites pour être habillées. La grande parure leur donne un je ne ſais quel air gêné, qui cache leur beauté naturelle.

On ſe regarda quelque temps au viſage : enſuite l'aſſemblée ſe ſépara en pluſieurs pelotons en divers endroits de la ſalle, pour faire ce qu'on appelle en Europe, des menuets.

Quoique je t'aye parlé ailleurs de cette danſe, voici ce que c'eſt. Un cavalier prend une Dame par la main, lui fait faire deux pas en avant avec lui ſur la même ligne ; au bout deſquels il lui fait décrire en reculant un cercle autour de lui, qui la remet à la même place où il l'a priſe : enſuite ils ſe croiſent pendant quatre ou cinq minutes, en ſe regardant en paſſant, & finiſſent par une profonde génuflexion ; le tout gravement, & ſans rire ; car le menuet en Europe eſt le divertiſſement le plus ſérieux qu'il y ait dans la ſociété. Je ne te dirai point ſi ces Dames & les cavaliers tournoient bien ; mais il y avoit un François, né à Paris, derriere nous, qui ſe tuoit de nous dire que tous ces gens-là danſoient mal. Voyez

diſoit-il, comme ils ſont gênés ; ils n'ont point de graces : on diroit voir des ſtatues mouvantes. Peut-être qu'il étoit en état d'en juger ; car il eſt dit dans les faſtes de l'Europe, que Paris danſe mieux que Londres.

Le corps diplomatique, comme on l'appelle, étoit à ce bal ; mais il n'y brilla pas beaucoup.

La France, depuis la derniere guerre, ne danſe plus ; & l'Eſpagne craint de faire quelque faux pas. Le bruit du gros canon a fait perdre l'oreille à la Reine de Hongrie ; le Portugal vient de l'échapper trop belle pour oſer ſe remettre en danſe ; la Hollande eſt neutre dans le menuet : la République de Veniſe danſeroit peut-être, ſi elle ne craignoit que le Turc ne lui fît perdre la cadance, & on dit que le Roi de Pruſſe (depuis qu'il a répandu beaucoup de gravité dans le pas militaire) défend les cabrioles à ſes Miniſtres, &c. &c.

De toutes les Puiſſances de l'Europe qui étoient repréſentées dans cette aſſemblée par leurs Ambaſſadeurs, il n'y eut que la Ruſſie qui fit deux menuets. Je ne déciderai point ſi le Miniſtre de cette Couronne s'en acquitta bien ; mais

un politique Anglois, qui ſe trouvoit à côté de moi, lorſqu'il danſoit, me dit à l'oreille, que ce n'étoit pas-là le plus brillant de ſon miniſtere.

Comme nous ne danſions point, nous nous mîmes à nous promener dans la ſalle pour examiner les Dames; & lorſque nous rencontrions ſur nos pas quelque viſage un peu diſtingué, je ne manquois pas d'interroger le Baronnet, & il m'en donnoit auſſi-tôt l'hiſtoire. Mais comme les demandes ſe ſuccédoient avec beaucoup de volubilité, il prit le parti de me prévenir.

Voyez-vous, me dit-il, cette Dame qui eſt aſſiſe vis-à-vis l'endroit où l'on danſe; c'eſt Milady----: elle a de la douceur dans la phyſionomie; mais elle a quelque choſe de fade qui fait baîller les hommes qui l'approchent. Celle qui lui parle dans ce moment, & qui ſurprend par la régularité de ſes traits & l'éclat de ſon teint, eſt Lady----; celle-ci eſt une beauté muette. Ses charmes ne diſent rien. Il y a des Dames en Angleterre qui ſont faites pour être miſes en paſtel. Leur viſage a tout ce qu'il faut pour devenir portrait: on peut dire que la poſtérité jouira mieux de

la copie de celle-ci, que ſon ſiecle n'aura joui de l'original. La troiſieme, qui eſt debout devant elle, eſt Milady - - -; elle a de beaux yeux, la bouche charmante & le bras potelé; mais elle peche par trop d'embonpoint. Cette quatrieme-là, qui vient de s'arrêter pour lui parler, eſt Milady - - - -; celle-ci, qui a de l'eſprit & de la vivacité, eſt laide à force de maigreur; car il y a toujours maille à refaire à la beauté de nos Bretonnes; ou elles portent des figures apoplectiques, ou elles ont un viſage de conſomption. Voyez-vous, continua-t-il, cette beauté à la Romaine, qui eſt debout à ſix pas de nous. C'eſt Madame P - - -; elle eſt grande & bien faite; mais elle eſt un peu dure d'oreille; ce qui fait que les femmes ont de la peine à s'exprimer avec elle; il n'y a que les hommes qu'elle entend à merveilles, &c. &c.

Nous avions déja paſſé en revue la moitié des Dames de l'aſſemblée, lorſque certains traits, qui ne s'étoient pas encore préſentés à mes yeux, me frapperent.

Monſieur, dis-je au Baronnet, je vous prie de me dire, qui ſont ces trois

beautés qui ſe tiennent par le bras, & qui viennent à préſent vers nous? Ce ſont les Dames A-r-t-n. Elles ſont bien intéreſſantes, repris-je; ſans doute qu'elles ſont ſœurs; car elles ſe reſſemblent beaucoup? Oui, me répondit-il; mais celle du milieu eſt l'aînée; car elle eſt la mere des deux autres. En vérité, lui dis-je, voilà une mere qui ne perd rien à être née vingt ans avant ſes filles. Il y a bien des gens qui ſeroient embarraſſés ſur le choix. Je vois à notre droite trois ou quatre Dames en grand panier, ſuperbement miſes, mais qui ont je ne ſais quoi de ſingulier dans la phyſionomie; les connoiſſez-vous? Oui, ce ſont (révérence parlée) des Juives de la Cité de Londres. En effet, repris-je, lorſqu'on les regarde fixement, on trouve que ces viſages ſont de la fabrique de Jéruſalem. Le cavalier de leur ſuite, qui a des yeux poſtiches & la phyſionomie fade, eſt un petit-maître Juif : caractere le plus ridicule qu'il y ait dans la ſociété Européenne.

Je conſens, lui dis-je, de ne plus vous faire d'interrogation de toute la ſoirée, ſi vous voulez me dire qui eſt

cette jeune Dame qu'on remarque à notre droite, couverte de bijoux, à qui tous les hommes parlent à l'oreille en paſſant, & qui ſourit à tous les hommes. Je vais vous le dire; c'eſt une fille de joie, qui vient ici chercher des dupes. Elle a mis à contribution la moitié de la nobleſſe de Londres, & tâche de ruiner l'autre. Elle n'eſt point belle, comme vous voyez. Son viſage eſt décharné, ſa gorge n'eſt pas bien placée, ſa taille eſt mal faite; elle a le bras vilain, & la main laide; d'ailleurs, c'eſt la plus inſipide créature que je connoiſſe. Je lui ai parlé pluſieurs fois pour juger de ſon eſprit par ſon entretien; mais je n'ai pu y tenir: malgré cela elle eſt à la mode; ce qui lui ſuffit pour dépouiller les héritiers & les enfants de famille; car tout a un cri & une vogue à Londres, juſques à la proſtitution même.

Eſt-ce que vous n'avez point d'hôpitaux à Londres, lui dis-je, pour renfermer ces aventurieres-là? Des hôpitaux! reprit-il; nous n'en avons point pour les enfants trouvés; (*) comment

(*) Il y en a un à Londres; mais les revenus ne ſuffiſent pas.

en aurions-nous pour celles qui les font ?

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

DEpuis le dernier traité de paix entre la Cour de France & celle de St. James, les Angloiſes ſont plus portées aux bagatelles, qu'elles ne l'étoient auparavant. Une foule de modes & de rubans, que la guerre retenoit de l'autre côté de l'eau, a inondé cette Iſle.

Il a débarqué à Douvres un grand nombre de poupées de hauteur naturelle, habillées à la mode de Paris ; afin que les Dames de qualité puiſſent régler leur goût ſur ces modeles.

Depuis l'affluence de ces colifichets, il s'eſt fait un changement notable dans le ſexe Breton.

On remarque que depuis que les femmes y ſont parées de ces ornements

étrangers, elles jaſent plus qu'à l'ordinaire.

Je ne te dirai point ſi, dans certaines couleurs, il y a des qualités occultes qui délient la langue; mais j'ai obſervé qu'une jeune Bretonne, qui porte un ajuſtement pompadour, parle plus qu'à ſon ordinaire.

D'ailleurs, je me ſuis apperçu, après les préliminaires, que les Angloiſes devenoient de plus en plus Françoiſes.

Par exemple, depuis la paix, elles ont coupé leur chapeau, de maniere qu'aujourd'hui on peut voir leur chignon en plein.

Cette nouvelle mode des chapeaux, qui ſont plats par derriere, n'eſt pas ſans deſſein. A la faveur de celle-ci, elles peuvent ſe mettre dans la poſture qu'elles veulent, ſans que leur mari s'en apperçoive; au-lieu qu'auparavant le chiffonnage des aîles du chapeau découvroit les attitudes où elles sétoient miſes.

Les moraliſtes Anglois prétendent qu'il faudroit une guerre de cinquante ans avec la France, pour rendre aux Angloiſes cette modeſtie qui formoit le caractere des anciennes Bretonnes.

Ils ont obſervé que les batailles paſ-

ſageres ne changent rien au génie de la nation ; attendu que la paix, qui ramene toujours les rubans & les poupées, répand la même confuſion dans les mœurs & les manieres Angloiſes.

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

QUoique je n'aye rien à demander à la Cour de Portugal, je n'ai pu néanmoins réſiſter à la curioſité de voir une audience publique de ceux qui gouvernent aujourd'hui cette Monarchie ; d'autant mieux qu'on me dit que c'étoit une choſe digne de l'attention d'un étranger.

Je me rendis donc hier à cet effet à la maiſon du Comte d'O - - -, premier Miniſtre de la Couronne. Il n'y avoit que mille & ſix cents perſonnes ſeulement qui l'attendoient. L'entrée de ſon cabinet, la chambre, l'antichambre, la ſalle, les eſcaliers, le devant de la

porte, & la moitié de la rue, étoient pleins d'attendants. Monſieur, dis-je à un Portugais qui ſe trouvoit à côté de moi confondu dans la foule, combien de mois faudra-t-il à votre Miniſtre pour vous expédier tous ? Des mois ! me répondit-il, c'eſt l'affaire de quelques minutes. Les chevaux de ſon Excellence ſont déja au carroſſe ; elle va chez le Roi, & c'eſt en paſſant qu'elle nous donnera audience à tous. Oh, graces à Dieu, nos Miniſtres à Lisbonne ſont expéditifs : vous allez voir comme celui-ci va nous dépêcher. A peine avoit-il fini ces mots, que la porte du cabinet s'ouvrit, & ſon Excellence parut.

C'eſt un grand homme d'environ ſoixante-cinq ans, qui a le viſage long & les yeux un peu chaſſieux ; ſon air étoit compoſé. Il avoit deux ou trois traits de commande dans ſa phyſionomie : on découvroit qu'il venoit de ſe préparer à faire ſemblant d'être populaire. Alors toute la foule d'attendants s'élança vers lui. Ceux qui ſe trouvoient dans l'antichambre ſe porterent à l'entrée de cette porte, & ceux qui étoient dans la rue ſe précipiterent dans la chambre & l'antichambre. » Monſeigneur, s'écria le pre-

» mier, voilà mon mémoire; c'eſt pour » l'affaire.... Donnez, dit le Miniſtre d'un » air affable, ſans lui donner le temps de » finir; je ſais ce qu'il contient, j'aurai » ſoin d'y pourvoir. Monſeigneur, lui » dit un ſecond, je viens vous parler » pour -----. Cela ſuffit, je vous en- » tends; je ferai ce qu'il faut. Monſei- » gneur, interrompit un troiſieme, il » eſt queſtion de la penſion de Manuel » Lopes : on la payera avec le temps. » Monſeigneur, reprit un homme d'un » certain âge, il y a trente ans que je » demande -----. Patience, dit le Miniſ- » tre, encore trente ans, & vous ne de- » manderez plus ». Il a raiſon, me dit à l'oreille un Portugais qui ſe trouvoit derriere moi; car le demandeur a ſoixante-dix ans, & à cent ans on a fini de demander.

Cependant, l'audience continoit toujours » Monſeigneur, dit un homme » de la foule après le vieillard, le Roi » m'envoye à vous pour ---- Je le ſais; » il ne m'en a rien dit, mais c'eſt com- » me s'il m'en avoit parlé. Monſeigneur, » reprit un autre, Votre Excellence ſait » ce qui m'amene auprès d'elle? Oui; » non. Ah! je vous entends, me voilà » au fait,

» Monſeigneur, s'écria en cet endroit » un uniforme, je viens chercher ma » miſſion de Colonel pour le nouveau ré- » giment de----. Elle eſt prête, dit le » Comte, le régiment eſt créé; il ne » nous manque que des ſoldats.

» Monſeigneur, dit un autre, je ſuis » le directeur de la manufacture Royale » de damas, de ſatins & de gros-de- » tours de Lisbonne : je viens dire à » Votre Excellence qu'il n'y a plus de » ſoye----. Employez du coton.

» Monſeigneur, dit un autre en lui » préſentant un papier, je ſuis pour la fa- » brique des vaiſſeaux, & je viens vous » dire qu'il n'y a plus de bois de conſ- » truction pour les navires de guerre. » Faites-les de liege.

» Monſeigneur, ajouta un commis de » la tréſorerie, il n'y a plus de fonds dans » la caiſſe royale----. Tirez ſur la ban- » que d'Angleterre; elle a tout notre ar- » gent. Cependant en dépêchant ainſi, il » s'avançoit toujours vers la porte de la » rue, où ſon carroſſe l'attendoit. A ſon » approche, la portiere s'ouvrit; le Mi- » niſtre s'élança dedans, & il s'enfuit » chez le Roi, après avoir expédié tous » les ſuppliants de la maniere que tu » viens de voir ».

Je remarque que le grand art de cet habile Miniſtre d'Etat, eſt de couper la parole aux ſuppliants qui ont recours à ſon miniſtere : en effet, s'il falloit qu'il prêtât l'oreille à tous ceux qui ont à faire à lui, cela ne finiroit point ; c'eſt bien mieux de n'écouter perſonne, & d'expédier ainſi tout le monde.

LETTRE L.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

JE t'envoye dans cette lettre les viſages des plus célebres beautés d'Angleterre. C'eſt un aſſortiment complet en charmes & en agrément. J'en ai fait l'emplette dans une boutique, où on les diſtribue au public ſur des feuilles volantes. Le prix n'eſt pas bien conſidérable ; on peut acheter un ſerrail complet de belles Bretonnes pour quelques guinées : c'eſt ce qu'il y a de meilleur marché aujourd'hui en Angleterre. J'ai actuellement une demi-douzaine de Miladys dans

ma chambre, des plus célebres par leur beauté, & dont les yeux ne me reviennent qu'à ſix ſols la paire.

Les maris ici ne jouiſſent pas ſeuls de leurs femmes ; trois ou quatre mille particuliers en partagent avec eux la poſſeſſion par l'emplette qu'ils font de leurs images ; & on prétend que la jouiſſance de l'original ne vaut pas quelquefois celle de la copie : du moins, j'ai oui dire qu'il y a bien des maris à Londres qui ne voudroient être les maris de leurs femmes qu'en peinture.

Non-ſeulement les filles de joye de cette Ville ſe donnent au public, mais même les femmes de qualité deviennent publiques.

Dans ces boutiques à viſage, le vice eſt placé à côté de la vertu ; car j'achetai *Fanny Murray* (*), *Lady Berkerey*, *Kitty Fisher*, *Lady Fortecue*, *Charlotte Fiſch*, *Lady Weldegrave*, *Nancy Dawſon*, *Lady Barrington*, *Nelly O'Brien*, *la Ducheſs d'Ancaſter*.

Les marchands d'effigies à Londres ne bornent pas leur commerce à celui

(*) Noms de pluſieurs femmes de plaiſirs, avec ceux de Dames de qualité.

des beautés femelles qui ſont à la mode ; ils ont encore une collection complette des grands hommes qui brillent aujourd'hui dans la ſalle de Weſtminſter, & de ceux qui ſe diſtinguent ſur le théâtre de *Drury-Lane*. Un de ces vendeurs d'images m'a communiqué un nouveau projet d'effigie, qui eſt de faire peindre au naturel tous les membres du Parlement du parti de la Cour, qui ont approuvé le dernier traité de paix contenant la reſtitution des conquêtes. Si cela eſt, il y aura bien des viſages inconnus, qui paroîtront alors en public.

LETTRE LI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

ON écrit de Paris que le Roi de France a permis à un de ſes Miniſtres diſgraciés de paroître à la Cour. C'eſt le premier favori, qui, après avoir été chaſſé du temple de la fortune, ait eu la permiſſion de ſe préſenter de nouveau à la porte.

Cet événement unique donne beaucoup à parler ici. Chacun en dit ſon ſentiment.

Les naturaliſtes de Paris prétendent que le tempérament du Monarque s'affoiblit, qu'il n'abonde plus tant en eſprits animaux, qui, frappant le cerveau avec vigueur, lui donnent la force de ſoutenir une réſolution.

Les politiques diſent que c'eſt un coup d'Etat forcé; auquel la lettre de cachet du Roi a été obligée de céder : ils avancent que, dans l'état préſent des choſes, ce Miniſtre eſt ſeul en état de gouverner la Monarchie, & que s'il n'eſt pas entré d'abord dans le miniſtere, c'eſt afin d'avoir le temps de préparer ſes machines, & d'y paroître enſuite avec plus d'éclat.

Il y en a qui prétendent que c'eſt l'ouvrage de l'eſclave favorite, qui a voulu faire voir à toute la France, qu'après avoir renverſé l'idole, elle étoit en état de la remettre ſur ſon piédeſtal. Je ne ſerois pas tout-à-fait éloigné d'être de ce ſentiment-ci, d'autant plus que ce rappel eſt unique, & qu'il marque un aſcendant univerſel ſur l'eſprit de ce Prince.

LETTRE LII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LE fils d'un Souverain d'Allemagne eſt venu épouſer la ſœur du Roi d'Angleterre. L'hymen ne place pas les deux époux ſur le trône ; ce ſont deux particuliers qui ſe ſont mariés en attendant de régner.

Le rang de ſujets ne les a pas diſpenſés du cérémonial ordinaire des Cours. On a refuſé à ce Prince de faire quelque ſéjour en Angleterre ; en s'alliant à la Couronne, il a perdu le privilege de citoyen : il n'a eu le temps que d'épouſer la Princeſſe, & de s'enfuir. Les deux époux ſe ſont embarqués dans une ſaiſon auſſi rigide que dangereuſe. Après leur départ, on a douté pluſieurs jours de leur ſort ; le bruit s'étoit déja répandu qu'ils avoient été enſevelis dans les abymes de la mer ; mais c'étoit l'étiquette ; il falloit partir, dût-on périr. Tu vois qu'il eſt dangereux pour un Prince étran-

ger, de venir épouſer une fille de cette Couronne, puiſqu'il ne peut en aller jouir dans ſon pays, qu'après avoir riſqué de conſommer le mariage au fond de la mer.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

JE ne te parlerai point des mœurs de ce peuple : il en eſt en Europe ſur qui la religion & la morale perdent leurs droits.

Le remede que le Ciel vient d'employer pour corriger les Portugais, n'a ſervi qu'à les corrompre davantage. Avant le tremblement de terre, il y avoit quelques vertus à Lisbonne; depuis ce phénomene, il n'y a plus que des vices. La volupté, que la religion & la bienſéance tenoient enfermée dans des cloîtres, s'eſt échappée. Les portes des couvents ſe ſont ouvertes, & la diſſolution eſt devenue générale. Ceux

qui s'étoient dévoués à l'incontinence, ont profité de la colere du Ciel, pour ſe livrer à leurs deſirs. Juge de l'endurciſſement d'un peuple, qui s'enfonce dans le crime, à proportion des moyens que Dieu employe pour l'en retirer.

Mais le phénomene n'a pas tout fait: la ſuperſtition, le luxe, le faſte & l'oſtentation, avoient préparé les voies.

Peut-être que le deſpotiſme abſolu y a auſſi beaucoup contribué. Quand on force un peuple à détourner les yeux du Gouvernement politique, la pareſſe, l'oiſiveté & la nonchalance, le gagnent; ce qui le plonge dans toutes ſortes de vices.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Lisbonne.

LEs Rois d'Europe s'écrivent toujours, mais ils ne ſe parlent jamais; & s'ils ſe voyent, ce n'eſt qu'en peinture. Ils ſignent des traités d'ailliance, & déclarent la guerre ou font la paix, ſans s'approcher. Ce n'eſt pas que, ſemblables aux Princes d'Orient, ils reſtent enfermés dans leur palais; au contraire, on ne voit qu'eux; ils ſont toujours par voies & par chemins : mais il eſt de la grandeur Européenne, qu'un Roi ne parle jamais à ſon ſemblable; & malheur à tout Souverain qui rencontre la face d'un autre.

On dit que Louis XIV, Roi de France, dit à un Roi d'Angleterre, nommé Jacques, en prenant congé de lui : *Ce que je puis vous ſouhaiter de meilleur, c'eſt de ne vous revoir jamais.*

Ce n'eſt pas l'éloignement des lieux

qui les rend inviſibles les uns aux autres ; car la plupart des Etats Européens ſont limitrophes.

Il y a tel Souverain qui fait plus de chemin en un jour en courant le cerf, qu'il n'en feroit en allant viſiter un Monarque ſon voiſin.

Le plus grand embarras pour ſe voir, eſt de ſavoir comment on ſe verra.

Il prit fantaiſie, il y a environ un demi-ſiecle, à un Empereur de Ruſſie, de faire une viſite à un Roi de France ; cette Cour fut ſi embarraſſée, qu'elle lui fit demander comment il vouloit qu'on le reçût.

Comme deux ſoleils ne doivent pas ſe rencontrer dans le même Ciel, de même il ne faut pas que deux Souverains ſe trouvent dans le même lieu.

Un Prince, qui eſt ſur le trône au milieu de ſes ſujets, ne veut pas qu'on prononce le mot de Majeſté pour d'autres que pour lui : cela bleſſeroit la grandeur royale ; & ſi l'on voit quelquefois dans leurs Cours de certains Monarques d'Europe, d'autres Sires, ce ſont de pauvres Sires détrônés, qui y ſont ſans conſéquence.

Il eſt malheureux pour les peuples

d'Europe en général, que ces étiquettes des Cours empêchent les Souverains de ſe rapprocher, &, par conſéquent, de régler eux-mêmes leurs affaires reſpectives.

Les Miniſtres qu'ils envoyent à leur place, n'ont ni le même intérêt, ni la même affection pour leurs peuples. Les agents ne font jamais ſi bien les affaires que les maîtres.

Je t'ai dit ailleurs comme ceux-ci gâtent tout par leur incapacité.

Je t'écris ſur ce ſujet, parce que je voudrois que Louis XV, aujourd'hui régnant en France, eût une conférence avec Georges III, qui occupe maintenant le trône d'Angleterre; & que dans cette entrevue, deux citoyens déſintéreſſés leur expoſaſſent les maux que les guerres ont fait ſouffrir de part & d'autre à leurs peuples. Je préſume que ces deux Princes, qui ſont naturellement bons & généreux, ſeroient ſi touchés de leurs malheurs, qu'ils ſigneroient enſemble une paix conſtante & inviolable; car l'ambition, qui déſole l'Europe, & qui fait de cette partie du monde un théâtre d'effroi & d'épouvante, ne vient pas des Rois, mais elle tire ſa ſource de ceux qui les environnent.

LETTRE LV.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

ON écrit de France que les Parlements du Royaume ſont des repréſentations très-vives au Roi Louis XV ſur le déſordre qui regne aujourd'hui dans les finances de cette Monarchie, & les moyens qu'il y auroit de le réparer. Ils s'oppoſent fortement à l'établiſſement de certaines taxes & impôts onéreux aux peuples.

La force ouverte qu'on a employée juſques ici pour les faire rentrer dans une ſoumiſſion aveugle, n'a ſervi qu'à les rendre plus clairvoyants ſur leurs devoirs.

Ils ont adreſſé leurs plaintes au Monarque dans des termes qui feroient honneur aux Républicains, qui rompirent autrefois les chaînes du deſpotiſme.

Cet eſprit d'indépendance, né dans le ſein de la ſervitude, paroît néanmoins

à quelques politiques n'être pas à ſa place. Ils prétendent que, pour que chaque choſe rentrât dans ſon ordre local, il faudroit qu'il paſſât la mer pour ſe rendre où ſe trouve le pays de l'indépendance. Cette idée a fait dire à un faiſeur de projets, qu'il faudroit faire paſſer le Parlement de Rouen à Londres, & envoyer la Chambre des communes à Paris.

Mais j'ai parlé ici à quelques ſpéculatifs, qui m'ont aſſuré que l'échange de ces deux corps politiques ne produiroit aucun avantage à la Grande-Bretagne. Ceux-ci m'ont aſſuré que la force & la véhémence des diſcours François s'arrêteroient au pas de Calais; & ils m'ont ajouté que le Parlement de Rouen, à ſon arrivée à Londres, n'auroit pas plutôt été complimenté par les agents du Roi Georges, qu'il deviendroit muet.

LETTRE

LETTRE LVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LEs nouvelliſtes & les politiques de café, qui reglent ici les affaires de la Monarchie, prétendent que l'ancien Miniſtre, qui fut remercié à la mort de Georges II, eſt à la veille d'être retabli. Ils aſſurent qu'il y a eu déja un pourparler à cet effet; que le Monarque le fit appeller en dernier lieu dans ſon cabinet, pour ſavoir de lui, ſi, dans la conjoncture préſente des choſes, on ne pourroit pas employer *un mezzo termine*; c'eſt-à-dire, s'il ne voudroit pas accepter l'adminiſtration à de certaines conditions; mais le Miniſtre fut ferme & inexorable.

Comme les parties ne furent pas d'accord, elles ſe ſéparerent; le Roi réſolu de ſe paſſer de lui, & lui réſolu d'empêcher qu'il ne s'en paſſât.

Comme le Miniſtre a un grand parti dans la nation, il pourroit bien obte-

nir main-levée du peuple pour occuper de nouveau ſa place. En tout cas, ſi cela arrive, ce ſera la ſeconde fois qu'il aura gagné ſon procès avec dépens contre la Couronne ; je veux dire qu'il aura forcé deux Rois d'Angleterre à le conſerver dans le miniſtere : je ne ſais ſi ce n'eſt pas quelquefois un avantage pour une nation, que le Souverain ſoit obligé de retenir à la tête des affaires, ceux qu'il en voudroit tenir éloignés.

LETTRE LVII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

SI les Anges étoient de couleur olivâtre, je comparerois les Portugaiſes à ces Divinités céleſtes ; les beautés ici ont le teint brun tirant ſur le baſané.

En général, les femmes en Portugal ont les yeux & les dents belles : deux traits ſupérieurs, qui, embelliſſant un viſage, empêchent qu'on ne s'apperçoive

de ſes autres défauts : auſſi preſque toutes les Portugaiſes paſſent pour jolies.

A l'égard de l'eſprit, je ne t'en dirai rien ; car les Européens appellent de ce nom dans le ſexe un je ne ſais quoi de libre & d'enjoué, qui, à la Chine, paſſe pour indécence. D'ailleurs, les étrangers ſe trouvent ſi rarement avec les Portugaiſes, qu'ils ne ſont pas en état de les définir.

Les uſages des Maures prévalent encore dans ce Royaume. Ils l'ont habité pendant huit cents ans, & il en faudra peut-être autant avant que les Portugais deviennent entiérement Européens.

Depuis que je ſuis à Lisbonne, je n'ai pas vu l'ombre d'une femme de qualité pendant le jour. Elles ſont brouillées avec la lumiere. Le ſoleil ne les rencontre jamais en faiſant ſa courſe ſur cet horiſon. Elles ne ſe montrent qu'à la chandelle. Ce ſont des belles de nuit. Il y a ici une oſtentation parmi les femmes du grand monde qui n'eſt point connue ailleurs ; elles ne ſe viſitent qu'au flambeau. J'imagine qu'elles tirent cette coutume de la Laponie, ou de quelque autre pays du Nord, où l'on

ne vit que de nuit. J'ai lu dans quelques anecdotes ſecretes de cette Monarchie, que les *Fidalgos* ſont belles : ſi je puis parvenir à en voir quelques-unes, je te ferai ſavoir de quelle couleur elles ſont.

LETTRE LVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

DEpuis que je ſuis en Angleterre, trois grands perſonnages ont donné beaucoup à parler à cette nation ſpéculative. Le ſpectres de Cokelin, (*) l'âneſſe de la Reine, (†) & Vilkes du Parlement. (§)

Le ſpectre entretint long-temps la Cour & la Ville. Un grand nombre de perſonnes, de l'un & de l'autre ſexe, al-

(*) Une impoſture imaginée pour gagner de l'argent.

(†) Une âneſſe envoyée à la Reine.

(§) Un membre du parlement, qui écrivoit une feuille périodique.

lerent le viſiter dans ſa maiſon, & converſerent avec lui. Il eſt vrai qu'il ne s'exprimoit pas trop diſtinctement; mais il rendoit quelques ſons; ce qui ſuffiſoit pour lui faire faire beaucoup de bruit.

L'âneſſe de la Reine, à ſon arrivée, n'eut pas peu à faire, à recevoir les viſites de ceux qui allerent la voir. On lui donna des gardes, & on poſta une ſentinelle à ſa porte. Quand une Ducheſſe de Modene ſeroit arrivée à Londres, on ne lui auroit pas fait plus d'honneur.

Le concours du peuple fut très-grand à ſon palais eſcurial, près de *Buckingham-Gate.*

En attendant, la renommée n'étoit pas oiſive; elle entretenoit le public de ſa belle queue, de ſes longues oreilles, & de ſa peau ondée; mais comme ſes appartements n'étoient pas diſpoſés à recevoir nombreuſe compagnie, on réſolut de faire ſon portrait, afin que ceux qui ne pourroient approcher de ſa perſonne, puſſent jouir de ſa figure.

Wilkes fit encore plus de bruit que l'âneſſe; il eſt vrai qu'en fait de rumeur publique en Angleterre, le mâle ſe diſ-

tingue toujours ſur la ſemelle. Sa détention à la Tour cauſa une foule de raiſonnements politiques, & des diſcours très-profonds. Sa ſortie de la priſon fit plus de bruit ici que l'entrée du grand Turc à Conſtantinople. Mais hélas! que la gloire de ce monde eſt de courte durée. Le ſpectre fut mis au pilori. Dans peu il ne fut plus queſtion de l'âneſſe, & Vilkes s'enfuit en France, pour éviter le ſort du ſpectre.

LETTRE LIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LA paix de l'Europe a fait tenir bien des raiſonnements. Les hommes à ſyſtêmes ont parlé ſur celle-ci à perte de vue. On a dit que le traité définitif étoit une ſuite de l'arrangement qui avoit été prémédité depuis long-temps dans certaines Cours: d'autres l'ont donné à la mauvaiſe politique des Puiſſances combinées de Vienne & de Verſailles; d'autres enfin, l'ont attribué à

la mauvaiſe manœuvre des Généraux. Mais les politiques ont beau prévenir les événements, & marcher au-devant de la Providence, tout bien conſidéré, on peut dire que c'eſt le haſard qui décide du ſort des Etats. Un coup de fuſil peut changer la République chrétienne au point de la rendre méconnoiſſable.

Si, au milieu de la derniere guerre, le Roi de Pruſſe eût été tué, l'Europe ſeroit à préſent dans une poſition différente.

Vois quel changement un coup de mouſquet, qui eût privé ce Prince de la vie, auroit apporté de changement dans le plan général. La Province pour laquelle ce Monarque faiſoit la guerre, ſeroit maintenant à la Maiſon d'Autriche; ce qui lui auroit rendu la ſupériorité qu'elle avoit auparavant.

Toute la puiſſance du Roi de Pruſſe étant, pour ainſi dire, en lui-même, après ſa mort, l'Etat ſe trouvant ſans force, on ſe fut partagé ſon domaine; ce qui eût fait changer la balance du nord. Il eût réſulté delà que l'Europe eût pris une autre face. Telles nations

qui ont reçu la loi au traité de paix l'euſſent donné.

Cette révolution en eut cauſé une autre dans la maniere de penſer : le Roi de Pruſſe, qu'on regarde à préſent comme le plus grand politique du ſiecle, eût paſſé pour un Souverain qui n'en avoit pas les premieres notions ; au-lieu du héros, on ne verroit aujourd'hui en lui que le téméraire.

J'ai pitié de l'Europe, quand je fais réflexion que deux onces de plomb peuvent changer le ſort de tous les peuples.

LETTRE LX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

SI la fortune met ſouvent les particuliers à de grandes épreuves, elle fait quelquefois éprouver de grands revers aux Souverains.

Il n'y eut jamais, je crois, un Roi plus malheureux ſur la terre que Joſeph I, qui regne aujourd'hui en Portugal. A peine fut-il aſſis ſur le trône, qu'une mauvaiſe influence ſe répandit ſur ſa couronne. Les eſclaves du Bréſil ſe révolterent : peu de temps après des incendies imprévus conſumerent des édifices conſtruits pour l'utilité publique : delà à quelques années, la terre s'ouvrit, & plus de quarante mille de ſes ſujets furent enſevelis dans ſes entrailles : lui-même fugitif, ſans regne & ſans couronne, ſe trouva pour quelque jours ſans Etat.

Le feu de la terre, ou peut-être du

ciel consuma son palais, & avec lui, la plus grande partie de ses richesses.

Sa Capitale fut ensevelie dans les flammes. Ce qui échappa à l'incendie générale, ne servit qu'à tracer à ses yeux le désastre le plus affreux.

Ce Monarque vit le reste de ses sujets errants, sans habitations, exposés comme lui à la derniere indigence, sans qu'il fût en son pouvoir de les secourir : malheur plus grand que la mort même pour un Roi qui aime son peuple !

A la suite de tout ces fléaux, les Grands de l'Etat conjurerent contre lui : ils formerent le dessein de lui ôter la vie ; il fut assassiné aux portes de sa Capitale par ses propres sujets.

Le châtiment de ce crime fut un nouveau malheur, qui mit le comble à tous les autres. Ce Prince infortuné vit dans un seul jour périr tout les Grands de son Royaume sur un échafaud ; ce qui, l'isolant sur son trône, lui ôta la splendeur des rangs, &c. &c.

Ce Monarque est pourtant bon, humain, doux, affable, prévenant. Mais, le croiras-tu ? il y a un certain degré de bonté chez les Souverains, plus dangereux que la cruauté des tyrans : du

moins l'expérience de tous les âges prouve que les plus grands excès furent commis ſous les Rois débonnaires.

Il y a une certaine ſévérité chez les Monarques qui retient les Miniſtres & les ſujets dans leur devoir : celle-ci eſt la meſure de l'ordre public. Le bonheur des peuples eſt dans ſes limites : ce qui eſt au-delà, eſt tyrannie ; ce qui reſte en deçà, eſt foibleſſe.

Il y a actuellement en Europe deux ou trois Souverains qui déſolent leur peuple par la bonté de leur ame.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ON a beau ſe plaindre du trop grand pouvoir des Rois d'Europe : les réflexions viennent trop tard : l'affaire en eſt faite ; leur deſpotiſme eſt établi irrévocablement.

Les corps politiques, formés dans leur origine pour défendre les droits des peu-

ples, ont beau repréſenter, la volonté ſuprême l'emporte toujours ſur les repréſentations. Cet anéantiſſement des prérogatives des nations vient de loin. Ce n'eſt pas l'affaire du ſiecle préſent, ni de celui qui l'a précédé; le deſpotiſme abſolu des Rois s'eſt affermi par degrés.

Les Princes Chrétiens, qui ſont toujours déſunis entre eux, ſe ſont accordés ſur la ſervitude générale des peuples.

Quand on remonte aux premieres prérogatives des Rois, & qu'on fait réflexion au peu de pouvoir qu'ils avoient dans leur origine, on ne peut s'empêcher de croire qu'il n'y ait eut autant de négligence de la part des peuples, que d'ambition du côté des Princes.

Le deſpotiſme abſolu ne ſe fut jamais établi, ſi les ſujets de chaque Etat n'y avoient donné les mains. Pour maintenir la balance, il n'y avoit qu'à ſuivre le plan que chaque légiſlateur avoit tracé. J'ai examiné toutes les conſtitutions de l'Europe, & j'ai trouvé qu'il n'y en a aucune, qui, de propos déliberé, ait établi le deſpotiſme. Elles ont toutes mis une barriere entre le pouvoir des Rois, & la ſervitude des peuples;

mais les principes étant une fois corrompus, il fut facile aux Souverains de ſubjuguer leurs ſujets.

Le malheur de l'Europe eſt d'autant plus grand, qu'il n'y a aucune forme aujourd'hui qui puiſſe y remédier.

Pour faire rentrer les peuples dans leurs premiers droits, il faudroit conjurer contre tous les trônes : remede qui ſeroit pire que le mal ; car dans cette révolution ſubite, une anarchie, plus funeſte que le pouvoir des Rois, acheveroit de détruire ce que le deſpotiſme lui-même a reſpecté.

Après tout, ce ne ſeroit, pour me ſervir de cette expreſſion, qu'un detour d'indépendance. Les hommes ne ſont pas faits pour être toujours libres ; il ſemble que leur état naturel ſoit d'être eſclaves. Si ce n'eût pas été un défaut attaché à l'humanité, Athenes, Carthage & Rome ſubſiſteroient encore, au-lieu qu'elles ne ſont plus.

L'Europe, devenue libre par un effort, ſe ſoutiendroit encore quelque temps indépendante, au bout duquel elle retomberoit dans la même ſervitude où elle eſt aujourd'hui.

Tôt ou tard, les peuples les plus indépendants ſe laiſſent aſſervir.

Si le parti Anglois, qui ſoutient la liberté, prenoit le deſſus, la République d'Angleterre ſe ſoutiendroit peut-être deux ou trois ſiecles; au bout deſquels ſon indépendance iroit ſe perdre dans le deſpotiſme de ſes Rois.

FIN.

701850

TABLE
DES MATIERES.

LETTRE I.

LE Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. *Page* 1

Chûte du Miniſtre plénipotentiaire de France. Pronoſtic qu'en tire une partie des Anglois.

LETTRE II.

Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 3

La Religion chrétienne eſt examinée à Pékin: on la décide extravagante, mais tolérable, quoi qu'on ne puiſſe concevoir le contraſte entre ſes principes & la vie de ceux qui les prêchent.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 5

La religion proſcrite à la Chine, doit l'être pour toujours. Nul dogme n'a beſoin d'examen; il eſt le même par-tout: mais tout ce qui s'appelle nouveauté de culte eſt dangereux pour un Etat.

LETTRE IV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 9

Tout annonce que le Portugal eſt la derniere partie de la création, s'il n'en eſt pas l'excrément.

LETTRE V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 10

Deſcription de l'uſage étonnant qu'on fait en Angleterre de ce qu'on appelle *toſt*, ou maniere de boire à la ſanté. Inſtitution nouvelle & ſinguliere qui en multiplie les objets à l'infini.

LETTRE VI.

Le même, au même, à Pékin. 15

Portrait de l'homme à bonne fortune : ſes vertus, ſes vices également inconnus à la Chine.

LETTRE VII.

Le même, au même, à Pékin. 17

Les femmes à Londres laiſſent à leurs filles de chambre le ſoin de ſavoir le nombre de leurs enfants. L'hymen ſemble l'exemption de tout devoir.

LETTRE VIII.

Le même, au même, à Pékin. 19

Les faiſeurs de projets, les alchymiſtes, les courtiers d'amour, les paraſites & les joueurs de profeſſion, n'ont d'autre ſoin que de trouver le moyen de mettre à contribution chaque jour la table de quelque perſonne opulente.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, à Pékin.

En Europe, le vice & la vertu ont tant d'affinité, que l'apparence de l'un couvre la réalité

de l'autre. Deſcription à ce ſujet d'une aſſemblée de Londres.

LETTRE X.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 28

Le Roi de Portugal, qui a des Etats dans les quatre parties du monde, s'apperçoit à peine où il eſt. Toutes ſes richeſſes viennent du nouveau monde, & cette opulence l'appauvrit journellement.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe à Pékin. 30

Projet de ſpectacles pour la Chine. Deſcription des magaſins différents qu'il exige, & maniere de les diſtribuer. Plan de la ſalle. Choix des ſujets pour le tragique; habits, voix qu'ils doivent avoir. Maniere de traiter les pieces, & reſſource ouverte contre leur diſette : enfin, d'où l'on peut tirer le pathétique des cataſtrophes.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, à Pékin. 44

Suite du projet précédent, ou méthode pour former une comédie à la Chine, pour les acteurs & leurs talents, comme pour les pieces, leur compoſition & leur dialogue; & enfin pour la danſe.

LETTRE XIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 55

Le Portugal, quoique très-fidele, veut parodier le ſaint Siege, agit contre ſes Nonces, & en eſt preſque regardé comme hérétique.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 56

Exécution faite en effigie par le peuple de Londres contre un de ſes Miniſtres. Qu'on lui laiſſe cetre liberté, il conſentira après qu'on le dépouille.

LETTRE XV.

Le même, au même, à Pékin. 58

Des Marchands partent d'un cabaret pour aller en corps repréſentatif, mais ſans chef, féliciter le Roi d'Angleterre ſur la paix.

LETTRE XVI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 60

L'or tiré de l'Amérique par le Portugal, en y augmentant les ſignes numéraires, a renchéri toutes les denrées, au point qu'on peut calculer l'inſtant de la deſtruction du Royaume.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 62

La derniere guerre, en mutilant la plupart des ſujets du Roi d'Angleterre, leur a acquis une conſidération qu'ils n'auroient jamais eue, s'ils étoient reſté entiers.

DES MATIERES.

LETTRE XVIII.

Le même, au même, à Pékin. 64

Chaque perſonnage en Europe ſemble avoir ſon caractere diſtinctif; ce que le Mandarin démontre par le portrait qu'on lui fait des différentes perſonnes qui compoſent une aſſemblée de Londres.

LETTRE XIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 80

L'Angleterre fait tout le commerce du Portugal. Cromwell acquit aux Anglois le privilege de réduire les Portugais à la miſere.

LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 81

Le Plénipotentiaire de France à Londres écrit pour ſe juſtifier, & a aſſez de modération pour ne point nommer ceux qui l'ont mis dans ce cas.

LETTRE XXI.

Le même, au même, à Pékin. 83

La guerre a enrichi le Roi de Pruſſe, qu'elle auroit dû ruiner : ce qui montre le peu de combinaiſon du miniſtere Anglois, qui a fait changer ſes guinées en Fréderics : puiſſent ceux-ci ne pas conjurer contre l'Angleterre!

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 85

L'Angleterre a reçu de la France une nouvelle branche de population par l'admiſſion des

Proteſtants réfugiés, que Louis XIV, contre les intérêts de ſa Monarchie, contraignit à s'expatrier, en puniſſant de divers ſupplices leur attachement à leur croyance.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 89

L'induſtrie du Portugal tient toute à l'étranger : auſſi les Anglois & les Hollandois en partagent-ils les richeſſes : c'eſt par grace qu'ils permettent à quelques naturels du pays de travailler avec eux en ſous-œuvre.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 91

Traits extérieurs auxquels un étranger peut, à Londres, connoître un Royaliſte & un Républicain.

LETTRE XXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 93

Jugement porté ſur le vaſte édifice de l'Egliſe de Saint Paul de Londres. Pourquoi eſt-il peu fréquenté ?

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 95

Deſcription de la différence de ſervir la table chez un Royaliſte ou chez un Républicain. Milieu que le Chinois voudroit y trouver pour ſon eſtomac.

DES MATIERES.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 98

Le Gouvernement Portugais n'a point de marine ; celle de ce Royaume eſt marchande, & ne connoît que la route de l'Amérique.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 100

Tout Etat en Europe trouve un obſtacle au deſpotiſme. L'Angleterre ſeule l'a franchi. Que ſon Roi abandonne la forme, il obtiendra le fonds ; n'eſt-ce pas le tout ?

LETTRE XXIX.

Le même, au même, à Pékin. 102

La muſique varie en Angleterre ſuivant les ſaiſons. Point de nation plus ſérieuſe, & qui aime plus la muſique & les muſiciens : mais ils doivent être étrangers ; car perſonne ne cultive cet art, & la modulation n'eſt pas même appropriée au génie du pays.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 106

Londres n'eſt la Capitale de l'Angleterre, que par la quantité de peuple qui l'habite ; car les Grands n'y viennent qu'*in-cognito*, réſervant leur faſte & leur luxe pour leurs maiſons de campagne.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 108

Le Portugal n'a point de finances; auſſi cette partie ne cauſe point d'embarras au miniſtere, qui eſt toujours prêt à favoriſer les faiſeurs de projets.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 110

Gêner les beſoins phyſiques d'un peuple, c'eſt le réduire en eſclavage : c'eſt pour cela que les Anglois ſemblent fuir leur patrie delà leurs richeſſes amaſſées avec peine pendant la guerre, ſe répandent avec facilité après la paix.

LETTRE XXXIII.

Le même, au même, à Pékin. 113

Un commis de la compagnie des Indes Angloiſe s'eſt acquis des richeſſes immenſes. Il a voulu avoir une charge marchande, & ne l'a pas obtenue. La compagnie prétend même révendiquer ſon opulence.

LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, Cenſeur de l'Empire, à Pékin. 115

Les Européens dépouillent les mers & leurs rivages pour garnir des cabinets; & cette fureur engloutit ſouvent les plus grandes richeſſes. D'autres amaſſent de vieux cuivres, dont la vétuſté & la rouille ſont le prix.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 118

Lisbonne eſt victime des plus terribles fléaux

de la Providence ; & loin de s'humilier ſous la main qui châtie cette Ville, elle ſemble ſe jouer de ſes malheurs.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, à Pékin. 120

L'Anglois n'a point d'habitudes, mais des paſſions que l'âge ne fait qu'augmenter. Idée d'un juge de paix de Londres, dont l'aveuglement ſemble ſe réunir ſur l'équité.

LETTRE XXXVII.

Le même, au même, à Pékin. 122

La Reine d'Angleterre accouche d'un ſecond Prince : ce qui offre matiere à réflexion ſur les avantages ou les déſavantages pour l'Etat d'une nombreuſe famille royale d'Angleterre.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 126

Deſcription d'un *Auto-da-fe* à Lisbonne : habillements des victimes ; crimes qui les aſſujettiſſent aux peines d'un tribunal cruel & ſanglant, que le Roi honore de ſa préſence, ſans même connoître pourquoi ſes ſujets y ſont immolés.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 130

Portrait d'une coquette ; animal commun en Europe. La femme, qui a revêtu ce caractere, ne le quitte qu'avec la vie. Son origine & ſes progrès en Angleterre.

TABLE

LETTRE XL.

Le même, au même, à Pékin. 133

Le ſoin qu'on prend en France de former une marine, altere ſon harmonie avec l'Angleterre. Maniere dont celle-ci commencera la guerre : raiſons ſucceſſives de guerre, de paix & de guerre.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 134

Preuve de l'inſtabilité des Monarques ſur leur trône, par l'exemple du Roi de Portugal. La jalouſie en eſt la cauſe; cette ſource des malheurs de ce Royaume, comme de ceux de l'Eſpagne.

LETTRE XLII.

Le même, au même, à Londres. 137

On accuſe des Bonzes de la conjuration contre le Roi de Portugal. Un d'entre eux eſt mis à mort; mais ſur tout autre motif.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 139

L'auteur du Nord-Breton vient d'être puni, & ſon écrit a été flétri, lorſque dans les temps antérieurs, l'un & l'autre auroient été couronnés, & leurs juges flétris.

LETTRE XLIV.

Le même, au même à Pékin. 140

Origine du goût des Anglois pour la muſique Italienne.

Italienne. Elle n'eſt point aſſortie au climat ni au génie de la nation : mais elle eſt étrangere, & coûte beaucoup, elle doit donc plaire, quoiqu'on n'en entende pas même la langue : elle occupe des heures dont on ſeroit embarraſſé, & qui ſe paſſent en rendez-vous : le Roi d'Angleterre ſe montre patriote, en n'y aſſiſtant que par complaiſance.

LETTRE XLV.

Le même, au même, à Pékin. 149

La muſique, dans ſes commencements, fut accommodée à l'idiôme propre à chaque nation. Elle exprimoit alors les ſentiments & les ſituations du corps ou de l'ame. Les notes furent enſuite inventées : mais chaque peuple avoit ſa maniere de les moduler. L'une eſt-elle ſupérieure à l'autre ? Cela eſt difficile à décider ; cependant l'Italienne, réduite aux roulades & aux paſſades, ſemble avoir tout gâté ; & *Handell.* en s'y aſtreignant, a entiérement corrompu la muſique Angloiſe.

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Champi-pi, à Londres. 158

Splendeur & magnificence des commis de la factorie Angloiſe à Lisbonne. Jeux ruineux ; ſomptuoſité de leurs fêtes, de leurs habillements qui font reſter en Portugal ce que l'induſtrie Angloiſe devroit en retirer. Avantages que le tremblement de terre a procurés à quelques-uns d'entre eux. Un bal ſe donne, qui offre l'occaſion de parler des différentes perſonnes qui y figurent. La factorie aura bientôt beſoin d'une nouvelle punition du Ciel pour ſe relever.

TABLE

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 168

Il va au *Ridoto* de Londres, & fait la deſcription de cette aſſemblée. Motifs qui empêchent ou font danſer les Miniſtres des diverſes Puiſſances étrangeres. Portrait des femmes ſages ou proſtituées qui y figurent.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, à Pékin. 175

La paix a augmenté la galanterie en Angleterre. Les modes de France y ont pris un empire abſolu. La nouvelle forme des chapeaux a paru utile à la débauche, & les Angloiſes l'ont adoptée.

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 177

Le Mandarin aſſiſte à une audience du premier Miniſtre de Portugal. Il n'eſt pas concevable avec quelle rare méthode il répond à une multitude innombrable qui l'attend à ſon paſſage ; & les ſatisfait tous, en ne laiſſant parler perſonne.

LETTRE L.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 181

On peint en Angleterre les femmes les plus fameuſes par leurs charmes, vertueuſes ou non, les hommes célebres en tous genres : pour ce

repréſenrer d'inconnus, il faut faire les portraits des membres du Parlement du parti de la Cour.

LETTRE LI.

Le même, au même, à Pékin. 183

Un Miniſtre diſgracié eſt rappellé à Verſailles : ce qui marque la foibleſſe du Monarque, ou le beſoin dont eſt le Miniſtre, ou la puiſſance de l'eſclave favorite.

LETTRE LII.

Le même, au même, à Pékin. 185

Mariage d'un Prince Allemand avec la ſœur du Roi d'Angleterre. Il doit braver la rigueur de l'Océan, la politique ne lui permettant pas de prolonger ſon ſéjour à Londres.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 186

Les fléaux du Ciel ſur Lisbonne ſemblent avoir ouvert la porte à tous les vices. Le deſpotiſme y a également concouru.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 188

Il eſt fâcheux que les Monarques ne puiſſent ſe rendre viſite, comme ils ont la liberté de s'écrire. L'embarras de la réception en fait la difficulté. Si Louis XV & Georges III ſe voyoient, quel bien pour leurs Etats reſpectifs !

LETTRE LV.

Le même, au même, à Pékin. 191

Les Parlements de France parlent au Roi avec la fermeté qu'a perdu le Parlement d'Angleterre, & qu'ils perdroient eux-mêmes au-delà du pas de Calais.

LETTRE LVI.

Le même, au même, à Pékin. 193

L'ancien Miniſtre Anglois auroit été rétabli, s'il avoit pu s'accorder avec le Monarque : mais le peuple pourrra bien une ſeconde fois forcer le Roi à lui rendre ſon poſte.

LETTRE LVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 194

Les Portugaiſes ſont belles ; mais d'une couleur ſinguliere. Les *Fidalgos* ſont ennemies du jour.

LETTRE LVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 196

Trois perſonnages merveilleux qui ont partagé l'attention de tous les ordres d'Angleterre, depuis que le Mandarin y eſt. Leur ſort également triſte & déplorable.

LETTRE LIX.

Le même, au même, à Pékin. 198

Différents raiſonnements ſur le dernier traité de paix. Si un plomb mal-adroit eût atteint le Roi de Pruſſe, la guerre étoit finie, & le Héros du ſiecle n'étoit plus qu'un aventurier auſſi blâmé, qu'on l'a comblé d'éloges.

DES MATIERES.

LETTRE LX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 201

Fatalité qui ſemble pourſuivre Joſeph I de Portugal. Ses qualités perſonnelles ſembloient le mettre à l'abri de tant de malheurs auxquels ſa douceur a pu donner lieu.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 205

Les peuples Européens s'y ſont pris trop tard pour penſer à regagner leur liberté : le deſpotiſme a jetté de trop profondes racines. L'extrêmité qui pourroit être favorable, ne ſerviroit qu'à éloigner de quelque temps l'aſſerviſſement total, mais inévitable, même en Angleterre.

FIN.

B.N.C.F.
B.12.2.430
5834264